

7e Année - No 1

Janvier 1914

NOTRE ROMAN COMPLET

Les Pêches de Montreuil

Par Francis Tesson.

La Revue Populaire

10⁰

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. L. Liguier



L'Italie Artistique, (Voir intérieur)

Sommaire: Les Souhaits, L'Il-
lustration, Le Campo-Santo, Les H-
abitudes françaises, Le Trésor Ca-
nadien, Mœurs d'Asie; le jour de
mariages dangereux, L'arme de
l'Égypte et leurs instruments, Un
préhistorique, Les insectes qui
détectent, par A. Riou, Les
pays de tourisme, Russie.

LADIES STYLE

du
as de
ous le
ns la
nt et
don-
es et des plus
es montres est
ient,
est complet up
cédés et formules
ERES
antaine, Montréal.
oeur.

Maigreur Vaincue

Développement, Beauté, Fermeté de la Poitrine

Disparition des Creux des Epaules et de la Gorge

par l'emploi du

Transformateur Japonais

propriété du Spécialiste Henri Rivod.

Produit scientifique, garanti absolument SANS DANGER; DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la poitrine. Son EFFICACITE peut se prouver après 15 jours d'usage. Un traitement d'essai vous convaincra, car il augmentera votre buste de 1 à 2 pouces, 60c seulement. Ce traitement est supérieur à tous les autres, car il conserve pour toujours au BUSTE l'ampleur et la fermeté obtenues.

\$1.00 TRAITEMENT COMPLET \$1.00

TRAITEMENT D'ESSAI 60c. (Envoi discret).

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tout frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD, Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.



The Canadian Advertising Limited

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la confection des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants. L'expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

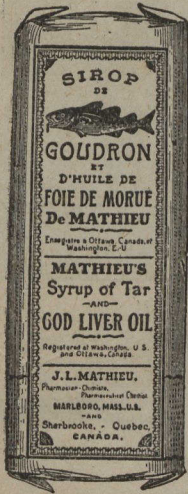
Avant de placer vos ordres d'annonces,

écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

Maladies de saison

Les temps humides et froids, les brusques changements de température sont une cause générale de **Maux de Gorge, Rhumes, Toux, Bronchites, Pneumonies** qui nécessitent l'action prompte et décisive du



Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue, et

autres Extraits Médicinaux.

Il combat l'Irritation des Voies Respiratoires, supprime les quintes de toux, guérit l'inflammation, tout en soutenant les forces du malade, grâce aux propriétés reconstituantes de l'Huile de Foie de Morue.

C'est le plus précieux des remèdes.

En Vente Partout : 35c. la bouteille.

Contre les Maux de Tête, l'Etat Fiévreux ou Nerveux, l'Abattement et l'Excès de Fatigue, vous vous trouverez bien de l'usage des

POUDRES NERVINES MATHIEU,

exemples d'Opium, Chloral, Morphine et autres drogues dangereuses.

En Vente Partout : 25c. la boîte de 18 poudres.

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE,
SHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée,
Dépositaires en gros,
Montréal.



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9,00 a.m.

Quatre Trains Express par Jour

9,00 a.m., 9,40 a.m., 7,30 p.m., 10,30 p.m.
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOXVILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

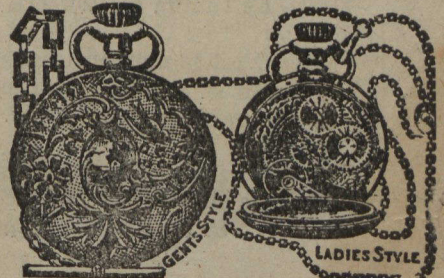
aTous les jours. bTous les jours, excepté le dimanche. cDimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques. Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



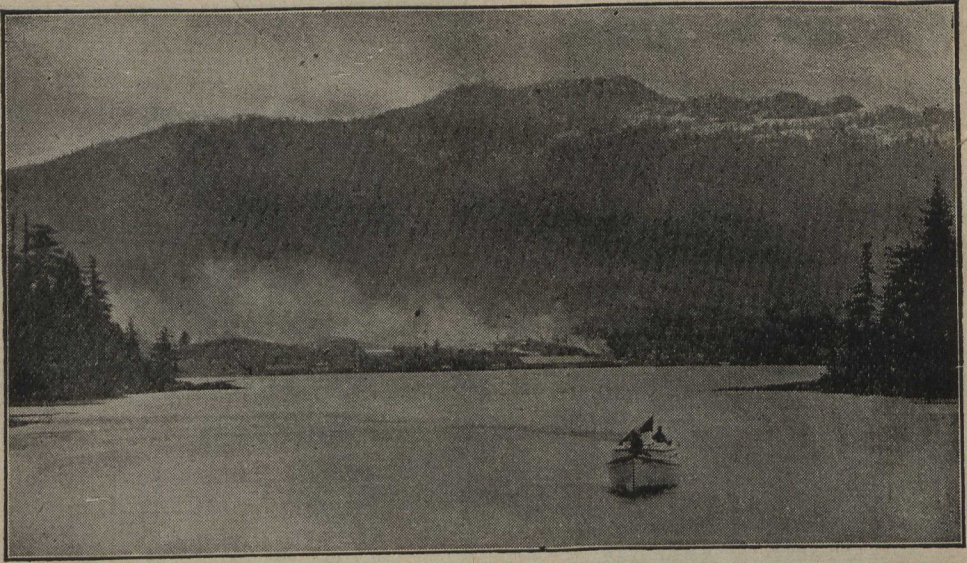
Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.



SONNET

“ CREPUSCULE ”

Le soir vient lentement. C'est l'instant du mystère,
L'heure où le laboureur au son de l'Angelus
Dépose son outil, et penché vers la terre
Psalmodie lentement le pieux oremus

C'est l'heure où le clocher s'estompe dans la brume,
Où l'oiseau va chercher son nid dans le buisson,
C'est l'instant où, caché près de l'âtre qui fume,
Le timide grillon prélude sa chanson.

C'est le moment béni, c'est l'heure douce et tendre
Où la voix de l'enfant, que l'on aime à entendre,
Avant de s'endormir s'envole du berceau.

C'est la brise chantant sa douce mélodie,
Le silence des bois, la Nature endormie,
Et la nuit la couvrant des plis de son manteau.

A. RIOU.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

La Revue Populaire

souhaite une bonne et heureuse année à toutes ses lectrices et à tous ses lecteurs

LES SOUHAITS

QUE de souhaits vont s'échanger et de vœux se formuler pendant les premiers jours de l'année qui commence!

Malgré la bise qui souffle au dehors, les visages se dégèlent; le sourire s'épanouit, les mains se tendent... et s'ouvrent, les portefeuilles se dégonflent, le champagne coule, tandis qu'un bon feu ronfle dans la cheminée.

C'est la joie complète; pendant que les petits rient aux éclats, les vieux se congratulent mutuellement et trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Dame! Que faut-il donc de plus pour être heureux? La santé est excellente et les propriétés d'un bon rapport. On prétend bien qu'il fait froid au dehors, mais il n'y a qu'à rester au coin du feu pour n'en pas souffrir. On dit également que la vie est chère, les vêtements coûteux, le

travail nul et par suite la misère grande pour quantité de foyers...

Bah! Fadaïses que tout cela! S'il fallait songer autant aux autres qu'à soi-même, il n'y aurait jamais de satisfaction complète! C'est une radoteuse que cette conscience qui vient vous reprocher le gâteau que vous jetez négligemment à votre chien et vous dit que pendant ce temps-là, des êtres humains manquent de pain...

Tant pis pour eux; ils n'avaient qu'à mieux savoir se tirer d'affaire et à ne pas oublier que la valeur d'un homme concorde toujours avec celle de son portefeuille.

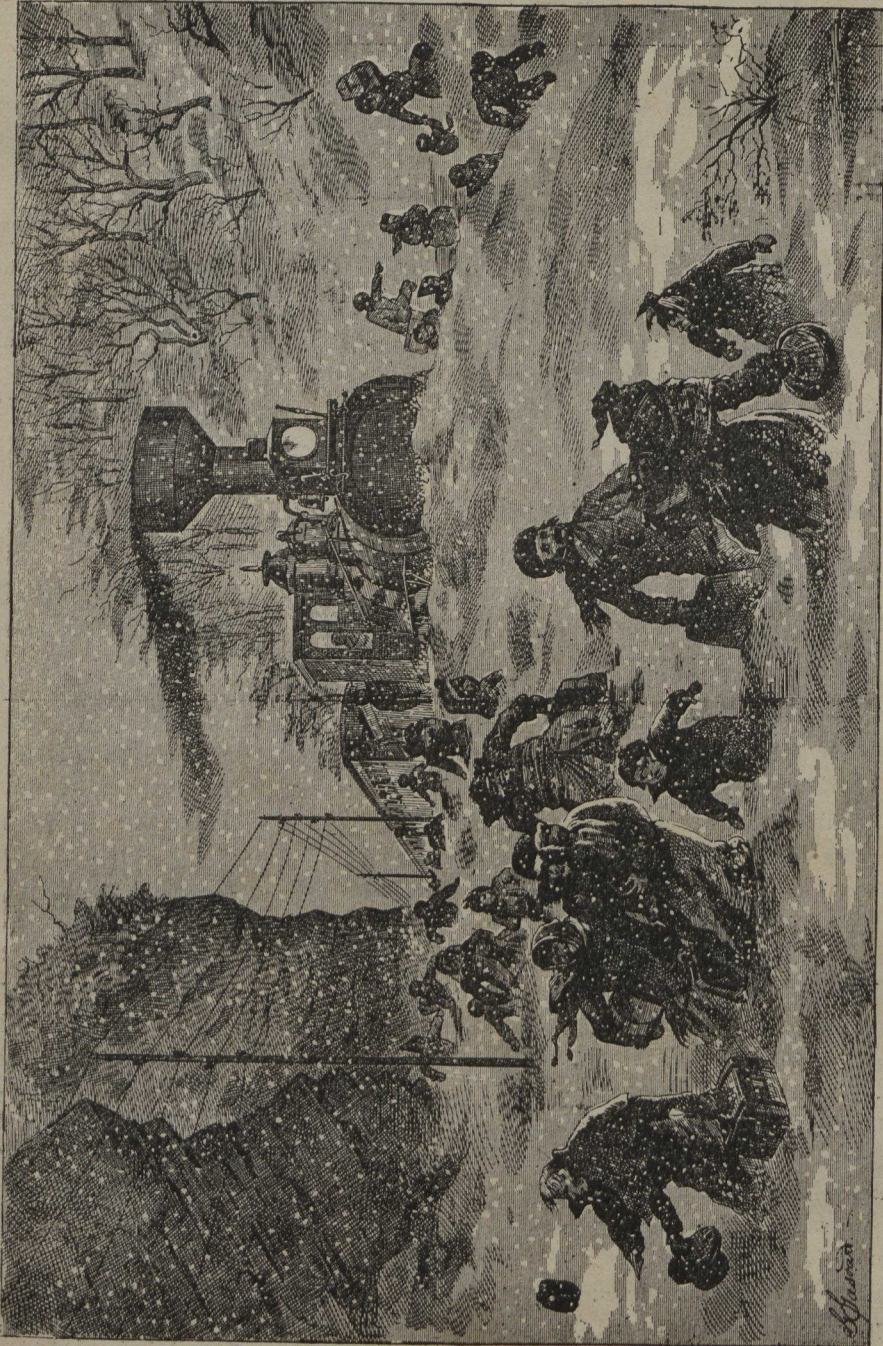
A-t-on idée de pareilles gens!...

Eh oui, pensons-y. Pensez-y surtout, vous, favorisés de ce monde qui jouissez du superflu pendant que d'autres se privent du nécessaire; souvenez-vous que vous n'êtes pas maîtres du Temps ni du lendemain et que la Fortune a parfois de bizarres revirements.

Soulagez la misère pendant que vous le pouvez, mettez un peu de pain dans la huche vide et de feu dans l'âtre éteint et l'on vous bénira parce que vous aurez donné un peu de joie aux malheureux.

C'est surtout à ceux qui souffrent que vont nos meilleurs vœux.

Roger Francoeur.



Un véritable hiver "canayen"



L'ITALIE RELIGIEUSE

UN PELERINAGE A ASSISE

Par A. Riou

LORS de mon dernier séjour en Italie, je voyageais dans le rapide Paris-Turin-Rome, et je regardais à travers les glaces de la portière s'enfuir les merveilleux paysages de la Riviera, lorsqu'à la petite station de Santa Margherita, un voyageur s'introduisit dans mon compartiment. Involontairement j'esquissai un geste de dépit, car j'étais seul, confortablement installé, et dans mon égoïsme de voyageur, je maugréais contre l'intrus qui venait brusquement interrompre ma rêverie et ma solitude. "Que celui qui n'a jamais voyagé me jette la première pierre". Toutefois mon mécontentement ne fut que de courte durée lorsque j'aperçus la physionomie de mon nouveau voisin.

C'était un vieux prêtre aux cheveux blancs, à la physionomie douce et pleine de bonté, dont les gestes timides trahissaient le peu d'habitude du voyage. Après lui avoir enlevé des mains sa valise légère

et l'avoir placée dans le filet, je le forçai à s'installer confortablement dans un coin, et lorsque le convoi s'ébranla, la glace était déjà rompue et la conversation entamée.

Bien des mois ont passé depuis cette entrevue, cependant je revois toujours la figure sympathique et douce de mon vieux compagnon, et je crois encore percevoir le son de sa voix un peu cassée et chevrotante lorsqu'il me raconta le but de son voyage.

—Je suis bien vieux, Monsieur, me disait-il, et cependant, aujourd'hui il me semble que les années ne comptent plus et que j'ai retrouvé la vigueur de mes vingt ans. Le jour est enfin venu où je puis mettre à exécution mon rêve, caressé depuis si longtemps.

—Vous vous rendez sans doute à Rome, Monsieur l'abbé lui dis-je.

—Oui, monsieur, fit-il. Je vais à Rome, mais bien que la joie inonde mon cœur, en

pensant que j'aurai peut-être le bonheur immense d'approcher Sa Sainteté je vous avoue que ce n'est pas là le but absolu de mon voyage. Je me rends à Assise, monsieur, et je me réjouis déjà de cette visite aux lieux vénérés de mon saint patron. Je ne suis pas riche et les voyages coûtent fort cher, mais le Seigneur a bien voulu m'aider et je suis enfin arrivé à constituer un petit pécule qui me permet de réaliser mon désir. Ce m'est une grande consolation, voyez-vous, de songer qu'avant de mourir, je verrai les endroits bénis où vécut jadis le "Poverello" et la bienheureuse Sainte Claire, continuatrice zélée de sa grande oeuvre de foi et de renoncement.

Et tandis que le train filait à toute vapeur à travers les merveilleux paysages du Piémont, je me laissai aller au charme de la conversation de ce vieillard, qui tout heureux d'avoir trouvé un compagnon de son goût, me narrait doucement, de sa voix grêle et tremblante, les mérites et les vertus de Saint François d'Assise, son vénéré patron.

Était-ce la foi qui animait son coeur, mais ce vieux prêtre trouvait dans son récit plein de simplicité, des accents d'une émotion intense. Je sentais qu'il vivait ce qu'il me racontait et je partageais son trouble et ses ravissements.

Lorsque nous nous quittâmes à Livourne, où je devais traiter quelques affaires, j'étais encore sous l'impression du récit palpitant du vieillard et déjà pointait dans mon esprit le désir de faire à mon tour ce pèlerinage.

Peu à peu cette idée du moment prit corps, se développa, et après avoir lu les pages merveilleuses de Johannes Joergensen, sur Assise, j'étais complètement décidé à ne pas quitter l'Italie sans avoir accompli ce voyage, et foulé ce sol témoin

de tant de souvenirs et de tant de foi.



Le train s'avance doucement dans la luxuriante vallée de l'Ombrie, déjà dans le lointain se profile la masse imposante du mont Subasio. Foligno, Spella, ont été successivement franchis, à perte de vue la campagne verdoie couverte de vignes, dont les pampres s'enroulent et s'enchevêtrent dans un fouillis inextricable. Nous contourrons la montagne et brusquement j'aperçois la petite ville d'Assise, s'accrochant peureusement aux flancs du Subasio, dont le sommet se coiffe d'un immense turban aux blancheurs éclatantes, la forteresse Sainte Claire.

Encore quelques minutes et au premier plan de ce tableau saisissant, apparaît l'église de Rivo-Torto, enfin le couvent des Franciscains profile ses contre-forts qui plongent jusqu'au fond de la vallée, comme s'ils voulaient protéger le sanctuaire où reposent les restes de St-François.

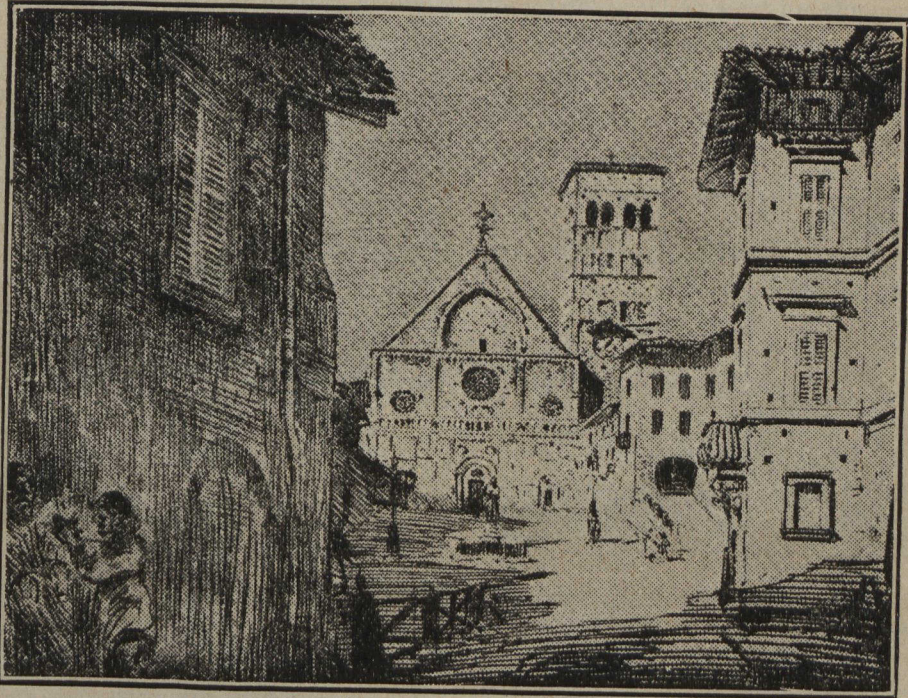
A l'instar de toute station italienne qui se respecte, je suis littéralement assailli au débarcadère par une nuée de "facchini" (portefaix) et de cochers d'hôtels, qui dans un langage pittoresque m'incitent à prendre place dans les calèches démodées qui gravissent les flancs de la montagne. Il fait beau, l'air est pur, la route ombreuse, je confie ma valise aux soins d'un des pisteurs, et tranquillement, à pied, je me dirige vers la ville Sainte.

Le soleil disparaît peu à peu à l'horizon bleuté, et son disque rouge teinte d'une lumière de pourpre et d'or la campagne environnante, au loin s'estompent les lignes bleues des clochers et des monts de Perouse, une odeur parfumée s'exhale des buissons, et dans cette demi-teinte crépusculaire, j'écoute recueilli, le tintement ar-

gentin des cloches du couvent de Saint-François dont les vibrations s'épandent au milieu de l'air pur avec des sonorités cristallines.

Devant moi la route s'allonge, tel un chemin de la Croix, parsemé de stations qui toutes ont une signification précise. Chacune d'elles me remet en mémoire quelques traits de la vie du bienheureux.

cé du soir les montagnes se reculent, s'estompent en grisailles et dans le lointain s'effacent et se confondent avec les grands nuages clairs aux bordures frangées d'or. Un calme religieux plane sur la nature qui s'endort et je reste extasié, ravi, devant ce panorama splendide qui sert de cadre idéalement beau à mes souvenirs.



Cathédrale d'Assise (Saint-Ruffin), d'après une pointe sèche d'Edgar Chahine

C'est la "Casa Guildi", d'où St-François mourant adressa à sa ville bien-aimée l'ultime bénédiction, puis l'étroit sentier ou devant l'image de la Madone brille nuit et jour la lampe du sanctuaire, enfin par un escahier raide et étroit j'accède à la porte de la Cité.

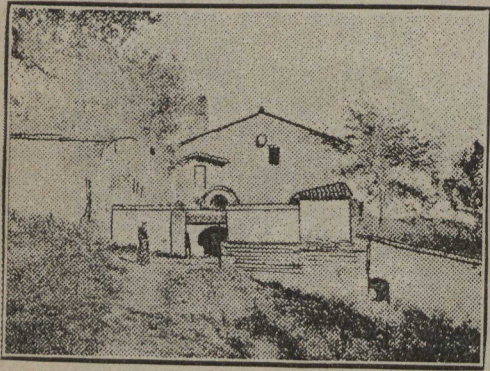
A mes pieds s'étale la plaine immense sur laquelle le crépuscule plaque ses teintes nuancées à l'infini; dans le pâle viola-

Encore quelques pas et je suis sur le chemin du couvent et de l'église. Les rues un peu sombres sous leurs arceaux, grimpent avec leurs escaliers raides aux pierres usées, et dans la pénombre de la nuit, font songer à ces vieux bourgs féodaux abrités au pied du donjon seigneurial.

Devant moi surgit la basilique avec son clocher massif aux lourdes nervures,

les contreforts trapus de la nef, les pignons de la façade et des bas côtés, formant la transition la plus heureuse et la plus harmonieuse entre l'endroit où elle est située et le cloître blanc, l'humble cloître aux toits de tuiles lavées qui clot la place nue, et le charmant portique qui donne accès dans la cour intérieure.

A mon avis, tout Assise réside à cette place, auprès de ce monastère dont chaque pierre raconte un trait de la vie du "petit pauvre", car c'est ici le lieu de son triomphe de sa glorification, de son apothéose.



Entrée du couvent de Saint-Damien

Je rentre dans l'église, il y fait déjà sombre, bien que le soleil mourant irise encore de ses derniers rayons les topazes, les émeraudes et les améthystes des vitraux. Là-bas au fond, entre les lourds piliers, le choeur se pique d'étincelles d'or, les ombres jaillissent avec violence, et la clarté rose de la lampe du sanctuaire éclaire faiblement les silhouettes de quelques frères "lais" en robes noires, qui lentement, à pas feutrés, procèdent au nettoyage. Il se fait tard, je ne puis malheureusement admirer les fresques merveilleuses, dans lesquelles Giotto a dé-

peint avec toute sa fougue et son génie, les différentes phases de la vie du Saint et de Sainte Claire sa soeur d'élection.

Le jour décline encore et je ne puis me résoudre à quitter le sanctuaire, l'idée seule de me rendre au tombeau du bienheureux décide ma retraite. Je sors de l'église et je descends l'escalier sombre qui conduit à la crypte.

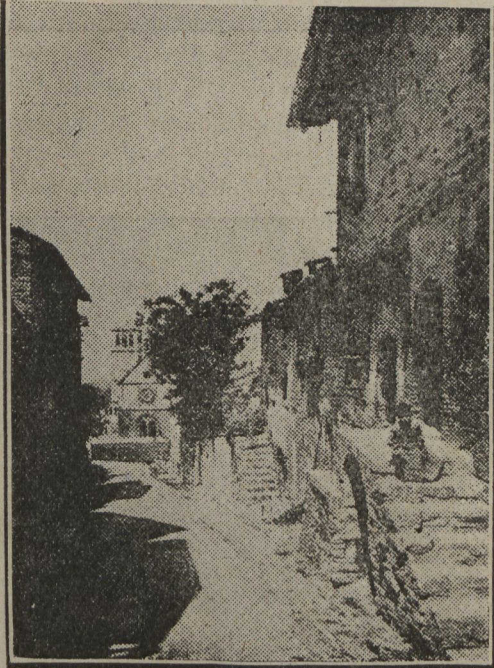
Dans l'obesurité je me guide sur les flambeaux et les cierges allumés qui brillent dans la pénombre et bientôt je m'arrête devant une grille. Derrière les barreaux de fer forgé, d'innombrables lampes déjà à demi brûlées entourent le tombeau de leurs lueurs vacillantes. Dans le grand silence du soir, je me recueille et je me plonge tout entier dans la paix profonde de ce lieu sacré!

Ici je suis réellement à Assise, et là-bas, derrière la froide grille, là-bas où se consomment lentement les lampes aux reflets rouges, c'est vraiment St-François qui repose, le petit pauvre de Dieu, le bien-aimé Saint-François.

J'éprouve toujours une volupté intense à me promener dès l'aurore à travers les rues des villes Italiennes. C'est à mon avis le seul moment de la journée où se précise avec une remarquable intensité la vie active et populeuse des cités. A cette heure matinale, on se rend un compte plus exact des moeurs et des coutumes, car dans l'affairement du réveil, dans le laisser-aller, j'allais dire dans le débraillé matinal, tout s'expose d'une façon plus crue, plus nette; la vie journalière s'étale à son aise et l'étranger ne la considère plus à travers le prisme des grimaces conventionnelles de la journée.

De bonne heure, le lendemain, je par-

courais d'un pied léger les rues d'Assise. Je débouche brusquement sur la place Victor-Emmanuel, où s'élève la tour Communale et le merveilleux portique du temple de Minerve. Le marché commence; à terre, sur des toiles, s'entassent en pyramides, les fruits, les légumes, les vieilles ferrailles, les chiffons aux couleurs écla-



Une rue à Assise.

tantes, tout cela dans une promiscuité un peu inquiétante, tandis que près de la grande vasque de la fontaine médiane, bêlent les moutons, les brebis et les chèvres, et que de petits ânes gris, le dos surmontés de cacolets, secouent leur longues oreilles, et l'air pensif, battent leurs flancs du bout de leurs queues pour se débarrasser des mouches.

Le soleil brille maintenant et fait rutiler le bariolage éclatant des foulards aux

teintes vives, des jupes écarlates, la fine poussière poudroie sous les rayons d'or, le ciel est d'un bleu de lapis, l'air pur comme un cristal. Je m'achemine vers l'amphithéâtre dont les gradins s'élèvent là-bas à l'extrémité de la ville par delà le couvent et l'église des Clarisses, à l'entrée du "Pincio", au-dessus de la "Porta Nova". Dans le lointain se dressent les campaniles de Pérouse, plus près apparaissent les hautes murailles sans fenêtres du couvent de Sainte-Claire, puis la coupole de la cathédrale de Saint Rufin, la "Chiesa Nova", bâtie sur l'emplacement de la maison où naquit Saint François, enfin les murs d'enceinte, les tours de la "Rocca" et de la tour Communale.

Et ce qui frappe surtout, c'est le silence profond, le recueillement, l'impression très nette que nulle part ailleurs il est possible de jouir d'un calme aussi complet.

De la Porta Nova je descends au couvent de Saint-Damien. C'est là que François Bernardone reçut de la bouche même du Christ miraculeux qui se trouve aujourd'hui vénéré au couvent de Sainte Claire, la révélation solennelle de sa mission.

C'est là dans ce monastère aux pierres branlantes que St-François avait consolidées de ses propres mains que Sainte Claire vint habiter en compagnie de quelques compagnes. C'est là, derrière ces murailles blanches, que la plus belle et la plus noble fille d'Assise, plia son corps merveilleux aux épreuves de la plus rigoureuse des macérations et remplit l'Eglise du parfum de ses vertus.

Je parcours lentement la petite chapelle, le réfectoire, le dortoir et les cellules, et dans le minuscule jardinet de la Sainte, j'évoque la présence de celle que St-François appelait "ma soeur Claire" et de ses douces compagnes aux noms harmonieux :

Mansueta, (La Suave) ; Amata (l'Aimée) ; Benvenuta (La Bienvenue) ; Angellucia, (Le petit ange), Chiarella (La Clairette). Que de souvenirs, et comme elles revien-

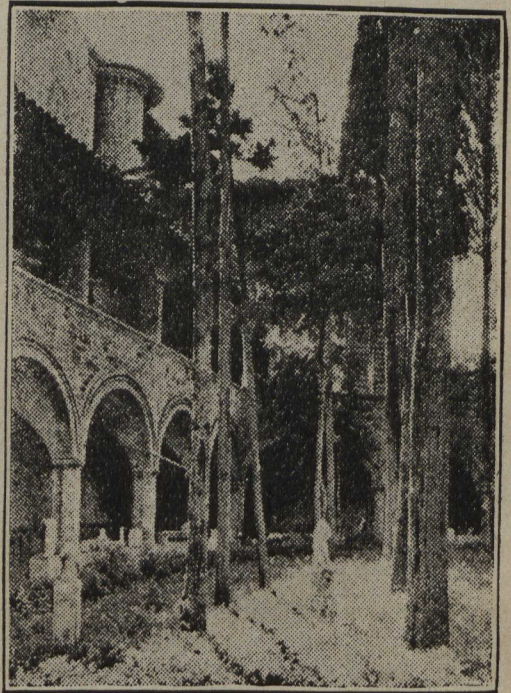
qu'une dame noble du treizième siècle avait coutume de porter. En échange, elle revêtit une robe grise pareille à celle des Frères; et François lui-même coupa sa chevelure d'or; et puis, nu pieds, cette même nuit, elle se rendit chez les bénédictines du couvent de St-Paul, situé au bord du torrent de Chiaggio, qui coule sous les murs d'Assise. De là peu de temps après elle fut conduite dans un autre couvent, Saint-Ange-in-Panzo, qui est aujourd'hui le séminaire séraphique d'Assise; et de là enfin, dans le lieu où elle devait trouver un séjour durable, ce pauvre petit Saint-



Le jardin de Sainte Claire au couvent de Saint-Damien.

nent en foule à ma mémoire les citations merveilleuses du livre de Johanne Goergeusen.

“C’était pendant la nuit du dimanche au lundi des Rameaux en l’an 1212, entre le 18 et le 19 mars, accompagnée d’une parente plus âgée, Bonna Guelfucci, la jeune patricienne, descendit à la Portioncule, où les frères bruns et parmi eux ses parents, Rufin et Sylvestre, vinrent au-devant d’elle avec des rameaux d’oliviers et des cierges allumés. Après quoi, Claire, agenouillée devant l’autel de la Vierge, dans la petite chapelle de la Portioncule, se débarrassa de tous ses ornements, de tous ces riches et pesants habits de fête



Le cimetière près de la basilique.

Damien, que Saint François de ses propres mains, avait rebâti quelques années auparavant. Elle vécut là, un long espace de vingt et un ans jusqu’à ce que le 11

août 1253, elle s'endormit dans le Seigneur, alors âgée de 60 ans, mais restée aussi jeune de coeur, qu'au moment où, de sa fenêtre dans le château paternel, elle considérait la vallée dans les belles matinées de printemps, écoutait chanter les oiseaux et se sentait toute imprégnée d'une rayonnante joie de vivre avec une reconnaissance infinie pour le Créateur. (Souvenirs d'Assise, J. Joergensen.)

Dans le minuscule jardin de la Sainte, sorte de terrasse d'où le regard plonge sur le panorama ensoleillé, je revois avec émotion les trois plantes qu'elle cultivait et soignait de ses mains, seule distraction qu'elle se permit dans son existence de renoncement et d'abnégation. Le lys, symbole de la pureté, la violette emblème de l'humilité, la rose enfin qui représentait pour elle, tout l'amour dont son coeur était rempli pour Dieu et pour l'humanité.

J'évoque sur ce lieu même la scène la plus émouvante de la vie de Claire; la halte devant l'église du couvent, du cortège funèbre de Saint François, le lendemain de sa mort à la Portioncule. "Les frères portaient le corps, nous dit le "Speculum perfectionis", et ils enlevaient le grillage à travers lequel les servantes de Dieu avaient coutume de recevoir la Sainte Hostie et d'entendre la parole Divine; puis ils soulevèrent du brancard ce corps misérable et le tinrent sur leurs bras devant la fenêtre, aussi longtemps que pouvaient le souhaiter pour leur réconfort, Mme Claire et les autres soeurs."

Dans l'église je me prosterne devant le crucifix bysautin dont la miraculeuse éloquence dicta au jeune Bernardone la règle de sa vie, je contemple le bréviaire dans lequel il lisait journellement ses prières et ses méditations.

Enfin je descends dans la crypte et derrière une vitre de cristal, à l'ombre du

crucifix, je contemple à la lueur tremblotante d'un cierge que promène la main blanche d'une religieuse, la figure endormie de Sainte Claire dans toute sa merveilleuse beauté.

Les minutes s'écoulent, le temps s'enfuit et c'est à regret que j'abandonne la vue de cette image bénie, en murmurant les paroles si vraies de Thomas de Celano.

"Clara nomine, vita clarior, clarissima moribus". "Sa vie fut claire comme son nom, et sa mort fut encore pour elle la suprême clarté!"



Ce soir je dois quitter Assise, car mon temps est limité et cependant que de cho-



Assise, vue de la terrasse du jardin public

ses restent à voir que je dois abandonner. Les Carceri, couvent du frère Rufin sur la Crête du mont Subasio, où le continuateur de Saint François, tenté par le démon, sous la forme du Crucifié, finit par le vaincre en lui lançant des injures. Rivo-Torto ou St-François vécut avec ses premiers disciples après que le pape Innocent III eut sanctionné leur règle monastique. Enfin je me contenterai de visiter la Portioncule sise à proximité de la gare d'As-

sisé ou le Saint en mourant a donné à ses frères en Dieu la dernière bénédiction.

A la hâte j'ai bouclé ma valise et sur la terrasse de l'Hôtel Subasio, en attendant la voiture qui doit me ramener vers la gare, je jette un dernier coup d'oeil sur Assise. C'est l'heure crépusculaire, où la lumière teintée de rose semble adresser à la terre une dernière caresse, où dans une harmonie de gammes aux tonalités discrètes, les dernières flèches d'or du soleil s'irisent comme des turquoises mourantes, et viennent baiser la corolle des roses qui s'épanouissent sur les arcades du jardin. Là-bas, dans la vallée, les oliviers rabougris, noient leurs formes tourmentées dans les

vapeurs légères du soir, le Tescio plus sombre éteint le miroitement de ses eaux et sur les hauteurs, dans la pénombre violette, quelques flammes brillent un moment puis disparaissent, ce sont les foyers électriques de Pérouse.

Le break grinçant m'entraîne sur la route blanche avec un bruit de ferrailles secouées, du clocher de la Cathédrale s'envolent les premières notes de l'Angelus, et d'un coup d'oeil j'embrasse l'ensemble de la charmante cité à laquelle je dois quelques heures d'une émotion dont je garderai dans ma vie, l'impérissable souvenir.

LE BON PAUVRE

Ah! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave:
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cîmes serennes
Le beau cèdre au riche manteau,
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau?

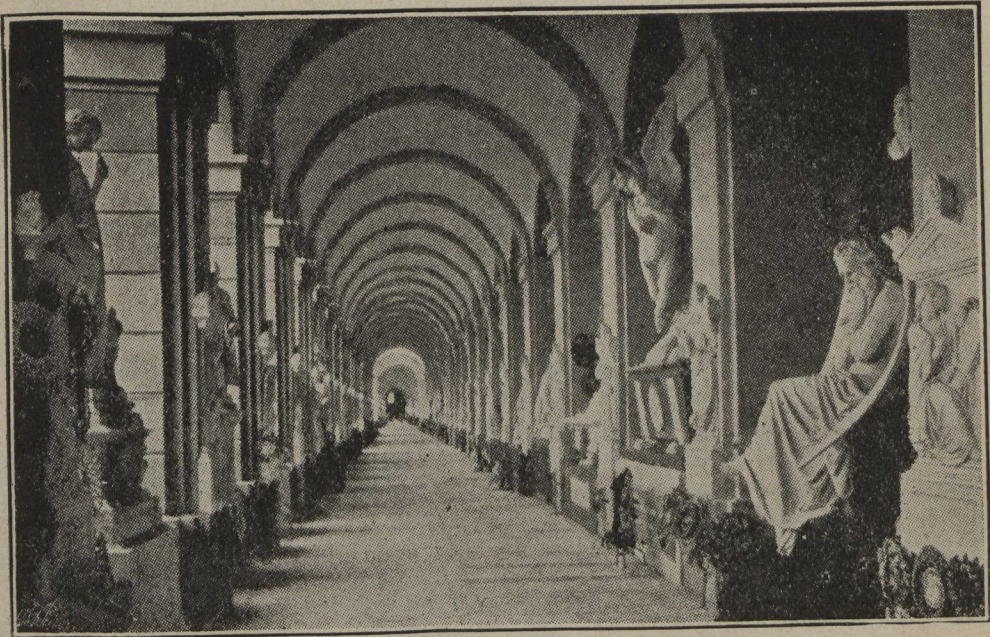
Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel,
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel!

O Christ! devant ton front que les épines ceignent,
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit: "Heureux celui dont les pieds saignent
Sur les ronces derrière moi?"

Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme;
Mais une larme est un trésor.
Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
Et tiendront une palme d'or."

Mon pauvre coeur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups...
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
O Christ, à verser sur tes clous!

Alfred GARNEAU.



L'ITALIE ARTISTIQUE

Le Campo Santo de Gênes

GÈNES est une des villes d'Europe les plus anciennes et très peu en Italie présentent plus d'intérêt au touriste. Son fameux cimetière entre autres, mérite une mention toute particulière.

Le "Campo Santo" de Gênes est en effet admirablement situé dans un faubourg de la cité, près de la vallée de Bisagno. Sa fondation date seulement de 1838, mais ses monuments de toute beauté sont très curieux.

Le "Campo Santo" n'est, à proprement parler, qu'un grand cloître quadrangulai-

re possédant au centre une chapelle surmontée d'une coupole. Le terrain formant le cloître est couvert de monuments funéraires très simples. Petites croix de pierre ou de marbre ornées de couronnes et de lampes minuscules; vu de la terrasse supérieure pendant l'été "le Campo Santo" présente l'aspect d'un merveilleux tapis de verdure décoré de fleurs luxuriantes.

C'est dans les galeries du grand cloître que se concentre en partie tout l'intérêt du "Campo Santo" et c'est là que l'on rencontre également les mausolées les plus

riches et les plus artistiques. Généralement, ces monuments ont l'aspect de niches profondes dont la majeure partie sont entourées durant la mauvaise saison d'une cloison vitrée à seule fin que les sculptures et les peintures qui les décorent à l'intérieur soient à l'abri des intempéries.

Un médaillon, une statue, un buste, suivant l'importance du défunt, décorent le tombeau. Puis s'aligne une longue inscription énumérant emphatiquement les qualités du personnage. Cette coutume est de tradition Italienne et on la rencontre à peu près partout dans la péninsule.

Parfois, l'allégorie remplace l'épithaphe, et le touriste peut voir ici la statue d'un père désolé, la tête appuyée sur une colonne gracieusement ornée, pleurant assurément la mort de son fils, plus loin une veuve inconsolable frappant à la porte de bronze du sépulcre à jamais fermé de son mari. Pour varier les effets, on peut admirer au "Campo Santo" une veuve agenouillée sur la pierre tombale de son époux, recevoir les douces consolations d'un ange, et là-bas un docteur se tient près du tombeau de sa patiente décédée, malgré ses efforts, et pleure sur sa statue couchée comme au temps du Moyen-âge et de la Renaissance. Une scène plus imposante encore dans son ensemble, orne très souvent l'entrée des caveaux; elle représente par exemple, un ange avertissant les pleureuses qui gémissent au seuil de la porte d'un sarcophage monumental de s'éloigner, et d'attendre que l'âme de la chère trépassée soit montée au Ciel pour y jouir du bonheur éternel. Parfois c'est un bébé suspendu aux bras de sa mère, embrassant le relief de l'image de son père disparu. Tous ces médaillons ou bas-reliefs en marbre de Carrare sont d'un effet saisissant. Enfin, c'est une foule de su-

jets de conception différente, ayant toujours une signification parfaitement palpable et définie et souvent d'une grande beauté.

Ces tableaux allégoriques reproduits sur les tombeaux du "Campo Santo" de Gênes sont la plupart du temps tirées de la réalité et représentent une des phases de la vie du disparu: Scènes de philanthropie, de charité, de pitié, retracée avec simplicité et traitant des nombreux sujets que comporte l'idée macabre de la mort.

Ainsi l'artiste s'est attaché à dépeindre l'inanité du voyage de la vie en la comparant au bonheur de l'existence éternelle. Là il a vu le millionnaire abandonnant une fortune terrestre, exigeant que sur son tombeau on fasse part de ses générosités testamentaires en faveur des déshérités de ce monde. Ce sont les scènes que l'on rencontre à chaque pas dans ce merveilleux champ du repos de la "Cité de Marbre."

Et si plusieurs tombeaux dénotent par leur facture la main plus ou moins habile d'un artisan, ainsi qu'un goût plus ou moins douteux, il en est par contre un grand nombre qui sont signés de nom d'artistes éminents et qui méritent réellement d'être classés au nombre des oeuvres de grande valeur sculpturale.

Tel est dans toute sa splendeur la merveilleuse nécropole de la ville qui compte parmi ses enfants le célèbre Paganini. Placé dans un site pittoresque presque unique au monde, dominant la Méditerranée, accroché aux flancs des Apennins, le "Campo Santo" n'a pas comme lieu de sépulture idéal, un coin qui lui soit égal en Europe. Son nom s'identifie aujourd'hui à celui de Gênes et ses richesses artistiques de toutes sortes qu'il contient sont incalculables.

La "Ville de Marbre" a voulu que son

champ du repos soit en tous points digne d'elle et malgré son existence relativement courte, (à peine compte-t-il un siècle), elle a réussi à consacrer sa réputation.

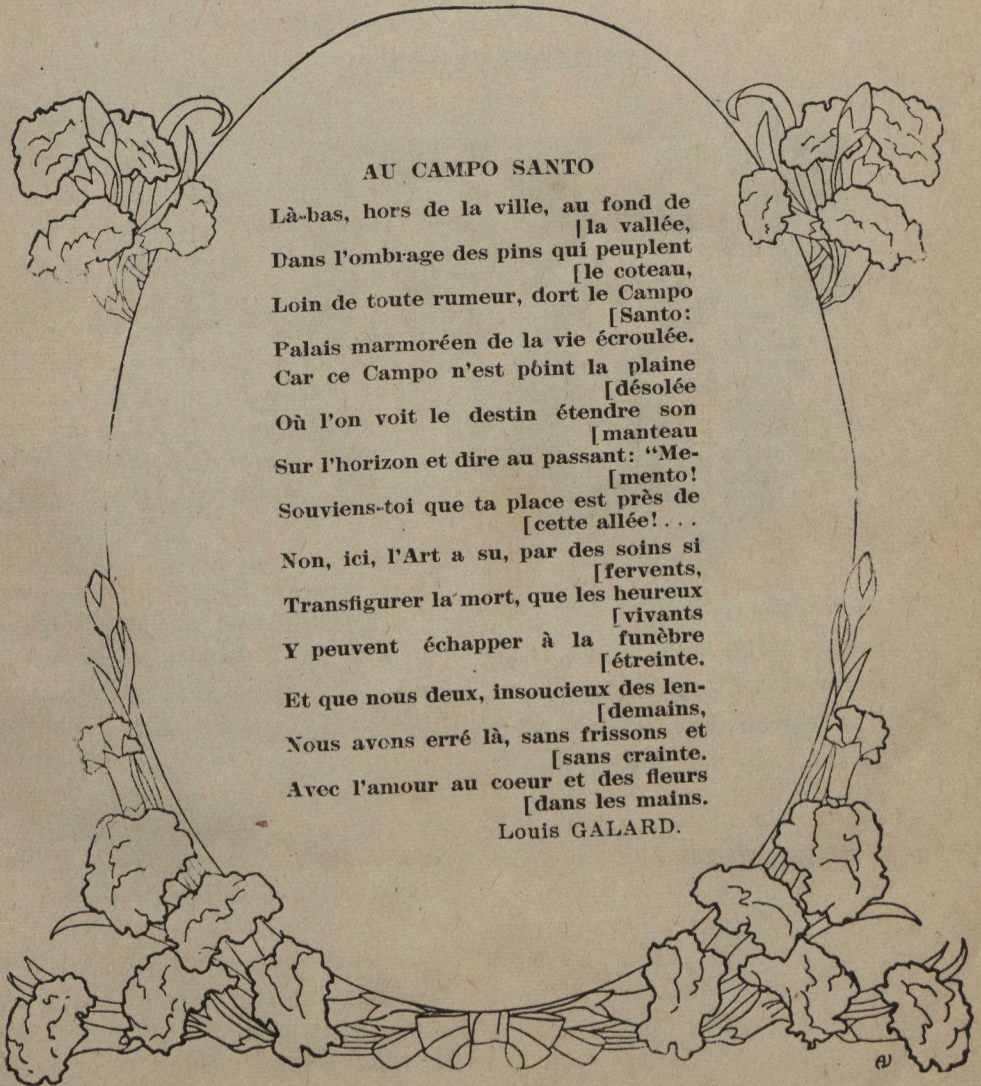
Le Campo Santo est en effet universelle-

ment connu et digne d'être mis en parallèle avec le fameux Tombeau de Mausole, que les anciens avaient placé au nombre des sept merveilles du monde.

NECROPHILE.

AU CAMPO SANTO

Là-bas, hors de la ville, au fond de
 [la vallée,
 Dans l'ombrage des pins qui peuplent
 [le coteau,
 Loin de toute rumeur, dort le Campo
 [Santo:
 Palais marmoréen de la vie écroulée.
 Car ce Campo n'est point la plaine
 [désolée
 Où l'on voit le destin étendre son
 [manteau
 Sur l'horizon et dire au passant: "Me-
 [mento!
 Souviens-toi que ta place est près de
 [cette allée! . . .
 Non, ici, l'Art a su, par des soins si
 [fervents,
 Transfigurer la mort, que les heureux
 [vivants
 Y peuvent échapper à la funèbre
 [étreinte.
 Et que nous deux, insoucieux des len-
 [demains,
 Nous avons erré là, sans frissons et
 [sans crainte.
 Avec l'amour au coeur et des fleurs
 [dans les mains.
 Louis GALARD.

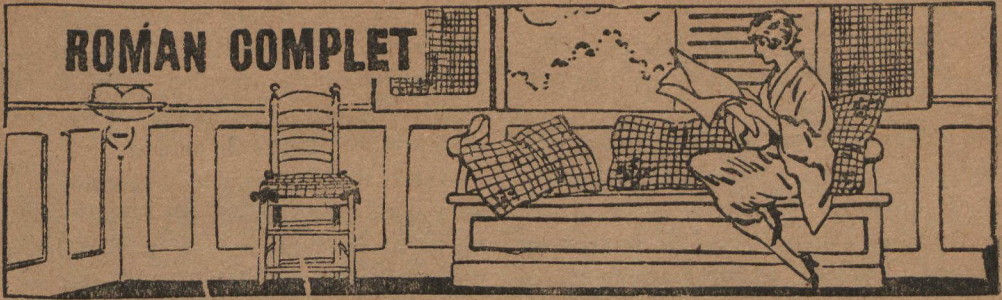


LES CADEAUX INUTILES



—Dis donc, Sophie, c'est-y pour me flatter ou pour te moquer de moi qu'tu m'as donné un vieux peigne sans dents comme étrennes?

—C'est en plein c' qu'y t'faut, Sosthène, t'as pus d'cheveux, t'as donc pas besoin d'un peigne ayant des dents!



Roman Inédit

Les Pêches de Montreuil

Par Francis Tesson

I

Le café Hardy, était il y a vingt ans, le rendez-vous des notables commerçants du quartier Saint-Denis.

Vous en chercheriez en vain aujourd'hui la trace. Le vent démolitionnaire, qui souffla si violemment sur Paris durant l'administration du préfet Haussmann, a emporté le café Hardy avec tant d'autres.

Inutile de verser un pleur sur sa tombe. Son plafond bas, ses banquettes fanées, mal rembourrées, bossuées et trouées, feraient piteuse mine vis-à-vis de nos cafés nouveaux, où tout est fraîcheur, neige et dorure, gaz flamboyants, cristaux étincelants, glaces transparentes et divans faits à souhait pour la mollesse.

Quoi qu'il en soit, le café Hardy possédait une clientèle nombreuse et choisie de merciers, de passementiers, de rubanniers et de rentiers.

La première table de gauche était occupée chaque soir, de neuf à onze heures, par deux infatigables joueurs de dominos. En douze années, ils n'avaient probablement pas manqué un seul jour, le dimanche excepté, de venir là se disputer amicalement au double-six la demi-tasse de moka fumant qu'ils savouraient à petits coups.

L'un des partenaires, M. Montcornet, était propriétaire de la fameuse maison du "Chat qui rit".

Veuf, sans enfants, sans autre héritier qu'un neveu en train de courir après la toge d'avocat, M. Montcarnet qui frisait la soixantaine, était assez riche pour vivre sans rien faire. Mais il était possédé du démon du négoce et rien ne pouvait le déterminer à quitter son comptoir de mercerie tant que duraient les heures consacrées aux affaires. Ses scrupules ne cessaient qu'après sa boutique fermée et son

dîner achevé. Il venait alors s'asseoir sur les banquettes du café Hardy. C'était à peu près la seule débauche qu'il se permit en semaine.

Son adversaire, ou plutôt son ami, M. Agésilas Renaud, l'y précédait ordinairement de quelques minutes.

M. Agésilas Renaud, chef de bureau au ministère, portait avantageusement le physique de l'emploi: figure rondelette, menton imberbe, crâne dénudé, teint frais mélangé de lis et de roses, bouche souriante, yeux vifs dont l'éclat était tempéré par des lunettes bleues. Il avait la tenue correcte du fonctionnaire qui a conscience de sa valeur et de l'importance du service qu'il rend à la chose publique. Il était quelque peu plus âgé que M. Montcornet; mais les soucis avaient tenu une si petite place dans sa vie qu'en le voyant on le rajeunissait volontiers de quelques années.

De même que le propriétaire du "Chat qui rit", le chef de bureau était veuf. Cette parité de situation avait probablement contribué à cimenter l'amitié qui liait les deux hommes.

M. Renaud avait sur le mercier l'avantage d'être père d'une grande fillette de quinze printemps, dont, à défaut des soins maternels, l'éducation était confiée à un des meilleurs pensionnats de Paris.

Et, tout naturellement, entre deux parties de dominos, la conversation venant à s'engager sur l'avenir, les deux partenaires avaient ébauché plus d'une fois des projets de mariage entre la fille de l'un et le neveu de l'autre.

M. Renaud était exact comme un militaire, ou comme un bureaucrate modèle.

En toute saison, par n'importe quel temps, quels que fussent les événements qui agitaient Paris, il faisait son apparition au café Hardy, à neuf heures moins

cinq, pas une minute de plus, pas une de moins. Le propriétaire du "Chat qui rit" n'arrivait qu'au dernier coup de neuf heures, encore se permettait-il parfois un demi-quart d'heure de retard.

Aussi M. Montcornet se montra-t-il visiblement désappointé, un certain soir, de ne point rencontrer son partenaire à la place accoutumée. D'où prévenait ce dérangement inouï dans les habitudes du chef de bureau?

Il fit quelques pas à travers le café comme une âme en peine, tira son chronomètre, en compara la marche des aiguilles à celle de l'horloge en bois découpé qui ornait le dessus du comptoir, et poussa des hum! hum! de mauvaise humeur.

—Avez-vous l'heure vraie, ici? demanda-t-il à la caissière.

—Nous allons comme la Bourse, monsieur Montcornet.

—Alors, votre cadran est juste: il marque neuf heures quinze, comme ma montre.

Il alla s'asseoir brusquement sur la banquette et ébaucha un long bâillement.

Le garçon de café posa devant lui la boîte aux dominos. Au lieu de vider d'un seul coup sur la table les rectangles d'ivoire, le mercier les tira un à un de leur prison de bois et les aligna à la file, le dos en l'air. Mais sa main, agitée par la fièvre de l'impatience, tremblait, et il lui fallut, à plusieurs reprises, changer la position des dominos pour obtenir une ligne droite. Ce travail exigea un certain temps: c'était autant de gagné sur l'ennui.

Mais quand le coucou chanta la demie après neuf heures, M. Montcornet n'y tint plus:

—Il faut qu'il soit arrivé quelque accident à Renaud, dit-il d'une voix altérée. Jamais depuis que nous nous connaissons, il ne s'est fait attendre de la sorte.

—Ce retard est étonnant, en effet, ha-sarda le garçon.

—Invraisemblable, opina la caissière.

—Votre ami est peut-être malade, fit un voisin.

—Ou mort, dit un autre.

—Impossible, messieurs, s'écria Montcornet; hier, quand je l'ai quitté, il se portait comme vous et moi. Renaud est taillé pour vivre cent ans...

—Un accident est si vite arrivé.

—C'est si peu de chose que nous : un faux pas, une tuile sur la tête, une apoplexie, et le plus fort est terrassé.

Le mercier suffoquait. Il allait du comptoir à la porte et de la porte au comptoir, frappant le pavé du talon, plongeant l'oeil dans la rue à travers les vitres et le reportant ensuite sur l'horloge dont les aiguilles tournaient avec une impitoyable vitesse.

—Neuf heures quarante-cinq, grommela-t-il; Renaud ne viendra pas; c'en est fait, il ne viendra pas. Quelle soirée, bon Dieu!

Il revint vers la table et s'arrêta, hagaré, devant la banquette vide; ses doigts se crispèrent sur les dominos qui s'entrechoquèrent rendirent un cliquetis plaintif.

Dix heures sonnèrent. Au même moment, la porte de la rue s'ouvrit, et une main se posa sur l'épaule du mercier, en même temps qu'une voix bien connue lui cria :

—Ouf! c'est moi, me voilà. Je suis en retard; mais ne m'en veuillez pas cher ami, c'est cette voiture qui en est la cause.

—Quelle voiture? demanda Montcornet, tout en répondant par une étreinte énergique à la poignée de main d'Agésilas Renaud.

—Ah! c'est juste vous ne savez pas: asseyons-nous, je vais vous conter ça.

Ah! Renaud Renaud, dit le mercier avec

un tendre accent de reproche: quelles frayeur vous m'avez faites, cher ami; je ne savait que penser, qu'imaginer. Quelle épouvantable soirée j'allais passer sans vous!

Le chef de bureau repoussa d'un revers de main les dominos qui encombraient la table, huma bruyamment quelques gorgées de café que le garçon s'était empressé de lui verser dès son arrivée, et fit claquer sa langue contre son palais en signe de satisfaction.

—Mon cher ami, dit-il, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer.

—Ah! mon Dieu! s'écria Montcornet interloqué.

—Une révolution va s'accomplir dans mon existence.

Une révolution, gémit le mercier.

—Une révolution va s'accomplir dans

Le mercier jeta autour de lui un regard effrayé. Il croyait déjà entendre gronder dans la rue le canon de l'émeute.

—Rassurez-vous, cher ami, reprit en souriant le chef de bureau. Quand je dis révolution, je parle par métaphore.

—Par métaphore? dit le mercier qui ne comprenait pas, mais qui, par politesse autant que par amour-propre, fit semblant de comprendre. Du moment que vous parlez par métaphore, c'est différent.

—En quatre mots, voici la chose : Je prends ma retraite.

Le mercier eut un serrement de coeur.

—Vous dites? demanda-t-il, comme s'il n'eût pas entendu.

—Mon Dieu, oui, mon bon ami Montcornet, je prends ma retraite à la fin du mois, c'est-à-dire dans huit jours. Eh! Eh! Voilà plus de trente ans que je sers mon pays, que je consacre au service de mon pays toutes les forces vives de mon intelligence; n'est-il pas juste que je me repose enfin et que mon pays reconnaissant

me fasse cadeau d'une modeste pension pour mes vieux jours?

—Je ne dis pas non, balbutia Montcornet.

—Quoi! Vous ne me félicitez pas! Est-ce que cette nouvelle vous contrarie? Seriez-vous jaloux de mon bonheur?

—Allons donc! fit le mercier qui s'efforça de rire.

Mais malgré lui et sans savoir pourquoi, il sentait une larme lui monter à l'oeil.

—Rentier! s'écria Agésilas Renaud, je vais être rentier, c'est-à-dire maître absolu de ma personne et de ma volonté, libre d'aller, de venir, de flaner, de travailler ou de me reposer à ma guise, en vareuse, en escarpins, en pantoufles, en robe de chambre, comme il me plaira, sans que personne y trouve rien à reprendre; maître dans ma maison, car je veux une maison qui soit à moi; maître dans mon jardin, qui soit à moi, un grand jardin plein d'arbres et de légumes: point ou peu de fleurs; ça ne sert à rien, les fleurs! et moi, je suis pour l'utile, le positif.

Montcornet grogna en signe d'assentiment.

—Ah! mon ami Montcornet, quel délire! Plus d'administration à ménager; plus de ministre à congratuler; plus de chef de division à aduler; au diable mon bureau, au diable mon ministère! Je vais jouir de vacances perpétuelles. Des vacances! Comprenez-vous, Montcornet? A cette idée je me sens tout gaillard; il me semble que me voici rajeuni de quarante-cinq ans, que je suis encore lycéen, que ma rhétorique est finie et que je quitte enfin le "bahut" pour prendre la clé des champs.

Montcornet écuotait, ahuri.

—Nous, dans le commerce, nous ne connaissons pas ces joies, dit-il en hochant tristement la tête.

—Pourquoi ne les connaîtriez-vous pas à votre tour?

Le mercier ne répondit point et resta rêveur.

—C'est ce matin, reprit Renaud, que j'ai appris la bonne nouvelle: en arrivant à mon bureau, j'ai trouvé sur mon sous-main une lettre de mon chef, une superbe lettre ministérielle, sur papier parchemin, grande comme cette table et scellée d'un cachet rouge plus large que ma main. Voyez-vous cela d'ici?

—Nous autres, dans le commerce, nous ne recevons que de petites lettres minces fermées à la gomme.

—J'ouvre ma lettre; je puis bien l'appeler "ma lettre", puisqu'elle m'est adressée. Je lis et j'apprends que ma demande de retraite est accueillie et que, selon mon droit, ma pension est liquidée à deux mille quatre cents francs.

—Fichtre! dit le mercier.

—Deux mille quatre cents francs de pension, avec le double de rentes que je possède, font sept mille francs à dépenser par an: sans compter certain petit magot mis en réserve pour doter ma fille, quand le moment sera venu: hé! hé!

—Eh! eh! fit le mercier.

Il y eut entre les deux amis un instant de silence; le mercier paraissait sous le coup d'une grave préoccupation.

—Il ne suffit pas pour être heureux d'avoir des rentes et des loisirs, reprit le chef de bureau; il faut savoir les employer utilement.

—C'est fort sagement raisonné.

—Il y a des gens qui ont la manie des voyages.

—Hum! dit le mercier, les voyages sont diablement fatigants; et puis il y a les accidents de route.

—Des accidents! vous avez raison; il arrive beaucoup d'accidents en voyage;

du reste je n'aime pas voyage; je suis casanier par nature. J'en connais d'autres qui raffolent du théâtre.

—Peuh! le théâtre! c'est bon de temps en temps, à petites doses, et encore!

—D'autres ont besoin pour être heureux, de fouler l'asphalte du boulevard, d'être aveuglés par la lumière du gaz, d'être étranglés par la poussière du macadam, d'être bousculés par la foule.

—Eh! eh! dit le mercier qui approuva de la tête.

—Moi, j'aime la vie champêtre.

Le mercier fit un geste de surprise.

—Oui, ami Montcornet, j'en ai assez de la vie de Paris: vivent les champs, la verdure, le grand air, la nature, la grande nature! Il n'y a que cela, cher ami, il n'y a que cela!

Montcornet leva vers le plafond un regard navré.

—Aussi, continua le chef de bureau, est-ce à la campagne que j'ai résolu d'aller planter ma tente.

—Ah! gémit Montcornet, c'est bien loin de la rue Saint-Denis, la campagne.

—Figurez-vous, cher ami, que je guignais depuis longtemps une charmante habitation, entre cour et jardin, dans un des plus jolis villages de la banlieue. Or, voyez comme la chance me favorise, il se trouve justement que cette maison est à vendre au moment où je vais prendre ma retraite.

—C'est bien loin de la rue Saint-Denis, la banlieue, soupira Montcornet.

—Nullement, cher ami, l'endroit dont il s'agit se trouve à la porte de Paris, à quelques minutes des fortifications.

—Peuh! un coupe-gorge, sans doute; un terrain sablonneux; un village factice, en carreaux de plâtre, suant l'humidité, un nid à rhumatismes; je connais ça; je vois ça d'ici; point de boucher, point d'é-

picier, point de boulanger, ni médecin, ni café; rien de ce qui sert à la vie.

—Erreur encore, cher ami, c'est au contraire, un endroit délicieux; un village de vieille date, mais qui réunit tout le confort moderne avec des maisons solides et gaies à l'oeil; des jardins habilement cultivés, de l'ombre, des fleurs, des fruits surtout, tels que notre mère Eve en eût souhaité dans le paradis terrestre.

Le mercier ricana:

—Et ça se nomme? demanda-t-il.

—Montreuil.

—Connais pas.

—Ah ça Montcornet, vous n'êtes donc jamais sorti des murs de Paris?

—Pas souvent, à vrai dire, excepté pour des voyages d'affaires à Lyon et à Saint-Etienne.

Depuis que je suis établi au "Chat qui rit", je n'ai guère eu du temps à donner aux plaisirs. Il me souvient pourtant d'avoir fait quelques parties à Romainville, avec feu Mme Montcornet du temps où il y avait un bois à Romainville, et qu'on y allait à ânes. Une autre fois j'ai poussé jusqu'à Saint-Cloud, le jour de la fête; j'y ai fort mal dîné, j'ai payé fort cher, et je suis revenu trempé comme une soupe; ça m'a guéri pour toujours des promenades aux environs de Paris.

—Quoi! vous qui êtes un gourmet, vous qui faites tant de cas des belles pêches veloutées, vous n'avez jamais eu la curiosité de visiter le pays qui les produit?

—Jamais. Est-ce que nous avons le temps de voyager, nous autres gens de commerce?

—Il ne s'agit point d'un voyage de long cours. Montreuil est à vingt minutes d'ici, au pied des remparts, entre Romainville et Vincennes.

—Renaud, mon bon ami,—ne riez pas de ma naïveté,—ces fameuses pêches que j'a-

dore pousse donc dans le Montreuil dont vous parlez?

—Assurément.

—Vous me confondez. Quoi, si près de Paris, des fruits si savoureux! Et moi qui m'imaginai que les pêches de Montreuil nous était envoyées, en droite ligne, du pays des Mille et une Nuits!

—Que voilà bien les Parisiens pur sang qui sont nés et qui ont vécu à Paris. Ils ignorent jusqu'aux curiosités qui les entourent. Mais Paris est la ville unique, cher ami; mais les plus belles choses du monde viennent de Paris ou de ses environs. Ainsi des pêches: il y en a partout dans le Midi, en Italie, en Orient, en Perse, en Chine même. Mais aucun de ses fruits ne saurait se comparer à ceux qu'on récolte à Montreuil. Paris a ses palais; la Beauce a son blé; la Champagne, son vin blanc; le Bordelais, son vin rouge; Montreuil a ses pêches.

—En vérité?

—Quelle fortune pour ce pays! Le pêcher est un vrai pactole qui fait couler l'abondance dans Montreuil; aussi n'y rencontre-t-on que de gais visages, car chacun y vit à l'aise, grâce à la pêche.

Le mercier se moucha, toussa et cracha.

—C'est donc une pêche miraculeuse, ricana-t-il, tout heureux et tout fier d'avoir trouvé, à lui seul, un calembourg de cette force.

—Eh bien! cher ami, demanda le chef de bureau, croyez-vous que j'ai su bien choisir le pays où je veux aller manger mes rentes?

Le front de Montcornet se rembrunit:

—N'importe, dit-il: une fois installé là-bas, c'en est fait de nos relations journalières.

—Pourquoi donc? demanda Renaud.

—Parce que vous oublierez bien vite le chemin de la rue Saint-Denis, et le "Chat

qui rit", et le café Hardy, et le pauvre vieil ami qui gémira seul, dans son coin, sombre et morose. Ah! Renaud, je m'étais fait une si douce habitude de passer la soirée devant cette table, tête à tête avec vous! Que vais-je devenir, maintenant que vous m'abandonnez!

II

Sur le chemin de Montreuil à Bagnolet, s'élève une maison bourgeoise, d'apparence modeste.

Elle est séparée de la rue par un grand mur, percée d'une grille garnie elle-même de persiennes vertes qui empêchent les passants de voir dans l'intérieur.

Devant la maison, au milieu d'une pelouse en miniature, susurre un jet d'eau minuscule; derrière, s'étend un jardin assez vaste, qui offre cette particularité, commune, du reste, à tous les terrains de Montreuil, qu'il est divisé en une infinité de petits carrés longs, au moyen de murs de refend, hauts de deux mètres, soigneusement blanchis à la chaux. Sur les murs court un chaperon en tuiles, qui les dépasse de quelques centimètres et forme au-dessus comme une sorte de parapluie. Cet agencement bizarre qui dérouté les notions vulgaires du jardinage, lesquelles au contraire consistent à obtenir le plus possible d'air et d'espace, donne à Montreuil l'aspect d'un immense damier.

Mais, en les examinant de près, on comprend bientôt la raison d'être de toutes ces cloisons blanches. Chaque muraille offre aux rayons solaires un rideau verdoyant d'espaliers que l'été charge de fruits magnifiques. Le badigeonnage à la chaux que l'on renouvelle tous les ans, augmente en la réverbérant la chaleur du

soleil, et fait retrouver aux pêcheurs, sous notre ciel parisien, le riant climat de l'Arménie.

Grâce à cette disposition artificielle, inventée ou perfectionnée, sous Louis XIV, par le mousquetaire Girandot, qui à l'exemple de Cincinnatus avait troqué l'épée du soldat pour la bêche du jardinier; grâce aux intelligents travaux des Pépin, des Mériel, des Boudin, des Beausse, des Lebour, des Lepère, dignes successeurs de l'ex-mousquetaire; grâce aussi à l'aménagement particulier de son sol, Montreuil a le privilège de produire, depuis deux siècles, des pêches uniques, incomparables, des fruits devant lesquels Lucullus se fut pâmé de gourmandise et dont la vue et le parfum eussent rendu à Trimalcion l'appétit perdu.

Mais revenons à la maison dont nous venons de parler. Par une belle journée de juillet, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, que sa mise et son allure désignaient clairement pour un Parisien de la classe aisée s'arrêta devant la grille aux persiennes vertes. Le nouveau venu semblait étranger au pays. Il jeta dans la rue un regard investigateur; mais la rue était complètement déserte.

—Personne à qui me renseigner, murmura-t-il. Est-ce ici? Oui, si j'en crois la description que mon oncle m'a faite de sa maison de campagne.

Il porta la main au cordon de sonnette qui pendait en dehors de la grille. Une cloche d'appel résonna. On n'entendit remuer dans l'intérieur.

—Eh! monsieur Rigobert, on a sonné, cria une grosse voix de femme.

—C'est bon; c'est bon; on y va, grommela une voix enrouée et bourrue.

Un bruit de sabots fit gémir le sol de la cour. Le possesseur des sabots n'était probablement point homme à se casser les

jambes à force de courir, car il mit trois grandes minutes à franchir les quelques mètres qui séparaient la maison de la grille. Les sabots cessèrent enfin de heurter les pavés, une clef grinça dans la serrure; un des battants de la porte tourna lentement sur son pivot.

Le Praisien se disposait à entrer; mais il dut s'arrêter devant un obstacle inattendu.

L'obstacle qui se dressait devant lui, consistait en un grand corps maigre enveloppé d'une serpillière bleue sans manches, de laquelle sortaient deux grands bras qui s'accrochaient de chaque côté aux montants de la grille; et une tête ronde, marquée de petite vérole et colorée par l'usage du jus de la treille, où la niaiserie et l'effronterie se mélangeaient à dose égale, avec un nez en trompette, une bouche ridiculement fendue, deux yeux clignotants et une tignasse de cheveux roux qui ignoraient l'existence du peigne et du démêloir. C'était l'homme qui avait ouvert la porte: c'était Rigobert.

—Quoi que vous demandez, fit-il d'un ton rogue.

—M. Montcornet. N'est-ce pas ici qu'il demeure?

—Quoi que vous lui voulez?

Le Parisien toisa rigoureusement Rigobert.

—Mais... lui parler, apparemment, dit-il.

—Ah! et qui que vous êtes?

—Hein?

—Oui, votre nom, que je dis, pour que je le dise au bourgeois.

—Ah! vous êtes le domestique de la maison?

—Domestique, moi! Ah mais non! Pas de ça, Lisette. Garçon jardinier, mais pas domestique: je suis le garçon jardinier des deux bourgeois, mais leur larbin non; ça

ne serait pas à faire!

Le Parisien haussa les épaules.

—Moi d'abord et d'une, poursuivit Rigobert, je suis payé pour soigner le jardin, ratisser, bêcher, tailler, pincer; rien de plus. La domestique, c'est Marianne.

—Moi, dit le Parisien en riant, je suis avocat; je me nomme Julien et M. Montcornet est mon oncle.

—Ah! fit le drôle en quittant sa posture de dogue et en laissant la porte libre, ah! vous êtes le neveu du bourgeois, c'est une autre paire de manches: vous pouvez entrer.

D'une fenêtre ouverte du premier étage s'envolaient les bouffées d'harmonie d'un piano mariant ses accords à une voix de jeune fille. Le timbre de cette voix frappa le nouvel arrivant, qui s'arrêta pour mieux l'entendre.

—Oh! oh! murmura-t-il, qu'est-ce à dire? Mon oncle posséderait-il, à mon insu, quelque nièce qu'il a installée dans sa maison? Elle doit être charmante, si j'en juge par son ramage.

Il prêta de nouveau l'oreille. La voix continuait pure, suave, mélodieuse. Julien était positivement sous le charme. Peu à peu sans qu'il s'en rendit compte, une émotion mystérieuse s'emparait de lui: sa poitrine se gonfla et son coeur battit comme à l'approche d'un grand péril ou d'un grand bonheur. Une force inconnue l'attirait vers la chanteuse; il fit un pas vers le perron pour aller vers elle.

—Pas par là, cria Rigobert; le bourgeois est à ses pêchers.

—Hein! Vous dites?

—Je dis que le bourgeois est à ses pêchers. Eh bien quoi? D'abord et d'une, le bourgeois est mon élève; je ne vous dis que ça.

Julien ne put s'empêcher de sourire.

—De sorte que, interrogea-t-il, mon on-

cle se livre, sous votre tutelle, aux agréments du jardinage.

—S'il s'y livre, monsieur, dites plutôt qu'il s'y vautre, car il en perd le boire et le manger. Dès le petit jour jusqu'à la nuit noire, on le voit rôder au pied de ses murs. Mais aussi il obtient des résultats, oh! des résultats! Je ne vous dis que ça.

Tout en causant, Rigobert avait guidé Julien à travers les méandres formés par l'entre-croisement des murs de refend. Au détour d'un de ces légers remparts tapissés de verdure, le jeune homme se trouva tout à coup en face de son oncle.

“En face” est une expression impropre, car, à dire vrai l'on n'apercevait du mercier que le dos; non pas le dos tout entier, mais seulement cette partie ronde et charnue, qui est la base et l'assise de tout homme civilisé ou non.

Quant à la tête, aux épaules et aux bras du bonhomme, ils se trouvaient enfouis dans la ramure de l'espalier. Il s'y livrait probablement à une occupation bien absorbante car il n'entendait pas le bruit fait par les survenants.

—Hé! bourgeois, cria Rigobert, je vous amène un monsieur qui se dit votre neveu et qui veut vous parler.

Montcornet se retourna vivement.

Il tenait de la main gauche une de ces grandes loupes grossissantes, dont se servent les graveurs et les horlogers pour leurs minutieux travaux. Sa main droite brandissait un sécateur d'acier, de forme toute nouvelle et breveté S. G. D. G.

A la vue de Julien, la figure du mercier s'épanouit.

Il tendit au jeune homme ses joues légèrement hâlées par le soleil.

—Ah! c'est toi, mon enfant, dit-il; que je suis donc aise de te voir!

—J'arrive d'Italie, mon oncle, et je n'ai pas voulu laisser passer la journée sans

vous embrasser.

—Ce bon Julien! Que c'est gentil à toi d'être venu, jusqu'à mon ermitage, me surprendre ainsi au pied levé.

A propos, qu'en dis-tu de mon ermitage?

—Mais il me paraît charmant.

—Tu le vois, je m'y suis installé d'aplomb et j'y vais carrément: je taille, je tranche, je rogne, je greffe; bref, je suis heureux comme le poisson dans l'eau. Décidément j'étais né jardinier: demande plutôt à Rigobert.

—Epatant, bourgeois, épatant: c'est le vrai mot.

—Croirais-tu qu'il y a un mois je ne distinguais pas un pêcher d'un poirier, tandis qu'aujourd'hui je suis ferré à glace sur la matière. Je connais l'immense distance qui sépare la "Bourdine" du "Brunon", la "Chevreuse" de la "Persique", et je ne suis pas de ces ignorants qui confondent la "Mignonne" avec le "Téton de Vénus". Demande à Rigobert.

Montcornet, cependant, déposa sa loupe grossissante dans un étui en maroquin qu'il glissa dans la poche de sa jaquette en coutil gris; puis il tendit à Rigobert son sécateur breveté.

—Aies-en bien soin, dit-il.

—Comme d'une fille à marier, riposta le drôle, fier de prouver au neveu de son "bourgeois" qu'il avait de l'esprit aussi bien qu'un autre.

—Montcornet prit le bras de Julien.

—Or, ça, mon cher enfant, dit-il en l'entraînant vers la maison, viens que je te présente sans plus tarder à mon ami Renaud et à sa charmante fille.

—M. Agésilas Renaud est donc ici?

—Un peu, mon neveu.

—Et c'est sans doute sa fille qui chantait lorsque je suis entré?

—Elle-même; Amélie, un ange. Ah! mon ami, quelle voix!

—Amélie! balbutia Julien devenu songeur.

—Oui! va-t-elle être heureuse de te voir! Il ne se passe pas de jour que nous ne parlions de toi devant elle, ce bon Renaud et moi. Si bien que la chère enfant grille de te connaître et qu'elle répète cent fois, depuis un mois, avec une petite mine fûtée: "Mon bon monsieur Montcornet, sera-t-il donc toujours invisible ce beau ténébreux de neveu que j'aime de tout mon cœur, rien que de vous en entendre parler?"

Julien sourit avec un air de fatuité.

Ah! ça, mon cher oncle, reprit-il, m'expliquerez-vous d'où vous est venu ce goût soudain pour la vie champêtre?

—Ça t'a étonné, paraît-il, mon gaillard?

—Absolument! Je vous croyais toujours à Paris, au "Chat qui rit". Quand je suis parti pour l'Italie, m'avez-vous dit un traître mot de vos projets?

—Je ne songeais encore point à quitter le commerce.

—Loin de là; vous m'en vantiez les douceurs; vous ne tarissiez pas sur le bonheur que l'on goûte à mesurer des rubans derrière un comptoir, à dresser un inventaire de fin d'année, et surtout à constater l'excédent des recettes sur les dépenses.

Votre univers se bornait à la rue Saint-Denis. Votre patrie tenait tout entière dans le "Chat qui rit".

Montcornet rit de bon cœur de cette boutade de son neveu:

—A-t-il une platine, ce gaillard-là! s'écria-t-il. Quel bon chef de vente il eût fait s'il avait voulu prendre la suite de mes affaires, au lieu de devenir avocat!

—Je reste trois mois absent, poursuivit Julien; à mon retour, changement complet.

— Révolution radicale, comme dirait Renaud.

— Mon oncle a vendu son fonds ; mon oncle a renié sa foi commerciale ; mon oncle a renoncé au négoce, à ses oeuvres, à ses profits. Mon oncle, un Parisien pur sang, a déserté les grands murs, les bruits les tumultes, les plaisirs de la capitale, pour venir s'enterrer au fond d'une campagne.

— A propos, comment la trouves-tu, ma campagne ?

— Pas mal. Cette propriété vous appartient ?

— A moi et à mon ami Renaud, par moitié.

— Vraiment ?

— Oui, nous l'avons achetée de compte à demi, Renaud et moi, oh ! d'une façon fort inattendue.

Renaud m'annonce, un soir, à l'improviste, qu'il quitte son ministère pour prendre sa retraite. Juge de mon ennui. Depuis douze ans que je connais Renaud, nous passons toutes nos soirées ensemble ; il est mon vieil ami, mon unique ami ; nous sommes habitués l'un à l'autre, comme la main au bras. Que faire, que devenir si Renaud me manque ? C'est l'ennui, le spleen, c'est une mort lente. Ces idées-là m'ont bouleversé pendant le restant de la semaine. Vivre sans Renaud, impossible.

— Je comprends vos angoisses.

— Le dimanche suivant, ma résolution était prise. Je deviens vieux ; ma fortune, dont tu es l'unique héritier, me permet de vivre à l'aise, sans rien faire ; pourquoi donc ne serais-je pas rentier aussi bien que Renaud ? J'appelle Achille, mon premier commis, et je lui dis à brûle-pourpoint : " Mon garçon, puisque mon neveu s'est fait avocat, veux-tu devenir propriétaire du " Chat qui rit ? " Tu n'es pas riche, je le sais ; mais je connais ta valeur

commerciale ; tu as de la conduite, de l'entregent, c'est autant qu'il faut pour réussir. J'ai commencé en sabots, aujourd'hui, j'ai du foin dans mes bottes ; tu m'imiteras, je te commandite."

— Bravo, mon oncle, vous avez bien agi en épaulant un brave et honnête garçon !

— J'aurais mieux aimé que tu devinsses mon successeur ; enfin, n'importe. Achille eligne de l'oeil, il se fait tirer un peu l'oreille pour la frime ; c'est un malin, il réussira. Nous débattons nos prix ; nous tombons d'accord ; le marché est conclu à dix heures en présence de Renaud ébahi. Je suis rond en affaires, moi je n'aime pas que ça traîne. A midi je débarque à Montreuil avec Renaud ; nous visitons cette maison dont il m'avait parlé. Elle me plaît ; elle lui convient de même. Elle est trop vaste pour un ; elle est assez grande pour deux. Bref, à quatre heures, nous signons l'acte d'achat chez le notaire. Et voilà comment tu me trouves ici, en pantalon de coutil, en veste de coutil et en chapeau de paille, co-proprétaire, rentier et horticulteur à Montreuil-aux-Pêches.

— A merveille, mon oncle.

— Nous menons ici une vie toute patriarcale ; on jardine le jour, on joue aux dominos le soir ; on rit, on chante, on est joyeux tout le temps.

— L'âge d'or, en un mot.

— Tu l'as dit, c'est l'âge d'or pour nous. J'ai amené Marianne, ma vieille cuisinière un vrai cordon bleu. Renaud a retiré sa fille de pension, tu l'as entendue chanter tout à l'heure. Eh bien ! c'est le moindre de ses talents ; c'est elle qui préside à notre double ménage de garçon, comme une maîtresse de maison consommée. C'est charmant, Maître Rigobert, ici présent, est un brave aide-jardinier que nous avons pris de compte à demi, Renaud et moi, pour nous inoculer le grand art de la cul-

ture des pêches.

—Oui, je sais.

—Je ne m'en tire pas mal, hein, Rigobert?

—Oui, bourgeois. Oh! vous êtes plus fort que mon bourgeois numéro deux. D'abord et d'une, c'est un routinier qui reste attaché aux vieilles méthodes; oh là là, malheur! Avec vous, au moins, on a du plaisir; vous comprenez le progrès; vous êtes pour les innovations.

—Je m'en flatte, dit Montcornet en se rengorgeant.

—Voulez-vous que je vous dise mon avis, bourgeois?

—Parle, mon garçon, parle franchement.

Eh bien! en fait de jardinage, M. Renaud n'est qu'une écrevisse qui avance à reculons.

Chut, malheureux! s'il t'entendait.

On avait, tout en causant, gagné la maison. Sur le seuil, se tenait Agésilas Renaud, toujours gras, toujours rose, mieux portant et plus souriant que jamais; il accueillit avec joie le neveu de Montcornet.

Au premier étage, le piano et la voix d'Amélie continuaient leurs accords: Julien, retombant sous le charme qu'éveillait en lui cette mélodie, oublia ce qui l'entourait pour ne songer qu'à la jeune fille dont l'oncle Montcornet lui avait fait un si chaleureux éloge.

Il brûlait du désir de la voir enfin, ne la connaissant que par les racontars des deux amis.

M. Renaud cependant avait appelé sa fille. Le piano et la voix se turent; des pas légers résonnèrent sur les marches de l'escalier et soudain Julien ne put retenir un cri joyeux. Amélie venait de lui apparaître dans la pénombre du corridor, comme une de ces radieuses vierges dont les moi-

nes du moyen âge enluminaient leurs missels.

Deux gerbes de cheveux blonds dénoués flottaient sur ses épaules et encadraient harmonieusement son suave et délicat visage. Elle était grande, svelte, élancée dans son peignoir de mousseline blanche, qu'un large ruban de moire bleue nouait à la taille. Ses yeux grands ouverts exprimaient l'étonnement de la pensionnaire; ses lèvres, roses comme la fraise mûre, semblaient un nid où les sourires, ces oiseaux des coeurs purs, prenaient plaisir à s'abriter.

A la vue de Julien, elle s'arrêta étonnée. Ses longs cils bruns s'abaissèrent sur ses yeux comme un voile; une rougeur pudique envahit sa joue. Le sein de la jeune fille battait fort, et le frémissement de la blanche mousseline trahissait son trouble.

Julien ne paraissait ni moins surpris, ni moins ému qu'elle.

Montcornet, qui les examinait à la dérobée, se frottait les mains.

—Eh! eh! dit-il à l'oreille de Renaud, voilà, si je ne me trompe, une première entrevue qui promet pour nos projets d'avenir.

—Je crois effectivement, répondit l'excuse de bureau, que nos jeunes gens éprouvent de la sympathie l'un pour l'autre.

Plus que de la sympathie, Renaud; dites de l'amour.

—Vous avez raison, Montcornet; c'est de l'amour instantané; un vrai coup de foudre. Je m'y connais, moi. La chose se passa ainsi la première fois que je rencontrai feu Mme Renaud. Je la vis; nos regards se croisèrent: toc, toc; mon coeur fut pris; le sien fut pris de même.

—Quel bonheur! nous pourrions donc marier nos chers enfants.

III

—Nous les marierons quand vous voudrez.

—A la cueillette des dernières pêches. Que vous en semble?

—Va pour l'époque des dernières pêches.

—C'est un répit de quelques mois ; il faut bien leur accorder ce délai pour leur permettre de lier plus intimement connaissance.

—Je suis de votre avis.

—Topez là, cher ami Renaud .

—Mariage conclu, mon bon Montcornet.

On dina gaiement. Julien parla musique, théâtre, modes, beaux-arts, jardinage même. Il était en verve ; il fut étourdissant : Amélie semblait boire chacune de ses paroles ; Montcornet était ébloui.

—A-t-il de l'esprit, hein ! mon neveu, murmura-t-il à Renaud en le poussant du coude. Eh bien ! croyez-vous qu'il saura rendre votre fille heureuse ?

Après le dîner on passa au jardin. Les deux vieux, emportés par leur zèle naissant pour le jardinage et fervents comme tous les néophytes, cessèrent de s'occuper de Julien et d'Amélie pour se livrer à une chaude discussion sur les avantages réciproques des tailles en U, en V ouvert, en palmette ou en cordon oblique, dont l'infatigable Rigobert leur avait développé, le matin même, la théorie.

Amélie et Julien marchaient un peu en arrière.

Le soir projetait ses ombres transparentes sur les murs tapissés de pêcheurs. Les abeilles bourdonnaient autour des fruits empourprés, et, dans les arbres du voisinage, les moineaux francs babillaient et se racontaient leurs larcins.

Les deux jeunes gens allaient lentement par l'allée étroite, Amélie appuyée sur le bras de Julien.

Julien se taisait. Du moment où il s'était trouvé seul avec Amélie, un silence embarrassé avait succédé à sa façon de tout à l'heure. La jeune fille, de son côté, le regardait à la dérobée, comme si elle attendait qu'un mot de ses lèvres chassât la gêne qui régnait entre eux.

Julien se décida enfin à rompre la glace. Il se pencha vers elle, si près de son front qu'il l'effleura presque, et que la fillette en devint tour à tour pâle, et pourpre, et tremblante.

—Oh ! murmura-t-il, combien je bénis le destin qui nous fait si proches amis que je puis désormais vous voir, vous parler, vous aimer sans contrainte.

—Oh ! monsieur, Julien, fit-elle en essayant faiblement de dégager son bras.

—De grâce, laissez-moi vous dire combien votre image s'est gravée profondément, là, dans mon cœur, depuis le jour ou j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Il y a bientôt un an de cela ; une année, c'est un espace à la fois bien long et bien court dans l'existence humaine. Un an déjà. Il m'en souvient comme si c'était hier : peut-être m'aviez-vous oublié depuis longtemps, Amélie ?

Elle ne répondit point ; mais elle le regarda avec des yeux humides, qui en disaient plus long que bien des paroles. Julien poursuivit :

—C'était à Villers : je flânais le long de la côte, quand tout à coup, je vois arriver à fond de train une voiture entraînée vers les falaises par un cheval emporté. Le danger était imminent ; les falaises, à cet endroit, sont coupées à pic et s'écroulent dans la mer : encore quelques tours de roues, et cheval et équipage vont s'engouffrer dans les flots. D'instinct, je m'é-

lance et je me précipite au devant de l'animal.

Au risque de vous faire tuer.

—Calcule-t-on, dans de pareils moments, les risques à courir? Empoigner le cheval par les naseaux, l'arrêter, le dompter, sont l'affaire d'une seconde. L'animal une fois maîtrisé, quand il est possible enfin de m'occuper des voyageurs, quelle est ma surprise! Je ne trouve qu'une jeune fille évanouie.

—C'était moi.

—Vous que, depuis mon arrivée à Villers, j'admiraïs chaque jour quand vous passiez sur la plage. Sans perdre un instant, je vous enlève de voiture et vous dépose sur l'herbe. Un ruisseau chantait à deux pas. Je cours puiser un peu d'eau fraîche. Quelques gouttes jetées sur votre visage y rappellent la vie. Vous ouvrez les yeux pleins d'effroi et pleins de larmes, qui se fixent lentement sur moi comme pour m'interroger.

—Des larmes de reconnaissance; car, grâce à votre dévouement, je n'avais que la peur sans le mal.

—Une fois la première émotion passée, il fallait songer au retour. La voiture était intacte; le cheval calmé. Je vous offre le bras pour regagner votre voiture.

—Je tremblais fort, appuyée sur vous.

—Oui, l'horrible secousse avait brisé vos forces. Et pourtant, de nous deux, le plus faible ce n'était pas vous. Je sentais mon cœur tressauter et mes genoux fléchir au contact de votre bras, tant était profonde en moi l'impression de votre grâce et de votre beauté.

—Moi, j'admiraïs tout bas votre sang-froid et votre courage.

Nous arrivons enfin à Villers. Là, un groupe effaré accourt à notre rencontre; ce sont vos parents, vos amis, que la rumeur publique a averti de l'accident et

qui se précipitent anxieux. Cris de joie! embrassements frénétiques: —Ma nièce! ma tante! mon enfant! mon Amélie! Je profite du tumulte pour m'esquiver par discrétion.

—Et moi, je cherchai en vain mon sauveur. Parti, disparu, sans même me dire son nom.

—Parti, mais me promettant bien d'aller, dès le lendemain, prendre de vos nouvelles à l'hôtel où vous étiez descendue. Or, voyez la fatalité: vous quittiez Villers le soir même, ne me laissant que le souvenir d'une ineffable vision. Je ne savais de vous que votre prénom: "Amélie"; mais un secret instinct me disait que je vous reverrais un jour, et que de façon ou d'autre une nouvelle rencontre rapprocherait nos deux destinées. Je vous ai cherchée longtemps de plage en plage. Hélas! vous aviez disparu, comme s'envole un beau rêve; je ne conservais de vous que votre souvenir, mais ce souvenir ne m'a pas quitté depuis.

—Qui m'eût dit que mon sauveur inconnu, je le retrouverais à Montreuil!

—Admirez, Amélie, comme Dieu trouve d'ingénieux moyens de rapprocher les êtres qu'il a créés l'un pour l'autre. A Villers, j'ai le bonheur de vous sauver d'un grave danger; à Montreuil, j'ai le bonheur non moins grand d'avoir pour oncle l'intime ami de votre père. Qui peut nous séparer désormais? Si les longs mois de l'absence n'ont point effacé mon image de votre souvenir, dites un mot Amélie, faites un signe et, dès ce soir, je demanderai à M. Renaud la permission de vous aimer.

Pour toute réponse, Amélie abandonna à Julien sa main que le jeune homme couvrit de baisers.

Ils s'enfoncèrent dans l'ombre des allées; leurs pas qui foulaient le gazon n'é-

veillaient aucun bruit; et les étoiles l'une après l'autre, s'allumèrent au fond du firmament comme pour éclairer discrètement leurs jeunes amours.

Quand Julien et Amélie eurent disparu, une tête rousse émergea par-dessus un des murs de refend; deux yeux, qui lançaient des lueurs comme ceux des chats, brillèrent dans l'ombre, et la voix enrouée de Rigobert grommela :

— Oh! oh! vous n'êtes point encore devant le maire et le curé, mes petits agneaux. Non, vous n'y êtes point encore; c'est moi, Rigobert, qui vous le dis. On a bon pied, bon œil et on n'est pas si bête qu'on en a l'air. D'abord et d'une, j'ai guigné la baraque des deux vieux: il me faut leur baraque. Tant pis pour vos amourettes, si vous contrecarrez mes projets.

IV

Plusieurs mois s'étaient écoulés. L'été cédait le sceptre à l'automne, qui étendait sur les jardins de Montreuil sa teinte mélancolique. Les espaliers prenaient çà et là des tons jaunes de mauvais augure pour les gens frileux. On voyait les branches fruitières se dégarnir par places. Des murs entiers restaient sans l'ombre d'une pêche.

Mais un changement bien autrement complet que celui de la nature s'était opéré dans la maison Montcornet et Renaud. Trois mois avaient suffi pour faire chanceler une amitié qui durait depuis douze années et qui semblait inébranlable. Il n'y a point de parfait bonheur en ce monde.

On n'en était plus, hélas! à ces beaux jours renouvelés de l'âge d'or, où les goûts, les désirs, les idées des deux ren-

tiers se trouvaient toujours à l'unisson; où leur cœur et leur visage souriaient sans arrière-pensée. Des points noirs troublaient maintenant la sérénité du ciel de l'ex-chef et de l'ex-directeur du "Chat qui rit". La vie en commun avait amené forcément, dans leurs relations journalières, certains petits froissements.

On avait ri d'abord. Il ne s'agissait que de ces contrariétés minuscules qu'on oublie l'instant d'après: un potage trop salé par l'ordre de Renaud qui aimait les choses épicées; un poulet en fricassée commandé à la cuisinière par Montcornet, quand Renaud eût justement préféré ce jour-là un gigot à l'ail; puis, le déjeuner retardé à la prière de l'un; le café servi trop froid par la faute de l'autre; la partie de dominos interrompue par le sommeil intempestif de l'un des partenaires. Que sais-je encore? Ces mille riens, sans importance quand on mène la vie active des affaires, mais qui, dans l'existence oisive des deux rentiers, atteignaient la proportion d'événements considérables.

Ils prirent d'abord les choses du côté plaisant. Mais peu à peu ces coups d'épingles multipliés les piquèrent au vif; ces contrariétés, en se renouvelant chaque jour, finirent par tourner à l'aigre; les relations s'en ressentirent: le lien de l'amitié se desserra insensiblement et les deux intimes en arrivèrent à se regarder, comme on dit, en chiens de faïence. Du mariage de Julien et d'Amélie, il n'était plus guère question entre eux que pour la forme.

Rigobert, il faut lui rendre cette justice, attisait le feu de la discorde avec une astuce consommée.

— Quel malheur, bourgeois, disait-il à Montcornet, quand ils se trouvaient ensemble à l'écart, quel malheur que la propriété ne soit pas à vous seul! Oh! là, là.

D'abord et d'une, quand on est seul, on est le maître.

—Je le suis.

—Ah! ce n'est pas ce que prétend M. Renaud, pour sûr.

—Et que prétend-il, s'il te plaît.

—Qu'il vous mène par le bout du nez, sauf votre respect, bourgeois, et que rien ici ne doit se faire sans ses ordres.

—Ses ordres, ses ordres! allons donc! grommela Montcornet en se redressant fièrement.

Mais à part soi, le bonhomme se disait:

—Le drôle a raison: je ne suis rien ici, moi; c'est Renaud qui commande; c'est Renaud qui fait la pluie et le beau temps. Et pourtant la maison est autant à moi qu'à lui. Mais cet état de choses va cesser; oui, il faut que cela cesse et avant peu!... Aussi, pourquoi ai-je eu l'idée d'acheter de compte à demi avec lui cette bicoque, quand je suis assez riche pour avoir une maison à moi seul!

Rigobert riait sous cape en devinant le travail qui s'opérait dans le cerveau du bonhomme.

Avec Agésilas Renaud, il usait de la même manœuvre:

—D'abord et d'une, lui disait-il, quand ils étaient seuls, il faut que je vous donne un avis indispensable.

—Parle, mon garçon.

—Si vous laissez faire M. Montcornet, avant un an d'ici, vos espaliers sont flambés; je ne vous dis que ça.

—Tu me fais trembler; parle clairement, explique-toi.

—M. Montcornet,—ce n'est pas pour en dire du mal,—se croit très malin en jardinage. Eh bien, non: moi, je dis que non; il n'est pas fort: ce n'est qu'un écolier, un petit écolier.

—Je suis de ton avis.

—Seulement, au lieu de suivre la bonne vieille méthode de Montreuil, qui, depuis plus de deux cents ans, donne de si bons résultats, M. Montcornet, qui se croit très malin, gobe un tas d'inventions bonnes tout au plus à enjôler les jobards et qui sont la ruine de la pêche et du pêcheur; il tourmente nos arbres, que c'est une pitié. Il les courbe à tort et à travers; il les coupe sans rime ni raison. Ils en périront, monsieur; ils vont en périr, pour sûr.

Le garçon jardinier eut une larme dans la voix.

—Faire périr mes arbres, s'écria Renaud suffoqué.

—Ah! bourgeois, M. Montcornet répète à qui veut l'entendre, qu'ils sont à lui au moins autant qu'à vous.

—A lui! à lui! C'est trop fort.

Et l'ex-chef de bureau, arpentant fiévreusement les allées du jardin, murmurait avec colère:

—Ce Montcornet! abimer ainsi mes pêchers, les plus beaux de Montreuil! Eh! s'il a besoin d'exercer son activité, qu'il retourne à ses comptoirs, que diantre! S'il est né mercier, qu'il meure mercier; mais qu'il laisse mes arbres tranquilles... Ah! pourquoi n'avoir pas acheté cette maison à moi seul? J'y serais le maître, sans conteste. Comme César avait bien raison: Être le premier dans un bourg inconnu, plutôt que le second dans Rome.

Et pendant ce temps, Rigobert allait se frottant les mains de plus belle:

—Ça mord, ça va, ça chauffe, disait-il avec un gros rire cynique, en secouant fièrement sa tête ébouriffée, je les enfonce; je suis plus malin qu'eux. Avant la fin de l'hiver, les deux vieux ne pourront plus vivre ensemble; ils vont se dégoûter de leur propriété et enverront la baraque à tous les diables. Alors mon garçon, si tu es habile, ce sera le moment de faire sor-

tir de leur bas de laine les écus du père Rigobert, et d'obtenir la maison, le jardin, les murs et les pêchers pour un morceau de pain. Et allez donc! voilà comment on enfonce les Parisiens!

Tant qu'Amélie demeura à Montreuil, l'irritation de Montcornet contre Renaud et de Renaud contre Montcornet resta à l'état latent. La jeune fille interposait entre eux son gai visage et son sourire, comme un rayon de soleil se glisse entre deux nuages et en dissipe les brouillards. Les deux adversaires se sentaient réconciliés rien qu'en la voyant.

Julien lui-même qui, sous prétexte de rendre visite à son oncle, venait tous les jours papillonner autour de celle qu'il aimait, Julien ne soupçonnait rien de l'orage qui s'amoncelait sourdement. Les choses, d'ailleurs, n'en étaient pas encore arrivés à la période aiguë. Peut-être même la présence continue des deux jeunes gens eût-elle suffi à rétablir la paix et à dissiper, comme de vaines fumées, ces prétextes de discorde.

Le malheur fut qu'Amélie s'en alla passer la fin de la belle saison à Villers. Deux jours plus tard, sous prétexte d'étudier sur place un important procès qui devait se juger à Caen, Julien prit à son tour la volée.

Le barreau normand fut, comme bien on pense, complètement négligé par l'amoureux avocat. Mais, en revanche, quels admirables récits nous raconteraient les échos de Villers s'ils pouvaient répéter toutes les douces paroles qu'échangèrent à voix basses, durant leurs longues promenades quotidiennes, le neveu du mercier et la fille de l'ex-chef de bureau.

C'est pendant ce temps que les hostilités éclatèrent à Montreuil, d'une façon irrémédiable, entre les deux amateurs de pêches.

V

Tout prend fin en ce monde, les beaux jours et les beaux rêves des amoureux. L'air se faisait froid sur les côtes normandes; les baigneurs et les hirondelles tournaient leurs regards et leurs ailes du côté du midi et se disposaient au départ.

Amélie quitta Villers la première. Julien pour ne pas choquer les convenances, se résigna à retarder de deux jours son retour à Montreuil. La séparation devait être de cours durée; les adieux néanmoins furent touchants comme s'ils avaient dû être éternels. Pour les coeurs, véritablement épris, tout éloignement est un deuil; tout absence un déchirement.

—Ah! soupira Julien, combien vont me sembler longues et vides ces deux journées qu'il me faut passer loin de vous! C'est mon bonheur que vous emportez dans les plis de votre robe, ne me laissant ici que l'ennui pour compagnon. Hélas! vous partie, ce ciel sera triste et ce pays maussade, car vous en faites toute la joie et toute la beauté.

Amélie rougit d'aise. Ce que Julien lui disait en accents passionnés, elle le ressentait au fond de l'âme.

A bientôt, murmura-t-elle, en dissimulant par un sourire la larme qui glissait entre ses paupières.

—Oh! oui, à bientôt, et pour toujours cette fois; les délais imposés à notre union touchent à leur terme. Encore un mois, un siècle, et je pourrai vous nommer ma femme et rien ne s'opposera plus à notre bonheur.

Deux jours plus tard, Julien se dirigea à son tour vers Paris. La route lui parut interminable. Il se trouvait seul dans le wagon.

Rien ne vint distraire sa pensée qu'il

fut libre de reporter entièrement vers Amélie. Il éprouvait un bonheur indicible à se rappeler tout ce qui se rapportait à elle : les moindres paroles qu'ils avaient échangées à Villers, la robe qu'elle portait à telle heure, les sentiers qu'ils avaient parcourus ensemble et ces mille riens inaperçus des indifférents, mais qui sont l'aliment de l'amour.

Il éprouvait véritablement, pour la première fois de sa vie, cet amour pur, éthéré, d'essence divine, tout de sacrifice et de dévouement, qui porte deux cœurs, deux âmes, deux êtres, à s'immoler l'un à l'autre et à unir leurs destinées par d'indissolubles liens.

Amélie occupait toute sa pensée. La Normandie, si pittoresque à l'arrière-saison, le laissait insensible. S'il regardait distraitemment, par la portière ouverte, le paysage qui fuyait, il ne voyait que l'image de la bien-aimée qui, radiense et souriante, s'interposait entre lui et les objets extérieurs.

— Ah ! pensait-il, la bonne figure que va faire mon oncle Montcornet, quand je vais lui dire confidentiellement : « Mon bon petit oncle chéri, que je vous remercie ! Vous avez déniché, pour votre étourneau de neveu, le plus charmant oiseau bleu qui soit sous le soleil. C'est un mariage de raison que vous vouliez me faire contracter en me présentant à Amélie ; eh bien ! mon bon oncle, l'homme propose, mais l'amour dispose. La fiancée de votre choix est adorable, et je l'adore à en perdre le manger et le boire. Oh ! comme il nous faudra vous droloter, Amélie et moi, pour vous récompenser un peu de tout le bonheur que vous nous procurez ! »

Ce fut dans cette heureuse disposition d'esprit que Julien arriva à la maison de Montreuil.

L'inévitable Rigobert lui ouvrit. L'aide-

jardinier avait la crinière plus hérissée et la mine plus renfrognée que jamais ; mais l'avocat n'y prit point garde. Il courut à son oncle qui arpentait à grand pas le sol de la cour. Le bonhomme l'accueillit à bras ouverts :

— Ah ! te voilà, s'écria-t-il. Dieu soit loué. Ta présence me sauvé.

— Courez-vous donc quelque danger, mon bon oncle ?

— Si je cours !... Un danger immense, mon ami.

— Bon Dieu ! vous m'effrayez.

Une épée de Damoclès est suspendue sur ma tête. Il faut l'enlever, Julien, il faut l'enlever au plus vite.

— Nous l'enlèverons, mon oncle ; mais que vous est-il donc arrivé ?

— Ah ! c'est toute une série de calamités sans nom... les pêches... le concours... la médaille... J'en mourrai...

— Calmez-vous.

— J'en ferai une maladie, te dis-je ; c'est certain.

Julien regarda son oncle à deux fois, pour s'assurer si ce n'était pas le cerveau du bonhomme qui avait besoin de guérison.

— Expliquez-vous, de grâce, dit-il.

— Tais-toi ; laisse-moi parler. Ah ! quelle excellente idée tu as eue, mon bon Julien, d'étudier, de faire ton droit, de devenir avocat.

— Vous trouvez, mon oncle ?

— Un avocat connaît tout, sait tout, se mêle de tout, embrouille tout, confond tout, débrouille tout, et mène à bien tout ce qu'il veut.

— Je ne comprends pas.

— Tais-toi : laisse-moi parler. Ah ! vous allez en voir de dures, monsieur mon ennemi ! Ah ! vous avez cherché la lutte ! Ah ! vous m'avez provoqué ! Eh bien ! soit, en guerre ! nous combattons jusqu'au bout

sans trêve ni merci. Rira bien qui rira le dernier. Vuos apprendrez à vos dépens ce que vaut un homme comme moi, un Montcornet venu à Paris en sabots, enrichi dans la mercerie à force de volonté opiniâtre, et qui possède dans sa famille un avocat de premier ordre.

—Mais, mon oncle...

—Tais-toi; laisse-moi parler. Un procès, Julien; c'est un bon procès que je veux; quelques chose de soigné; quelque chose de colossal. Tu vas m'arranger cela. N'épargne ni soins, ni démarches, ni huissiers, ni juges, ni papier timbré. Lance assignation sur assignations. Soudoie au besoin les folliculaires; je veux que les journaux en retentissent; je veux que tout le monde en parle, de Montreuil-aux-Pêches à la rue Saint-Denis. On paiera ce qu'il faudra. Je suis riche, je ne regarde pas au prix, pourvu que j'en aie pour mon argent.

—Je traiterai vos intérêts comme les miens propres.

—Bien. Merci. Je compte sur toi.

—Soyez tranquille; pour mes débuts au barreau, je ferai un coup de maître. A propos, contre qui plaidons-nous?

—Contre Renaud.

—Hein! vous dites?

—Je dis que nous allons plaider contre Renaud, parbleu!

—Quoi, contre le père d'Amélie... mais c'est impossible, mon oncle. Je rêve, j'ai la berlué, j'ai mal entendu. Quoi! un vieil ami de douze ans!

—Mon ami, lui! allons donc! jamais de la vie! c'est un Tartufe qui s'est insinué chez moi sous le couvert de l'amitié pour mieux m'exploiter, pour mieux me trahir. Un faux frère; un Judas; un...

—Oh! mon oncle pouvez-vous...

—Toi qui connais le code, toi qui es ferré à glace sur la chicane; toi qui sais tous les trucs, toutes les ressources, tous les

détours du temple de Thémis, tu vas mener rondement cet animal, hein! Pas de ménagements! Lutte à mort! Guerre sans merci ni trêve! Des assignations, des assignations; une montagne d'assignations! Il faut que le Renaud en crève de rage.

—C'est toi qui en crèveras, vieille bête, cria d'une fenêtre du premier étage la voix courroucée de l'ex-chef de bureau.

—Il m'insulte! Prends note qu'il m'a insulté: c'est un grief de plus à mettre à sa charge. Il me paiera celui-là avec les autres.

Julien était navré: cette discussion, née d'une suite de rancunes et de colères longtemps concentrées, venait bien malencontreusement contrecarrer ses rêves d'avenir.

Il entraîna son oncle, pour mettre fin à cette pénible scène.

—Je me vengerai, hurlait l'ex-mercier en montrant le poing à Renaud qui ricanaît du haut de sa croisée.

Julien, pour essayer de le calmer, harda quelques paroles de conciliation.

—Que s'est-il donc passé durant mon absence, demanda-t-il, quand le bonhomme eut repris une partie de son sang-froid?

—Ah! soupira Montcornet, la vie avec cet homme, avec ce Renaud, est devenue un enfer. Le séjour à deux dans cette maison n'est plus tenable. Il est nécessaire que l'un de nous cède la place à l'autre. Qu'il parte, qu'il s'en aille, qu'il emporte loin d'ici ses cliés et ses clacs. Quand à moi, qui m'y trouve bien: J'y suis, j'y reste.

—Il consent donc à s'en aller?

—Lui! Ah! tu ne le connais guère. Il refuse, au contraire. Il a l'audace de refuser. Comprends-tu cela? Mais nous le ferons déguerpir, n'est-ce pas Julien? Je ne céderai pas. Je ne veux pas céder. Je

lui prouverai que j'ai de la volonté et que je ne me laisse pas mener par le bout du nez comme il s'en vante.

—Lui! vous mener...! Qui vous a conté cela?

—Demande plutôt à Rigobert.

—Hum!

—Interroge Rigobert, te dis-je.

—Après tout, un propos en l'air, rapporté par un domestique n'est pas un motif suffisant pour une pareille rupture. Il y a une autre cause sans doute?

—Vingt autres, cent autres! demande plutôt à Rigobert.

—Lesquelles mon oncle? précisez.

VI

—Est-ce que je sais, moi! Est-ce qu'il m'est possible de préciser? Un avocat précise ou ne précise pas; c'est son métier; il a étudié pour cela. Moi, je suis mercier de mon état, moi je n'ai étudié toute ma vie que les rubans, les fils et les aiguilles; comment veux-tu que je précise?

—Pardonnez si j'insiste, mon oncle. Vous m'avez confié vos intérêts et j'ai besoin pour les défendre de connaître à fond votre cause.

—C'est vrai, dit Montcornet, frappé de la justesse de ce raisonnement.

Le bonhomme se décida à épancher sa bile. Une fois parti, il ne s'arrêta plus. Il dit à Julien tout ce qu'il avait sur le coeur contre Renaud. Ce fut long. Il parlait; il parlait; les griefs s'ajoutaient aux griefs. Il s'exaltait au son de sa propre voix: les moindres vétilles prenaient à ses yeux des proportions énormes.

Voici, autant que Julien put en juger au milieu de ce flux de récriminations, le coup qui avait été le plus sensible à l'épiderme chatouilleux de l'ancien mercier.

La société horticole de Montmorency

avait convoqué à son concours annuel les jardiniers et les amateurs des pays circonvoisins. Agésilas Renaud en eut son avis, soit par la rumeur publique, soit par Rigobert, n'importe. Toujours est-il que, en cachette, sans rien dire à l'ami Montcornet il se prépara à concourir. Il choisit les pêches les plus belles des espaliers qu'il soignait lui-même, d'après la vieille méthode de Montreuil, méthode dont le mercier novateur faisait des gorges chaudes. Ces pêches de choix, il les envoya à Montmorency, toujours à l'insu de l'ami Montcornet. Elles y furent exposées, et le jury, qui plus est, décerna une médaille à leur auteur.

Oh! cette médaille! Elle fut, pour nous servir du style de Montcornet, la goutte qui fit déborder le vase. Elle changea en guerre ouverte les hostilités sourdes qui petit à petit aigrissaient les deux amis l'un contre l'autre.

Rien qu'à la pensée de cette médaille remportée par Agésilas Renaud, le sang et la colère affluaient aux tempes de l'ancien mercier.

—N'est-ce pas insensé! s'écria-t-il en frappant du poing la table sur laquelle il s'appuyait. Une médaille à Renaud, à cet âne bête en fait de jardinage! A ce cancre, qui retarde de cent ans! une médaille! Ces jurés sont fous, ma parole. C'est à vous en faire prendre l'humanité en dégoût. Va, va, sois-en fier de ta médaille, vieille écrevisse! nous savons à quel prix tu l'as payée, à quelles basses intrigues, à quelles manœuvres déloyales tu la dois.

—Cependant, mon oncle, si ses pêches méritaient...

—Allons donc! Les miennes valent trois fois mieux, et d'ailleurs ne devait-il pas me faire partager sa gloire en associant mon nom au sien?

—Comment cela?

—Le jardin n'est-il pas à nous deux? A

nous deux les fruits, par conséquent. La justice la plus élémentaire voulait donc que la mention portât : "Pêches de Montcornet et Renaud."

—Mais puisque vous dites qu'il a obtenu ces pêches par une méthode de culture que vous désapprouvez.

—Qu'est-ce que cela fait ?

—Que n'exposiez-vous aussi vos produits ?

—Mais je l'ai fait : je les ai envoyés au concours.

—Ah ! bast ! Et sans en rien dire à Renaud, je gage ?

—Parbleu !

—En cachette de lui ?

—En cachette naturellement !

—Eh bien ! alors, mon oncle ?

—Eh bien ! mon neveu, je n'ai obtenu ni médaille, ni mention. Ah ! c'est que je suis un homme franc, moi ; tout rond, tout droit, tout d'une pièce. Je ne vais pas flatter lâchement les gens, ni mendier les faveurs de la foule. Je suis un parvenu, c'est vrai ; mais j'ai ma dignité. Je ne suis qu'un ex-boutiquier, comme il m'appelle avec mépris, cet ex-fonctionnaire ; mais je n'ai point fait la courbette devant messieurs du jury ; aussi, blakboulé sur toute la ligne. Oh ! l'injustice des hommes ! Oui, toi-tu le proverbe a bien raison : aux intrigants, les honneurs ; au vrai mérite, l'obscurité.

—C'est une revanche à prendre.

—Il m'a volé ma gloire, te dis-je. Puis-je oublier jamais une pareille trahison ! Mais ce n'est rien encore. Le drôle ne se contente pas de jouir de son triomphe. Sais-tu ce qu'il a imaginé pour me narguer, pour me tourner le sang, pour me précipiter plus vite dans la tombe ; car il a juré ma mort, c'est certain, afin d'avoir la maison à lui seul ! Il a fait peindre des copies de sa médaille sur vingt-deux plan-

ches de bois, et il les a plantées en terre devant les vingt-deux pêcheurs dont il s'est emparé sans ma permission, dans mon jardin. Sur chaque planchette on lit en grosses lettres noires : "Pêches Renaud, couronnées au concours général de Montmorency." Pas moyen de descendre au jardin sans que ses inscriptions me sautent aux yeux. Je les vois partout. Elles me poursuivent comme un cauchemar jusque dans mon sommeil. Hein ! est-il assez complet, le Renaud.

—J'avoue que c'est raide.

—Dis plutôt que c'est infâme. J'avais chargé Rigobert de jeter ces planches à bas : mais mon drôle a menacé le pauvre garçon de le mettre dehors à coups de botte s'il exécutait mon ordre. Chasser Rigobert, le plus honnête jardinier du monde ! Qu'il s'y frotte donc pour rire un peu ! C'est lui, ce sauvage, ce Vandale, que nous allons faire déguerpir d'ici par ministère d'huissier.

Julien essaya de faire entendre des paroles de conciliation. Mais, dès les premiers mots son oncle lui ferma la bouche.

—Eh quoi ! s'écria le bonhomme, vas-tu donc me trahir aussi et prendre contre moi le parti de ce misérable ?

Julien jugea prudent de temporiser. Il se tut ; mais son cœur se serra en pensant à Amélie ; non qu'il doutât de sa constance ! Mais il savait que l'amour est un oiseau de paix que le bruit effarouche, et qu'il s'enfuit à la moindre querelle, de peur de laisser ses ailes au milieu de la bagarre.

Le jeune avocat erra toute la journée par la maison comme une âme en peine, cherchant partout la jeune fille, sans pouvoir la rencontrer. A qui demander de ses nouvelles ? Pas à l'oncle Montcornet, assurément ; eût été raviver en pure perte l'irritation du bonhomme ! Parler d'elle à

Rigobert? Julien eût regardé cela comme une profanation.

Il pensa à son futur beau-père: les convenances lui permettaient de s'adresser à lui; mais Agésilas Renaud resta obstinément claquemuré dans sa chambre au premier étage, et Julien, après avoir sonné à sa porte et avoir décliné son nom sans obtenir de réponse, crut devoir respecter son huis-clos.

La maison était triste et silencieuse. Aucun bruit, aucun froufrou de robe, aucun son de piano, aucun éclat de voix ne révélait la présence d'Amélie.

Comme Julien montait l'escalier pour la vingtième fois, triste, pensif, la tête basse, le coeur oppressé par l'angoisse, il rencontra Marianne, la cuisinière de son oncle, qui descendait de chez l'ex-chef du bureau auquel elle venait de servir à dîner. Marianne avait été un des piliers du "Chat qui rit". Elle y avait nourri dix générations de commis, et Julien, du temps qu'il était encore lycéen, avait pu apprécier le savoir faire de la vieille cuisinière, la saveur de ses sauces au roux, et l'exquise douceur de ses plats sucrés.

—Ah! ma bonne Marianne, lui dit-il, tu peux m'ôter du coeur un grand souci, en me donnant des nouvelles...

—De mamzelle Renaud, demanda la cuisinière en souriant?

—Comment sais-tu? Je n'ai pas prononcé son nom.

—Pardine: c'est bien malin! Pas besoin de lunettes pour deviner le secret de vos manoeuvres, bel amoureux.

—Quelles manoeuvres?

—Faites donc le finaud. Est-ce qu'on ne vous voit pas depuis ce matin tourner et retourner autour du nid de votre tourterelle? Mais vous prenez là un soin bien inutile: le nid est vide; l'oiseau s'est envolé.

—Que dis-tu?... Amélie?...

—Est partie d'hier.

—Comment! Pourquoi?

—Hélas! Mademoiselle est arrivée, l'autre soir, gaie comme un pinson. Elle ignorait ce qui se passait ici, la pauvre; aussi elle riait, elle sautait, elle babillait: il semblait qu'avec elle le bonheur et la paix allaient rentrer au logis! Ah bien, oui! Hier, dès le matin, monsieur son père la fait venir, la sermonne, lui parle de sa rupture avec votre oncle, et de ceci et de cela, et patati et patata, d'un tas de bêtises, quoi! Tant et tant qu'en lui portant son café au lait, j'ai trouvé la pauvre poulette qui se lamentait là-haut dans sa chambre et qui pleurait toutes les larmes de ses yeux. J'ai essayé de la consoler. Ah bien, oui! Impossible; elle pleurait de plus belle et murmurait: "C'est fini, je ne le verrai plus; j'en vais mourir." Et de recommencer ses lamentations. "Allons! mamzelle, un peu de courage," que je lui fais en lui serrant la main. Et comme le pas lourd de M. Renaud se rapprochait, elle me saute au cou et me dit en sanglotant: "Ma bonne Marianne, tu diras à M. Julien que je l'aimerai toujours, quoi qu'on prétende, quoi qu'on fasse: Je l'aimerai toujours, entends-tu!"

—Chère Amélie!

—Si j'ai bien compris, on lui a défendu de vous revoir. Deux heures après, son père l'a emmenée je ne sais où.

—Ils sont fous, mon oncle et lui, s'écria Julien.

—Je le crains, monsieur, je ne suis qu'une cuisinière ignorante, mais je m'aperçois, avec mon bon gros sens, qu'il souffle un vent qui leur a mis la cervelle à l'envers. Quel malheur que votre oncle ait eu l'idée d'habiter Montreuil! nous étions si heureux au "Chat qui rit"!

Sur le soir, Julien parvint à se glisser

dans la chambre d'Agésilas Renaud. Mais l'ex-chef du bureau, dès qu'il l'aperçut, se leva brusquement, marcha droit à lui, et lui cria avec le geste farouche et la voix caverneuse d'un traître de mélodrame :

—Que venez-vous faire ici, Monsieur?

—Mais... commença Julien.

—Tout est rompu, mon gendre! Je ne vous connais plus.

—J'aime Amélie, s'écria Julien. J'aime votre fille et je suis aimé d'elle. Je l'épouserai.

—Vous, jamais! Vous êtes un Montcornet, c'est-à-dire un ennemi. Une alliance entre les Montcornet et les Renaud est aussi impossible qu'entre les Capulet et les Montaigu. Amélie, votre femme! Allons donc! Je la marierais plutôt à Rigobert.

—Mais cela tourne à la démence! s'écria Julien exaspéré.

—Prenez-le comme il vous plaira. En attendant, je vous invite, et au besoin je vous requiers de ne pas tenter de revoir Amélie et de cesser à son égard des poursuites importunes, sinon je serai forcé de mettre ma fille sous la protection des lois. Elle est mineure, ne l'oubliez pas; je vous engage à ne pas l'oublier. Vous êtes avocat, vous connaissez le code; vous savez ce qu'il en coûte de chercher à détourner de ses devoirs une fille mineure. J'ai dit.

Il tourna le dos à Julien, qui sortit abasourdi.

VII

Les jours s'écoulaient sans que Julien, malgré d'actives recherches, réussit à découvrir la retraite d'Amélie.

Cependant l'existence en commun, dans la petite maison de Montreuil, devenait intolérable. Les deux anciens amis, devenus, par une pente insensible, ennemis

acharnés, avaient beau s'éviter, le hasard les mettait souvent face à face. Il ne pouvait guère en être autrement. La maison qu'ils habitaient en commun avait été bâtie pour un ménage uni de bourgeois campagnards. On n'avait point prévu alors le cas d'une dualité. Il n'y avait qu'une entrée, qu'un vestibule, qu'un salon, qu'une salle à manger. Un seul escalier conduisait à l'étage supérieur où, sur le même palier, s'ouvraient côte à côte toutes les portes des chambres. C'était presque la maison de verre rêvée par Socrate.

Tant que la concorde unit Montcornet et Renaud, ils ne virent aucun inconvénient à cette promiscuité. Mais une fois la guerre allumée entre eux, cette cohabitation forcée devint un supplice de toutes les heures.

Renaud épiait Montcornet; Montcornet épiait Renaud. C'étaient à tous instants des taquineries qui nous sembleraient puérides, mais qui, dans leurs dispositions d'esprit et avec la surexcitation de leurs nerfs, devenaient de grosses attaques.

Quand ils se croisaient par hasard, soit dans l'escalier, soit sur le perron, ils se reculaient instinctivement et s'écartaient le plus possible l'un de l'autre; puis, roides, compassés, la tête haute, ils passaient rapidement sans se parler, mais en se lançant des regards farouches.

Leur caractère s'aigrissait de plus en plus; la colère chez eux tournait à la rage. L'ex-mercier était devenu belliqueux. Lui, qui n'avait jamais de sa vie manié une arme à feu, ne parlait de rien moins que d'acheter tout un arsenal d'armes offensives et défensives, pour se protéger contre une attaque possible de son ennemi. Renaud disait à qui voulait l'entendre que Montcornet avait juré sa mort, mais qu'il était homme à lui tenir tête et à vendre chèrement sa peau. Il défendit à

la vieille Marianne de s'occuper de ses repas. Rigobert fut chargé de lui apporter sa nourriture du dehors; et comme Marianne en témoignait sa surprise :

—Tout est possible, lui dit durement l'ancien chef de bureau. Tel maître, tel valet. J'ai été pris hier de crampes d'estomac après avoir mangé de votre cuisine : qui sait si une main assassine n'y avait pas semé du poison ?

Julien, à deux ou trois reprises, essaya de parler raison; mais ses paroles furent comme des gouttes d'huile tombant sur un brasier.

Rigobert, continuait d'être au mieux avec chacun des deux adversaires. Le drôle jouait son jeu à merveille, flattait l'un, flattait l'autre et recevait tour à tour leurs confidences.

Malgré les conseils, malgré les efforts de Julien, un procès était entamé. Le papier timbré pleuvait dru, de part et d'autre, et les huissiers en liesse commençaient à connaître le chemin de la maison de Montreuil.

—A quoi bon plaider, disait parfois Julien, quand il serait si simple de vous séparer, de vendre la maison et de liquider sans trop de frais cette malheureuse affaire ?

Le simple bon sens, en effet, commandait à Renaud et à Montcornet de quitter Montreuil, puisqu'il n'y pouvaient vivre d'accord. Mais écoute-t-on jamais le bon sens, quand la passion nous domine !

Un matin Agésilas Renaud reçut une lettre qui le mit en grand émoi. Montcornet l'entendit, qui marchait à grands pas dans sa chambre, gémissant et répétant avec de gros soupirs : "Miséricorde !"

En entendant geindre son ennemi, l'ex-mercier se frotta les mains, et entonna le refrain de la Mère Godichon. La douleur de Renaud le mettait en gaieté.

Peu d'instant après, Julien qui arrivait de Paris, se heurta presque sur le seuil avec Renaud, qui sortait, emmitoufflé jusqu'aux yeux et suivi de Rigobert, porteur d'une valise de voyage.

—Eh! bonjour, monsieur Renaud, dit l'avocat, qui, malgré tout, n'avait cessé de ménager son quasi beau-père.

—Bonjour, riposta Renaud d'un ton bourru.

—Où courez-vous donc si matin ?

—Ça ne vous regarde pas.

—Merci.

Julien, haussait les épaules, suivit des yeux Renaud, qui s'éloignait escorté du fidèle Rigobert.

—Ah! ça, mais... on dirait un départ, pensa l'avocat. Puis tout-à-coup se frappant le front.

—Une idée! s'écria-t-il, Renaud est absent, c'est le moment de persuader mon oncle de quitter Montreuil.

Dans la maison, Montcornet chantonnait, se frottait les mains.

L'esprit humain est ainsi fait. Le malheur de l'un fait souvent le bonheur de l'autre.

—Mon bon oncle, lui dit Julien en l'abordant, je viens vous chercher.

—Moi? et pourquoi donc, bon Dieu ?

—Pour rien. Pour changer d'air; pour nous mouvoir autour de cette maison qui ressemble à une geôle, maintenant que les arbres n'ont plus de feuilles et que la pelouse n'a plus de fleurs.

Montcornet hocha la tête.

—La main sur la conscience, mon oncle, reprit Julien d'un ton insinuant, ne seriez-vous pas aise de faire un petit voyage à Paris, de revoir votre bonne vieille rue Saint-Denis, et le "Chat qui rit" ?

Je ne dis pas non, répondit le bonhomme à moitié ébranlé.

—Le "Chat qui rit", c'est à peine si

vous le reconnaîtrez ; votre successeur Achille a fait des folies. Il a voulu mettre la vieille maison au goût du jour : devanture neuve, glaces immenses, parquet ciré, comptoirs sculptés, gaz partout : c'est charmant.

—Oh ! jeunesse, jeunesse aventureuse ! murmura Montcornet qui sentit sa curiosité s'accroître à chaque parole de son neveu.

—Et puis, votre successeur Achille ne sera pas fâché de vous voir. Pas plus tard qu'avant-hier, il me le disait encore : Tâchez donc d'amener votre oncle jusqu'ici, monsieur Julien, j'aurais différents conseils à lui demander.

Montcornet dressa l'oreille.

—Oh ! Oh ! demanda-t-il d'une voix altérée, Achille aurait-il subi des pertes d'argent ? Ses affaires seraient-elles embarrassées ?

—Rassurez-vous, mon cher oncle ; il ne s'agit, si j'ai bien compris, que d'un simple renseignement commercial. Eh bien ! c'est dit, n'est-ce pas ? le temps est beau, je vous emmène.

—Mais...

—Qui vous retient ici ? Rien. Renaud est parti.

—Qui te l'a dit ?

—Je l'ai rencontré. Il lâche pied. Votre attitude ferme lui fait peur. A vous la victoire, mon oncle ! Renaud vous cède la place.

—Je suis vainqueur, dit Montcornet en se rengorgeant.

—Vous êtes le maître ici. Le point d'honneur ne vous empêche plus d'aller et de venir à votre guise.

—Hé ! Hé !

—Et de vous rendre à Paris pour vos affaires ou vos plaisirs, aussi souvent qu'il vous plaira.

—Parbleu.

—Partons donc. Marianne gardera le logis en compagnie de Rigobert, en qui vous avez toute confiance. Je vous offre à déjeuner au Rocher de Cancale. C'est bien plus gai qu'ici. En passant, j'avertis Achille. Nous dînerons chez lui ce soir. On trinquera, on chantera au dessert.

—Bravo !

—Et s'il est trop tard cette nuit pour prendre la voiture de Montreuil, le "Chat qui rit" a un lit d'ami à vous offrir et d'ailleurs votre neveu met à la disposition de son oncle son appartement de garçon.

—Tope là, mon cher Julien. Entre nous, je ne suis pas fâché de changer un peu d'air.

Une heure plus tard, Montcornet roulait vers Paris, où son neveu se promettait bien de le retenir le plus longtemps possible. Séparer Montcornet de Renaud, n'était-ce pas préparer les voies d'une future réconciliation et par conséquent aplanir les obstacles qui s'opposaient à son mariage avec Amélie. Quant à l'absence de cette dernière, l'avocat s'en inquiétait moins, depuis qu'il avait vu Rigobert accompagner l'ex-chef de bureau.

—Je saurai par ce garçon, pensa-t-il, le lieu où papa Renaud a conduit sa fille. Rigobert est discret ; mais un louis d'or lui déliera la langue.

Julien se trompait. Il eût été impossible à Rigobert de le renseigner sur ce point. Le garçon jardinier n'accompagna pas son maître au-delà de la porte de Paris. Là, Agésilas Renaud sauta en fiacre et congédia Rigobert.

—Veille bien sur mes pêchers, lui dit-il en guise d'adieu.

—Soyez tranquille, bourgeois ; ça me connaît.

Et le fiacre roula vers le centre de Paris, sans que Rigobert, fort curieux de son naturel, eut pu entendre le nom de la

rue et l'adresse que son maître jeta au cocher.

—Bon voyage et bon vent, grommela-t-il d'un air narquois.

Le fiacre roula longtemps à travers le faubourg et le centre de la capitale, gagna la Seine, traversa l'eau et s'engagea sur la rive gauche jusqu'au dédale des rues qui avoisine Saint-Sulpice.

Il s'arrêta devant un grand bâtiment d'aspect sévère et dont toutes les ouvertures s'ouvraient sur la cour et sur les jardins. Ses hautes murailles laissaient passer par-dessus leur faite les branches dénudées de marronniers séculaires.

C'était la maison des dames de M*** qui tenait à la fois du couvent et du pensionnat : du couvent par sa règle sévère et par le costume de ses directrices ; du pensionnat par les hôtes qu'abritaient ses murs hospitaliers.

Renaud entra précipitamment et jeta son nom à la tourière.

—Conduisez monsieur, dit celle-ci à une soeur en permanence, à la disposition des visiteurs.

Autant la maison était sombre, triste, silencieuse, vue du dehors, autant elle était gaie, animée à l'intérieure. Dans une cour spacieuse, semée de sable fin, et coupée de grands arbres maintenant dénudés par l'automne, des essaims de jeunes filles jouaient sous l'oeil de plusieurs maîtresses. Il s'élevait, du milieu d'elles, un brouhaha de crix joyeux qui montaient dans l'air comme des chants d'oiseaux. Renaud jeta sur les groupes folâtres un regard anxieux.

—Ma fille?... prononça-t-il en manière d'interrogation.

Son guide hocha la tête :

—Amélie est à l'infirmerie, dit-elle.

L'ex-chef de bureau sentit sa poitrine se gonfler ; ses traits s'altérèrent et une

larme mouilla ses yeux. Il n'eut pas la force de prononcer une parole de plus, tant l'angoisse l'étreignait cruellement.

Sa fille, son unique enfant, l'idole de sa vie, son espoir, son ambition sur la terre, une maladie soudaine venait de la saisir, loin de lui, dans le pensionnat où s'étaient écoulés ses heureux jours d'enfance, et où il avait cherché pour elle un refuge contre l'amour de Julien.

Durant ses altercations avec Montcor-net, il avait quelque peu négligé sa fille. Mois, à la première alerte, le père s'était retrouvé ; il avait tout quitté, ses pêcheurs, sa maison, ses rancunes, et il accourait haletant, effaré, au chevet de la malade, ne sachant s'il devait craindre ou espérer et sentant comme un cri sourd de remords s'élever du fond de sa conscience.

Pourquoi s'être séparé d'elle, si brusquement, sans ménagement, sans transition ? Qui sait ? Peut-être la maladie qui la guettait n'aurait-elle pas osé, lui présent, s'attaquer à son enfant.

L'amour paternel à ses illusions.

En pénétrant dans l'infirmerie, un frisson le secoua.

La pâle malade qui gisait là sur une chaise longue, amaigrie, jaunie comme une cire vierge, les yeux plombés, les joues décolorées, les lèvres déjà bleuies par le souffle de la mort, était-ce bien sa fille ?

Était-ce possible, grand Dieu ! Quoi ! en si peu de temps ! Quoi ! un changement aussi effroyable !

Il s'élança vers elle, trébuchant presque, la vue obscurecie par les larmes, la poitrine gonflée de sanglots.

—Ma fille, ma chère enfant, s'écria-t-il.

Amélie leva sur lui ses grands yeux enfiévrés. Un peu de joie se peignait sur ses traits.

—Bonjour, père, murmura-t-elle. Je suis heureuse de te voir ; il y a si long-

temps que nous nous sommes quittés.

—C'est vrai, fit-il en courbant la tête.

—Un grand mois sans donner signe de vie! Un mois entier sans venir embrasser sa fille! Fi que c'est mal, méchant père ingrat.

Elle tempéra ses reproches par un sourire, un sourire triste et navré comme un rayon de soleil d'hiver se profilant à travers le brouillard.

Le pauvre père se sentit remué jusqu'à la dernière fibre.

—Pardonnez-moi, mon enfant, gémit-il en se penchant vers elle.

Elle lui prit la tête dans ses deux bras enlacés, dont elle lui fit une chaîne, et l'embrassa au front à plusieurs reprises. Ses baisers sentaient la fièvre; il y avait de la frénésie dans ses caresses.

—Oh! père, lui dit-elle tout bas, emmène-moi, si tu m'aimes. J'ai soif de grand air; il me semble que j'étouffe entre les murs de cette maison et que j'y vais mourir!

VIII

Quelques jours plus tard, M. Renaud installait sa fille à Antibes, dans une villa coquette qui regardait la mer.

Le médecin avait recommandé l'air du Midi.

Sans enlever tout espoir de guérison, il n'avait pas laissé ignorer que l'état d'Amélie était fort grave.

Elle était atteinte, selon lui, d'une de ces maladies de langueur, si redoutables aux heures de l'adolescence, contre lesquelles la science se déclare désarmée et que la nature seule peut guérir.

—Des soins, des ménagements, des distractions, avait ordonné le docteur. Un déplacement immédiat surtout.

Agésilas Renaud avait ponctuellement

obéi aux ordres de la Faculté.

—Le pauvre père espérait que le climat tempéré des bords de la Méditerranée, que les émanations balsamiques des orangers, des citronniers, des amandiers qui entouraient sa nouvelle demeure, que la vue du ciel toujours bleu, des plantes toujours fleuries et du panorama changeant de la mer rendraient à sa fille un peu de santé.

Renaud n'était plus le bonhomme à demi-grotesque que nous avons vu à Montreuil, aux prises avec l'ex-ami Montcornet. L'amour paternel l'avait comme transformé.

Son procès commencé, sa maison indivise, ses espaliers délaissés, sa médaille d'honneur, son fidèle Rigobert et Montcornet lui-même, qu'était-ce que tout cela? Il s'en souciait bien vraiment! Est-ce que rien de tout cela existait? Allons donc!

Il n'y avait au monde que sa fille; sa fille malade, sa fille mourante qu'il disputait avec un courage opiniâtre aux étreintes de la mort.

Une mère n'aurait montré ni plus d'attention, ni plus de prévenance, ni plus de dévouement. Une mère n'eût pas prodigué plus de trésors de tendresse. Mais une mère eût certainement deviné ce que le bon Renaud ne soupçonnait même pas: la cause du mal qui minait son enfant.

Dieu a donné à nos mères une pénétration plus profonde, un sens plus intime et comme une double vue qui leur permettent de lire à travers notre enveloppe corporelle les secrets que nous croyons enfouis dans les arcanes de notre cœur.

Pauvre Amélie! Elle ne connaissait que par ouï-dire cette incarnation la plus suave de l'amour divin que l'on nomme une mère. La sienne était morte, la laissant orpheline au berceau. De là son malheur.

Ah! notre mère! Comment lui résister quand elle nous prend, jeune fille, entre

ses bras, quand elle nous berce doucement, comme un enfant pour l'endormir, et quand, nous inclinant câlinement sur son sein, elle dit tout bas, entre deux baisers, avec cette voie céleste qui vous remue comme celle de Dieu :

—Allons, petit coeur, ouvre-toi et parle sans crainte : confie-moi tes doux projets. A qui pensons-nous comme cela, tant que le jour dure ? A qui rêvons-nous ainsi tant que dure la nuit ?

Comment ne pas répondre ? Confuse et prise pour ainsi dire au trébuchet, la fillette rougit d'abord comme une cerise mûre ; puis deux larmes lentes et chaudes glissent le long de ses joues empourprées ; puis, enhardie par un nouveau baiser et par un encourageant sourire.

—A lui ! balbutie sa bouche frémissante.

—Tu l'aimes donc bien ?

—Si je l'aime, mère ! Tu me demandes si je l'aime : j'en meurs.

Il n'y a que le premier aveu qui coûte.

A peine ces paroles prononcées, la langue se délie, le coeur se dégonfle ; on cause, on babille, on dit tout, et les beaux châteaux en Espagne qu'a bâtis l'imagination folle, et les beaux rêves d'or sitôt envolés qu'entrevue, et les lutttes contre soi-même, et les désespoirs soudains, et les obstacles qui heurtent la marche et barrent le chemin, et les révoltes de l'âme : tout cela entrecoupé de sanglots, de larmes et de baisers. On pleure ; le mal s'en va avec les larmes.

Et quand la douce mère, toujours bonne, toujours indulgente, répond tout bas, à l'oreille :

— Tu l'épouserai puisque tu l'aimes tant.

C'en est fait : le coeur bat, le sang bout. La santé revient au grand galop et la maladie prend honteusement la fuite. On est

sauvée. Le lendemain, quand le médecin arrive pour la visite accoutumée, il triomphe et s'écrie :

—Votre enfant va mieux. Que vous disais-je, madame, la nature, le climat, le régime?... La science ne se trompe jamais.

Ce qui ne se trompe jamais, docteur, c'est l'oeil clairvoyant d'une mère.

Mais, hélas ! nous l'avons dit, Amélie n'avait plus de mère ; voilà pourquoi le climat d'Antibes, en dépit des soins paternels, restait sans influence sur elle. Voilà pourquoi elle continuait de dépérir, comme un beau lys qu'un verre a piqué à la racine, et qui se penche faible et décoloré !

Renaud se désespérait. Il maudissait l'ignorance des médecins et l'impuissance de la science qui n'a pas encore trouvé de remède efficace à tous les maux humains. Le jour, la nuit, en se promenant, en mangeant, en dormant, il n'avait qu'une préoccupation unique : trouver quelque spécifique connu qui soulageât son enfant.

Il se parlait souvent tout haut, en errant seul sur la grève, comme une âme en peine.

On l'entendait dire tout à coup.

—Que peut-elle avoir ?

Mais il ne lui vint pas à l'idée qu'un amour contrarié et contrarié par sa faute, à lui, pouvait être la cause de ce mal contre lequel il luttait impuissant.

Amélie, de son côté, n'avait pas soufflé mot de Julien, depuis la défense que son père lui en avait faite, avant leur départ de Montreuil.

L'âme des vierges a de délicates pudeurs. Il lui eût semblé commettre une profanation, presque un sacrilège, en confiant à un homme, cet homme fût-il son père, l'aveu de son amour. A une mère, à la bonne heure : on peut tout dire.

Amélie se taisait et ce silence la tuait.

Quand le temps était beau, on transpor-

taît la malade sous un berceau d'orangers dont la vigoureuse végétation contrastait cruellement avec la débilité de la jeune fille. De là elle plongeait sur un ravissant paysage de maisons de plaisance et de jardins fleuris et ensoleillés; au-dessous, elle pouvait admirer la mer dont les flots bleus s'étendaient devant elle, à l'infini. Mais à peine avait-elle encore la force d'admirer quelque chose.

Son père s'asseyait près d'elle. Il pressait ses mains moites de fièvre et demeurait des heures entières, silencieux, à la regarder, tandis qu'elle se laissait aller à une rêverie.

En vérité, c'est une épouvantable torture que de voir aussi un être aimé, la chair de votre chair, l'âme de votre âme, s'éteindre de jour en jour, peu à peu, comme une lampe qui manquerait d'huile, de suivre pas à pas la marche du mal et de savoir que ni soins ni remèdes n'y peuvent rien.

Le pauvre père quand il avait longuement rassasié sa douleur de la vue de sa fille, dont le visage amaigri accusait les progrès de la maladie, le pauvre père semblait s'éveiller tout à coup, et lui demandait d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Que te manque-t-il mon enfant?

—Rien, répondait-elle tristement.

Et son regard, baigné d'une vapeur humide, se replongeait de nouveau dans l'immensité du ciel bleu.

—Désires-tu quelque chose, chérie? reprenait le père désolé.

Elle le regardait étonnée et comme hésitante à répondre; puis elle hochait la tête et souriait du sourire des désespérés qui n'attendent plus de bonheur en ce monde :

—Rien, murmurait-elle.

—Mon Dieu, soupirait le pauvre père :

un miracle pour sauver mon enfant!

Une nuit que l'inquiétude et l'insomnie l'avaient chassé de sa chambre, il s'approcha du lit d'Amélie. Le temps était à l'orage: la malade se ressentait douloureusement de l'état de l'atmosphère. La fièvre la brûlait; elle avait le délire. Machinalement, il lui tâta le pouls. Elle parlait haut, rapidement, brièvement, à mots saccadés; le nom de Montcornet sortit à plusieurs reprises de sa bouche haletante.

Renaud, intrigué, prêta l'oreille; il n'entendit d'abord que des lambeaux de phrases incohérentes. Puis bientôt ces mots le frappèrent.

—Julien, disait-elle, mon amour, ma vie, ne m'abandonne pas, Julien!

Renaud recula effaré comme si un sceptre se fût dressé devant lui.

—Je t'aime, continua la malade... On veut nous séparer: mais je serai à toi... ou à la tombe.

Ces paroles, qu'elle lançait au hasard de son délire, éclairèrent soudain l'esprit de Renaud comme l'éclair qui frappa Paul sur le chemin de Damas. Il comprit alors de quoi sa fille était malade: c'était d'amour qu'elle mourait.

—Ah! s'écria-t-il en se tordant les bras de désespoir, malheureux que je suis; en la séparant brusquement de Julien, j'ai tué mon enfant!

Il passa la nuit au chevet d'Amélie; la découverte qu'il venait de faire lui ouvrait des horizons nouveaux. Il réfléchit longuement à la conduite qu'il devait tenir. Connaître la cause du mal, n'est-ce pas l'avoir guéri à moitié? Le lendemain sa résolution était prise.

—Mon enfant, dit-il à Amélie, je vais te quitter pour quelques jours.

Et comme elle le regardait pour l'interroger.

—Une affaire imprévue m'appelle à Paris, dit-il.

—Ce voyage est donc bien nécessaire ? demanda-t-elle.

—Indispensable, chérie, absolument indispensable. Mais ne t'effraie pas. Paris ne me retiendra que peu de jours. Tu ne resteras pas longtemps seule.

—Va donc, père, soupria-t-elle.

—Par la même occasion, continua le bonhomme, je pousserai jusqu'à notre petite maison de Montreuil.

Les yeux d'Amélie se voilèrent. Hélas ! c'était à Montreuil que s'était effondré son espoir de bonheur.

—Oui, reprit-il négligemment, je ne serai pas fâché de revoir ce pauvre Montcornet. Nous nous sommes quittés un peu... brouillés, lui et moi. Pourquoi brouillés ? En sais-je quelque chose ? Bast ! la rancune de Montcornet ne tiendra pas plus que la mienne devant une bonne poignée de main.

A mesure qu'il parlait, le visage de sa fille s'éclairait, son oeil terne scintilla, le sang remonta à ses joues et un sourire, le sourire des jours heureux s'épanouit sur ses lèvres.

—As-tu quelque chose à lui faire dire, à ce bon Montcornet qui te gâtait tant. Je tâcherai en même temps de voir son neveu. Un brave et bon coeur que Julien, n'est-il pas vrai ? Je l'aime beaucoup ce garçon-là. Je leur donnerai à tous deux de tes nouvelles.

Pour toute réponse, elle lui serra les mains et lui jeta un ineffable regard de tendresse.

—Du courage, mon enfant, ajouta-t-il en l'embrassant au front.

Il n'osa en dire davantage, car il ne connaissait pas l'accueil que lui feraient à Paris l'ancien ami et l'amoureux évincé et il craignait de donner à sa fille une trop

grande confiance en l'avenir.

IX

A mesure qu'Agésilas Renaud approchait de sa maison de Montreuil, ses inquiétudes redoublaient.

Comment Montcornet allait-il l'accueillir à son arrivée ? En ennemi sans doute ; car Montcornet n'avait, lui, aucun motif pour lui pardonner.

Au moyen de quelles formules polies essaierait-il de calmer sa rancune ? De quels mots conciliants se servirait-il pour mener à bien la mission qu'il s'était donnée de ramener Julien auprès de sa fille ?

En vain se mettait-il l'esprit à la torture : les phrases désirées ne se présentaient point.

C'était probablement le froid qui glaçait son imagination. Il était parti plein d'enthousiasme et presque assuré du succès ; mais, dès son arrivée, le doute l'avait saisi en même temps que se rembrunissait le ciel. Il avait quitté la Provence en pleine floraison. Il retrouvait Paris et ses abords grelottant frileusement sous un manteau de neige. Il y avait de la neige partout.

Montreuil avait perdu son allure pittoresque. Les murs de refend ne s'y distinguaient plus des murs de clôtures. Le damier bizarre de ses jardins perdait ses formes, ses points de vue, sous le niveau égalitaire d'une neige épaisse.

Le jour était blafard ; un silence morne régnait partout.

—Diantre ! diantre ! grommelait Renaud, tout en arpentant la grande rue, que leur dire ? comment m'y prendre ? Hum ! La démarche est plus difficile que je ne pensais.

A la porte de la maison, ses hésitations le reprirent de plus belle.

—Bast ! entrons toujours, fit-il, et étudions le terrain avant d'agir. J'interroge-

rai Rigobert. Il me renseignera sur la disposition d'esprit de Montcornet.

Ce ne fut point Rigobert qui le reçut. Il se trouva en présence d'un gros homme joufflu, aussi riant que Rigobert était revêché, aussi poli que Rigobert était maussade. Au salut presque militaire qu'il fit au survenant, on devinait un ancien soldat en retraite. Renaud resta bouche bée devant lui.

—Monsieur désire? demanda l'ancien soldat.

—Entrer chez moi. Je suis Agésilas Renaud.

—Notre propriétaire? exclama l'autre en portant la main à sa casquette. Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Puis s'adressant à une personne dont on entrevoyait la silhouette à travers les vitres gelées de la cuisine:

—Femme, s'écria-t-il, vite, un fagot dans l'âtre.

Renaud,, cependant, jetait sur la maison un regard inquiet. Les volets des fenêtres étaient hermétiquement clos, excepté ceux de la cuisine.

—Montcornet est-il ici? demanda-t-il en tendant les mains à la flamme du foyer.

—Excusez-nous, monsieur: M. Montcornet habite maintenant Paris.

—Tout à fait?

—Oui, monsieur.

—Depuis quand?

—Depuis le commencement de l'hiver.

—Ah! fit Renaud étonné.

Puis après un silence:

—Marianne est restée, du moins? reprit-il.

—Excusez-nous encore: Marianne est également à Paris chez M. Montcornet.

—Et Rigobert?

L'homme et la femme se regardèrent.

—Rigobert est parti, articula enfin la femme.

—Comment! parti?

—Le bourgeois lui a donné son compte.

—Quel bourgeois?

—M. Montcornet.

Pour le coup, Agésilas Renaud sentit un flot de sang lui monter aux joues. Eh quoi! Montcornet avait osé, en son absence, chasser Rigobert, ce modèle des garçons jardiniers, cette perle des serviteurs, son confident, son homme-lige à lui, Renaud. Tant d'audace réveilla ses rancunes.

—De quel droit?... s'écria-t-il d'une voix grondante...

Puis tout à coup il se tut. L'image de sa fille mourante venait de passer devant lui. Pour elle, pour tenter de la sauver, il mit une sourdine à sa colère.

—Contez-moi donc cela, reprit-il d'un ton plus calme. J'arrive d'un long voyage, et j'ignore absolument ce qui s'est passé ici durant mon absence. Savez-vous pour quel motif Rigobert a quitté la maison?

L'homme et la femme se regardèrent d'un air embarrassé.

—Parlez sans crainte, dit Renaud.

—C'est que, dit l'homme, il s'agit de choses graves, paraît-il, d'actes d'indélicatesse. Je parle par oui-dire, puisque nous n'habitons pas encore le pays.

Renaud fit la grimace, il pressentait que, décidément, Montcornet pouvait avoir eu des motifs sérieux pour changer de domestique.

—Expliquez-vous sans crainte, dit-il.

Le mari et la femme se regardèrent de rechef. Ce fut la femme qui parla:

—On nous a dit, narra-t-elle, que ce Rigobert ne se faisait pas scrupule d'arracher les plus beaux plants du jardin de monsieur et de les revendre pour son propre compte.

—Il a fait cela! s'écria Renaud bondissant de colère.

—On nous l'a répété du moins, dit l'ex-militaire.

—Quand M. Julien eut appris cette conduite, reprit la femme, il a jeté Rigobert à la porte et nous a placés ici pour garder la maison.

—Il a bien fait de chasser ce drôle, dit Renaud, dont l'intervention de Julien saugrenu regardait l'amour-propre.

Si Montcornet se fût chargé lui-même du renvoi de Rigobert, tout en lui donnant raison, Renaud lui en eût probablement gardé rancune.

—Ce brave Julien, reprit-il, savez-vous où je puis le trouver présentement?

—A Paris probablement. Voilà plus de deux semaines qu'il n'a mis les pieds ici. Auparavant nous avions l'honneur de le voir tous les jours.

—Ah! Julien venait...

—Tous les matins, s'informer si nous avions reçu des nouvelles de monsieur, dit l'ancien militaire.

—Et de mademoiselle, ajouta la femme.

—Ah! il s'inquiétait d'Amélie, murmura Renaud, qui sentit à cette parole un peu d'espoir lui rentrer au cœur.

—Puisque M. Julien n'est pas revenu, reprit la femme, c'est qu'il aura reçu une lettre de monsieur.

—C'est peut-être la neige, opina l'homme.

Renaud pensait :

—Voilà qui simplifie les choses. Julien me semble plus épris que jamais d'Amélie : c'est à lui qu'il me faut avoir recours. Les amoureux ne connaissent point d'obstacles. Le jeune homme n'est pas un avocat pour rien, il saura retourner comme un gant son vieil entêté d'oncle et l'amener à composition. Allons, allons : courage ; ça m'a l'air de marcher mieux que je n'osais l'espérer.

Il se frottait gaillardement les mains, en

regagnant Paris, le bon Agésilas Renaud.

Quoiqu'un brouillard opaque voilât le ciel et que la neige étendit partout sa nappe monotone et triste, l'ex-fonctionnaire en retraite voyait maintenant la nature plus en rose.

Julien n'aimait-il pas Amélie ? Julien n'allait-il pas s'empresser d'intervenir auprès de Montcornet et le tirer d'embarras, sans qu'il eût, lui, Agésilas Renaud, à s'humilier devant son ennemi.

Julien apaisant les rancunes anciennes, on se réconciliait dans un embrasement général.

Puis tous prenaient l'express jusqu'à Antibes et arrivaient comme des envoyés de salut auprès de la jeune malade. Le bonheur ranimait le flambeau de ses joues. Elle souriait ; la santé parsemait d'un incarnat joyeux ses joues pâlies.

—Elle vivra, répétait-il ; elle vivra : elle sera heureuse.

A Paris, une première déception attendait le pauvre père.

Quand, joyeux et plein d'espoir, il se présenta chez Julien, le portier lui fit cette réponse, qui tomba comme une douche d'eau glacée sur son enthousiasme :

—Monsieur est absent.

—Sorti ? demanda Renaud. Diantre ! voilà qui est fâcheux ! Savez-vous du moins à quelle heure il rentrera ce soir ?

Le portier hocha la tête.

—Monsieur Julien ne reviendra pas de sitôt, que je sache. Il a quitté Paris, pour un assez long voyage.

Le désappointement se peignit sur le visage d'Agésilas Renaud.

—Fatalité ! murmura-t-il.

—Du reste, reprit l'homme du cordon, si monsieur désire des renseignements plus précis, il n'a qu'à s'adresser à l'oncle de M. Julien.

Renaud s'éloigna la tête basse, pensif,

triste et désappointé. Cette absence de Julien dérangeait son plan et lui enlevait une partie de son assurance. Ce n'était plus au neveu, c'était à l'oncle qu'il allait avoir affaire : tâche bien autrement ardue. Montcornet n'avait pas les mêmes motifs que Julien d'être indulgent.

—N'importe, dit-il, en poussant un soupir. Je ferai cette démarche. Montcornet, après tout, n'est pas un ogre ; il ne me mangera pas. S'il se met en colère, je saurai rester calme. Je lui rappellerai notre amitié passée, j'invoquerai le salut d'Amélie qu'il traitait autrefois comme son enfant ; je m'humilierai, s'il le faut, jusqu'à lui demander pardon. J'irai jusque-là ; oui, je le ferai, par Dieu : il s'agit de sauver ma fille.

Enfants, enfants, têtes légères, qui riez, qui chantez, qui courez sur la route de la vie en effeuillant des roses sans vous inquiéter des vieux qui gravissent péniblement le chemin, si vous saviez à quels durs sacrifices, à quels efforts, à quelles démarches douloureuses, humiliantes parfois, se condamne le père qui vous aime, afin d'adoucir pour vous l'avenir !

La nuit tombait, Renaud remit sa visite au lendemain. Pouvait-il décemment se présenter si tard chez un homme dont il avait tant d'intérêts à ménager les susceptibilités ?

Le lendemain, il partit de chez lui avec la résolution bien arrêtée d'en finir. Mais on sait ce que durent les résolutions de cette sorte. L'enfer est pavé de bonnes intentions qui n'ont jamais abouti. A peine Renaud entra-t-il dans la rue qu'habitait Montcornet que sa fermeté l'abandonna, il ressemblait à ces soldats poltrons qui, au bivouac, font grand bruit de leur courage, mais qui, au premier appel du clairon, se sentent pris de tremblement et

s'apprêtent à jeter leurs armes pour fuir plus vite.

—Il est peut-être un peu trop matin pour me présenter. Attendons que Montcornet ait déjeuné. A jeun, l'on est maussade, grincheux, impatient. Un bon repas met l'âme en joie et dispose à l'indulgence. J'irai vers midi.

Ce n'était pas qu'il reculât. Oh ! non. Mais il avait si grand-peur de manquer son entrée, qu'il préférerait choisir le moment le plus favorable. La partie qu'il jouait aurait des conséquences si graves, heureuses ou malheureuses, que son émotion était bien pardonnable, n'est-ce pas ?

Quand midi sonna, il se trouvait loin de la demeure de l'ex-mercier, du côté de l'Arc-de-Triomphe : ce lui fut un prétexte pour remettre sa visite au soir. Le soir se passa, le lendemain de même, sans qu'il se fût décidé à franchir le seuil de celui qui tenait entre ses main lsa destinée d'Amélie. Et cependant, ce jour-là même, il écrivit à sa fille une lettre charmante dans laquelle il lui disait d'espérer.

—Ce sera pour demain, sans rémission cette fois, s'écria-t-il en baisant cette lettre que la poste allait porter, à 250 lieues de Paris, à la plus chère partie de lui-même.

Cette fois, il monta à demi l'escalier qui conduisait chez Montcornet ; mais arrivé à mi-route, il s'arrêta net.

—Je vais avoir, en l'abordant, une figure ridicule, pensa-t-il. Il se moquera de moi, et tout sera perdu. Décidément, je préfère lui écrire. Je lui demanderai un rendez-vous pour affaire urgente. Le ton de sa réponse dictera ma ligne de conduite.

Il fit, en rentrant, un brouillon de lettre ; mais les formules qui se présentèrent sous sa plume ne le satisfaisaient point.

—Attendons, dit-il, la nuit porte conseil.

Il passa une nuit affreuse, le sommeil le fuyait; la pensée de sa fille le harcelait sans trêve ni repos, et quand il put fermer ses paupières, un épouvantable cauchemar s'appesantit sur lui. Il voyait Amélie, râlant, suffoquée par l'agonie, qui lui tendait ses bras décharnés et lui disait :

—Père, sauve-moi; arrache-moi au trépas. A peine ai-je dix-huit ans. Dix-huit ans, c'est bien tôt mourir.

L'instant d'après, elle lui apparaissait encore, mais morte, mais couchée dans la bière, enveloppée d'un suaire funèbre, ensevelie à moitié sous des bouquets de roses pâles et de lis blancs.

Brisé par le désespoir, il se courbait vers elle, pour déposer sur son front le dernier adieu; mais tort à coup, elle se soulevait de sa couche funèbre et lui criait, en le menaçant du doigt :

—C'est ta faute, c'est ton orgueil qui m'a tuée.

Il se leva épouventé :

—Il le faut, s'écria-t-il; je verrai Montcornet aujourd'hui même, je lui parlerai coûte que coûte.

Mais quand la clarté de l'aube eut chassé la nuit, ses hésitations de la veille le reprirent.

Il songea à interposer entre Montcornet et lui le concours de quelques amis communs. Cette combinaison endormit un peu ses remords et lui fit perdre une nouvelle journée.

Il retourna chez Julien, dans le vague espoir d'apprendre son retour. Ce fut en vain. Il poussa jusqu'à Montreuil. Peut-être y rencontrerait-il soit le neveu, soit l'oncle?... Il se présenterait devant Montcornet, comme par hasard... Mais on était, là aussi, sans nouvelles de l'un comme de l'autre.

Renaud rentra à Paris, mécontent de sa conduite, et se reprochant sa pusillanimité.

Tandis qu'il hésitait, tandis qu'il perdait son temps, la maladie, là-bas, continuait son oeuvre impitoyable. Il erra toute la soirée dans les ruelles du quartier Saint-Denis, autour de la maison de son ennemi. Ses jambes le portaient au hasard. Corps sans âme, il marchait comme dans un rêve; son esprit était à Antibes, au chevet de la chère moribonde. A un moment pourtant, Renaud s'arrêta étonné.

—Où suis-je donc? fit-il en se frottant les yeux, comme un homme qui s'éveille.

Il regarda autour de lui.

Le café Hardy dressait à deux pas sa devanture que le gaz de l'intérieur faisait flamboyer, tandis que les maisons voisines demeuraient sombres.

Oh! le café Hardy! Que de souvenirs, que de regrets sa vue ne remua-t-elle pas dans l'âme de l'ex-chef de bureau! C'était là, derrière ces vitres éclairées, qu'il avait passé tant de soirées calmes et heureuses en compagnie de Montcornet.

Comme ces temps bénis étaient loin! comme ces heures joyeuses s'étaient vite envolées! Ce fut alors, seulement, qu'il comprit le charme puissant de l'amitié et toute l'inanité de ces querelles qui troublent le repos et bouleversent l'existence.

—Si je ne m'étais pas brouillé sottement avec Montcornet, soupira-t-il, que de tourments j'aurais évités à moi et à ma fille!

Une larme vint trembler au bord de sa paupière.

Il faisait froid dans la rue déserte; le givre décrivait sur les vitres du café Hardy des arabesques bizarres. A l'intérieur, on entendait ce brouhaha qui sort des ruches en travail et des réunions d'hommes en gaieté.

Renaud s'approcha, colla sa figure à la

vitre et essaya de voir ce qui se passait dans le café.

Il aperçut la petite table bien connue, la table de marbre sur laquelle il avait si longtemps, avec Montcornet, remué les dominos blancs et noirs, et si souvent, les coudes appuyés, tandis que les fumées du pur moka montaient au plafond, échafaudé avec Montcornet de beaux châteaux en Espagne, dont sa fille était châtelaine.

Hélas! qu'est-ce que tout cela était devenu?

La table, par hasard, se trouvait vide et semblait l'inviter à y prendre la place accoutumée. Mais Montcornet n'était plus là pour lui tenir tête; mais les beaux rêves s'étaient envolés, les châteaux s'étaient écroulés et la châtelaine bien-aimée n'aurait bientôt besoin, hélas! que de quelques pieds de terre pour y dormir son dernier sommeil.

Renaud soupira. Était-ce l'écho? Était-ce une illusion de son cerveau surexcité? Il crut entendre, à côté de lui, dans l'ombre de la rue, un autre soupir répondre au sien.

Il se détourna brusquement et entrevit, dans la nuit noire, une silhouette arrêtée, comme lui, contre la devanture du café.

Quelqu'un était là, près de lui, examinant, ainsi que lui, l'intérieur du café Hardy à travers la vitre gelée, regrettant aussi peut-être le souvenir de jours meilleurs, et s'étonnant non moins que lui d'être troublé par un importun dans sa mélancolie.

A ce moment l'homme se retourna du côté de Renaud. Tous deux se mesurèrent de l'oeil; ce fut comme un choc et cette double exclamation jaillit en même temps de leur gorge serrée par la surprise:

—Renaud!

—Montcornet!

C'était Montcornet, en effet. Par une

coïncidence bizarre, l'ancien mercier avait été pris, ainsi que Renaud, par la nostalgie du café Hardy, de la demi-tasse, des parties de dominos et des bonnes soirées d'autrefois.

Le premier mouvement des deux anciens amis fut un pas de retraite pour s'éloigner l'un de l'autre. Ils gardaient encore au fond du coeur un reste de flamme mal éteinte; mais cela n'eut que la durée d'une lueur.

Ils se rapprochèrent bientôt par un second mouvement et se regardèrent avec une certaine bienveillance, cette fois, comme deux compagnons de jeunesse qui se retrouvent après de longues aventures et qui s'examinent curieusement de crainte d'erreur, avant de donner libre cours à l'amitié renouvelée.

Puis tous deux reportèrent leurs regards vers le café Hardy, du côté de la petite table qui semblait les attendre et leur dire: Venez!

Et du geste et de la voix:

—Eh bien! la faisons-nous, ce soir, la partie de dominos? dirent-ils en même temps.

Qui parla le premier de Montcornet ou de Renaud? Je ne sais. La même pensée de concorde amena au même instant des paroles identiques sur leurs lèvres. Ce fut tout spontané. Leurs colères s'évanouirent comme de mauvais rêves; leurs mains se pressèrent par une amicale étreinte, et la caissière du café Hardy fut toute ravie de voir ses deux plus anciens clients entrer bras dessus bras dessous et s'asseoir, comme s'ils l'avaient quittée la veille, à leur place accoutumée.

Il ne fut plus question, entre eux, du passé, ni de Montréal, ni des pêches primées ou non primées, ni du procès suspendu grâce à Julien, ni de Rigobert chassé par les Montcornet.

Sans en donner le mot ils s'entendirent tacitement pour oublier l'orage qui avait troublé un instant leur amitié et furent tout à la joie de se revoir.

Montcornet rayonnait. Renaud éprouvait un tel bien-être de cette réconciliation qu'il en oublia un instant sa fille et la mission qu'il était venu remplir à Paris. Mais bientôt le souvenir de sa chère malade assombrit sa joie et ce fut en dévorant ses larmes et en étouffant ses sanglots qu'il confia à l'oncle de Julien ses angoisses paternelles.

—Il faut partir, il faut partir sur l'heure, s'écria l'ancien mercier. Courons rassurer Amélie. Julien l'aime toujours. Julien l'aime plus que jamais. Le temps de préparer ma valise, car je t'accompagne...

—Quoi! tu ferais cela pour moi! dit Renaud attendri. Tu quitterais Paris, tu viendrais jusqu'à Antibes?

Ils se tutoyaient à présent: les liens de leur amitié se resserraient d'autant plus qu'ils avaient été plus près de se rompre.

—Eh! reprit Montcornet, pour sauver ma nièce, ta fille veux-je dire, je me sens de force à aller jusqu'au bout du monde.

Ils échangèrent de nouvelles poignées de main.

—Mais... fit Renaud hésitant.

—Mais... quoi? mon ami.

—Ton neveu, Julien. Il nous faudrait l'emmener avec nous, peut-être.

—Diantre! tu as raison. Malheureusement Julien n'est plus à Paris. Après avoir remué ciel et terre pour vous découvrir ici, Amélie et toi, Julien court maintenant le monde à votre recherche. J'ai su cela par Marianne; il paraît qu'elle est dans la confidence. Ce que je puis t'affirmer, c'est que mon neveu aime ta fille à en perdre l'esprit.

—Comment faire?

—N'importe: filons vers Antibes. Le

plus pressé est de porter à Amélie la bonne nouvelle qui doit la guérir. Nous lui parlerons, nous lui dirons qu'elle épousera son Julien puisqu'elle l'aime si fort: voilà l'essentiel. Quant à notre amoureux, sois sans crainte, il nous retrouvera un jour ou l'autre.

En route, les angoisses de Renaud le reprirent de plus belle. Il tremblait d'arriver trop tard, de trouver sa fille mourante, morte peut-être; et il se reprochait comme un crime les trois ou quatre journées que ses hésitations lui avaient fait perdre à Paris. Montcornet le reconfortait de son mieux.

—Ah! mon ami, soupira Renaud, si tu l'avais vue comme moi; si tu savais dans quel état de faiblesse je l'ai laissée! Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même; à peine si tu pourras la reconnaître. Hélas! depuis dix jours que je suis parti d'Antibes, que s'est-il passé? qu'est-elle devenue? Je tremble d'y songer.

Ce fut au milieu de ces préoccupations d'esprit qu'ils arrivèrent à Antibes. En apercevant la villa, le pauvre père pâlit et se sentit défaillir. Qu'allait-il apprendre? Sa fille était-elle encore vivante, ou bien n'allait-il plus trouver que le deuil et le désespoir dans cette demeure vide de celle qu'il affectionnait tant?

—Ecoute, dit-il à Montcornet, je n'ai pas le courage d'aller plus loin. Laisse-moi ici, entre le premier dans la maison, informe-toi et reviens m'apporter des nouvelles.

—Suis-moi, sois homme, dit Montcornet en l'entraînant.

On ne semblait point se douter à Antibes qu'il existait quelque part une abominable saison qu'on nomme l'hiver. Le ciel était bleu; l'air tiède et parfumée. Un gai soleil caressait les cascades de fleurs qui ruisselaient dans les jardins feuillus.

Les essais bourdonnaient, les oiseaux chantaient; la jeunesse, la joie, la vie circulaient à travers la nature.

Les deux amis cependant franchirent en tremblant le seuil de la villa. Oh! comme le coeur de Renaud battait d'effroi et comme ses paupières humides se fermaient pour ne point voir le malheur redouté!

Tout à coup un cri joyeux retentit.

—Papa, voici papa! dit une voix fraîche et claire.

Le timbre de cette voix, qui respirait la santé, fit tressaillir Renaud d'une ineffable joie.

—Amélie, s'écria-t-il ébloui.

C'était sa fille, en effet, qui accourait vers lui, qui se pendait à son cou; non point sa fille telle qu'il redoutait de la retrouver; non point la pâle et frêle moribonde qu'il avait quittée dix jours auparavant; mais sa fille redevenue, comme par magie, vive, alerte et vermeille, et parée des couleurs de la vie.

Quoi, sauvée! quoi, guérie! Est-ce possible? balbutia-t-il.

Il la dévorait de caresses; puis il l'éloignait un peu de lui, à portée du bras, pour mieux la contempler, pour mieux admirer le changement inouï qui s'était opéré en elle. Des larmes coulaient le long de ses joues, mais il ne s'en apercevait pas, tant son bonheur était grand.

—Oui, c'est elle, répétait-il. Chère enfant, c'est bien toi; je te retrouve plus belle, plus vivante que jamais... mais comment? par quel miracle?

—Eh! eh! ami Renaud, lui dit le mercier à l'oreille, m'est avis que l'amour est un fameux médecin.

—L'amour? fit Renaud étonné.

—Eh oui! Tiens, regarde-moi un peu ce gaillard-là. Plus besoin de chercher. Le voilà, le faiseur de miracle.

Et il montra du doigt son neveu Julien,

qui essayait, mais trop tard, de dissimuler sa présence.

—Julien, ici! Ah! je comprends tout, dit Renaud.

Amélie courut au jeune homme et l'amena, moitié riant, moitié confus, devant son père.

—Je lui dois deux fois la vie, dit-elle d'une voix caressante; O père chéri, ne reporteras-tu pas sur lui une part de ton affection pour moi? z

Julien disait de son côté:

—Ne m'en veuillez pas si je me suis présenté ici, en votre absence. Il m'était impossible de vivre plus longtemps sans Amélie. J'ignorais le lieu de sa retraite: le hasard me l'a fait découvrir. Je suis accouru, vous croyant auprès d'elle, pour désamner votre colère et pour vous répéter ce que je vous ai dit à Montreuil: "J'adore votre fille plus que je ne saurais dire; elle m'aime. Ayez pitié d'elle et de moi, en me la donnant pour femme."

—Fort bien, reprit Renaud avec malice. Mais comme j'étais absent, c'est à elle apparemment que vous avez jugé bon, monsieur l'avocat, d'adresser votre supplication.

—Dame, répondit Julien en souriant, qu'auriez-vous fait à ma place, je vous le demande?

—Et toi, Montcornet, comment aurais-tu agi à la place de monsieur ton neveu?

—Je n'en sais, ma foi, rien: les idées des vieux ne sont plus celles des jeunes. Mais ce que je sais à merveille, c'est comment j'agis si je m'appelais Renaud.

—Que ferais-tu?

—Eh parbleu! Je marierais au plus vite ces deux amoureux, puisqu'ils en meurent d'envie.

—La sagesse, Montcornet, a parlé par ta bouche... hein! qu'en dites-vous, mes enfants?

—Oh! mon père, balbutia Amélie qui cachait sur l'épaule de Renaud sa belle tête empourprée.

—Oh! mon oncle, ô monsieur, que de reconnaissance, disait Julien, qui, dans son enthousiasme, serrait tour à tour, à les briser, les mains de Montcornet et celles de Renaud.

X

La vie en commun avait trop mal réussi à Montcornet et à Renaud pour qu'ils se hasardassent à tenter une seconde fois l'aventure.

Voici donc les dispositions qu'ils prirent, aussitôt après le mariage de Julien et d'Amélie, pour passer pacifiquement leurs vieux jours.

On convint, d'un commun accord, que les jeunes époux demeureraient à la villa et que Renaud et Montcornet habiteraient chacun un appartement séparé, soit à Antibes, tant que les jeunes époux resteraient dans ce pays fortuné dont le climat était encore nécessaire au complet rétablissement d'Amélie, soit dans les environs de la rue Saint-Denis, quand il plairait au jeune couple de regagner la capitale.

On se réunirait le plus souvent possible, tous les jours, tous les soirs, pour dîner en famille et jouer aux dominos, mais sans faire de ces réunions une obligation.

—L'indépendance, affirma Renaud, il n'y a que ça pour rendre l'amitié durable.

Montcornet approuva de la tête.

—Quant à la maison de Montreuil,...

dit Renaud.
—Cause unique de notre désaccord...

ajouta Montcornet.
—J'en abandonne ma part à ces chers enfants.

—Moi, de même.

—Je renonce à la culture des pêches, ajouta Renaud.

—J'envoie au diable toutes les méthodes de culture nées et à naître, dit Montcornet.

—A vous donc la maison, mes enfants; à vous le jardin, les murs, les espaliers et ce qu'ils peuvent produire.

—Accepté, dit gaiement Julien; mais à une condition.

—Laquelle? demandèrent les deux amis.

—C'est qu'à l'époque de la récolte, nous savourerons en commun, sous nos treilles, les plus beaux fruits de ma culture...

—Que je vous promets de cueillir moi-même, interrompit Amélie.

—Adopté à l'unanimité.

—Et que nous baptiserons cette fois "pêches Montcornet et Renaud", si, par aventure ou par le mérite de mon garçon jardinier, j'obtiens une médaille au concours, ajouta Julien en riant.

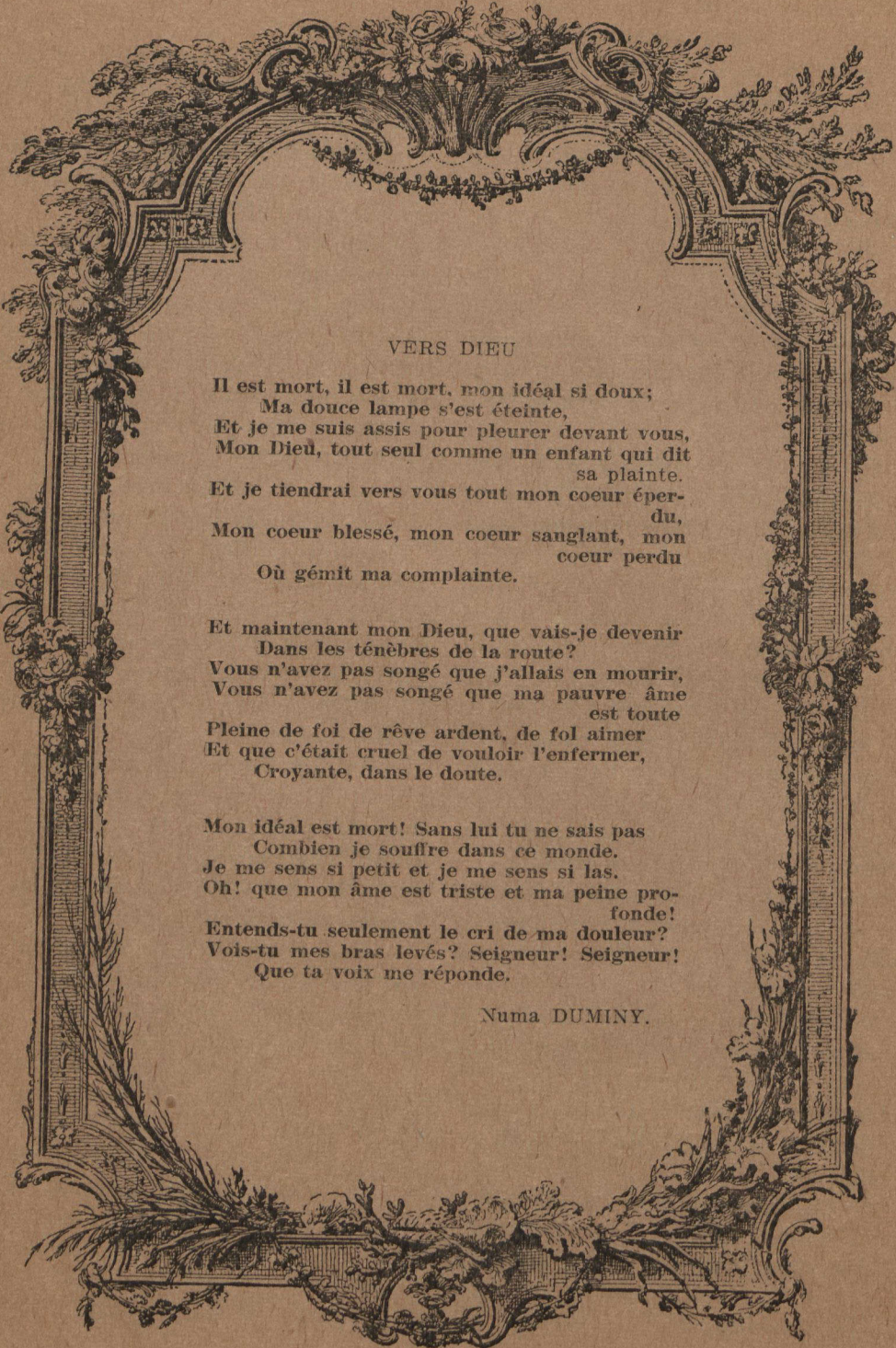
Amélie battit des mains.

—Allons, allons, l'âge d'or va renaître, fit Montcornet.

—Oui, dit Renaud, et puissent les pêches de Montreuil, après avoir été pour nous des pommes de discorde, nous voir réunis longtemps encore autour de leurs corbeilles embaumées, unis et heureux comme de bons patriarches.

—Avec beaucoup de petits enfants sur vos genoux, dit gaiement Julien en embrassant Amélie, toute confuse.

FIN.



VERS DIEU

Il est mort, il est mort, mon idéal si doux;
Ma douce lampe s'est éteinte,
Et je me suis assis pour pleurer devant vous,
Mon Dieu, tout seul comme un enfant qui dit
sa plainte.
Et je tiendrai vers vous tout mon coeur éper-
du,
Mon coeur blessé, mon coeur sanglant, mon
coeur perdu
Où gémit ma plainte.

Et maintenant mon Dieu, que vais-je devenir
Dans les ténèbres de la route?
Vous n'avez pas songé que j'allais en mourir,
Vous n'avez pas songé que ma pauvre âme
est toute
Pleine de foi de rêve ardent, de fol aimer
Et que c'était cruel de vouloir l'enfermer,
Croyante, dans le doute.

Mon idéal est mort! Sans lui tu ne sais pas
Combien je souffre dans ce monde.
Je me sens si petit et je me sens si las.
Oh! que mon âme est triste et ma peine pro-
fonde!
Entends-tu seulement le cri de ma douleur?
Vois-tu mes bras levés? Seigneur! Seigneur!
Que ta voix me réponde.

Numa DUMINY.



Les Premiers Habitants de Paris

LES HABITATIONS LACUSTRES

Moeurs et industries primitives. — La vie familiale. —
Premiers essais de religion

DANS un précédent article nous avons exposé aux lecteurs de la "Revue Populaire", de quelle façon s'était produite l'émigration de certaines peuplades barbares, lesquelles remontant du midi de la France, étaient venues s'installer dans cette partie de l'Île de France qui forme aujourd'hui le département de la Seine.

Nous avons pu suivre une de ces hordes jusque sur les bords de la Seine, fixant ses pénates sur l'Île de la Cité, déterminant ainsi l'emplacement futur de la Ville Lumière.

Nous avons assisté à son installation rudimentaire dans une des cavernes bordant le fleuve. Aujourd'hui nous étudierons avec quelle progression relativement rapide ces hommes primitifs procédèrent à une installation plus confortable et plus adéquate à leurs besoins.

Aux premières lueurs du matin chacun s'éveilla et se leva à la voix du chef. Les femmes se hâtèrent de rallumer le feu, et placèrent ce qu'il restait de charbons à demi consumés sur des amas de bois qui s'embrasèrent en pétillant. Une longue et épaisse colonne de fumée sortit par la fissure de la voûte, et les guerriers prirent leurs armes. On roula à grands efforts, dans l'intérieur de la grotte, la pierre qui en fermait l'entrée, et chacun sortit par l'étroite ouverture qui conduisait au dehors.

Tandis que les chasseurs se dirigeaient vers la forêt qui couvrait la rive opposée de la Seine, cinq ou six autres frappaient la glace du fleuve à grands coups de grosses pierres pointues, façonnées pour cet usage, et y ouvraient un vaste trou dans lequel ils jetaient des morceaux de viande fraîche et haché menu.

Quand ils supposèrent le poisson assez amorcé,—ainsi que disent encore de nos jours les pêcheurs,—ils épièrent sa venue et ils se mirent à harponner les imprudents qui se montraient à cette ouverture pour manger et surtout pour respirer.

Le harpon dont ils se servaient consistait en un long bâton armé à l'un de ses bouts d'une corne de cerf ou d'un os barbelé, et manquait rarement son coup. Presque toujours le pêcheur, après avoir vivement frappé sa proie d'un coup sûr, la ramenait non moins vivement par un mouvement brusque, et la jetait palpitante sur la glace, où on l'achevait en la frappant d'un marteau de pierre.

Des femmes qui se tenaient près de là plaçaient le produit de la pêche dans des corbeilles d'osier qu'elles remettaient à leurs compagnes pour les transporter à la caverne.

Leur abondante récolte de poissons terminée, les pêcheurs revinrent sur la rive, et, suivant la lisière de la forêt, examinèrent avec soin le sol qui la composait. Ils ne tardèrent point à tomber sur une veine de terre glaise, dont ils brisèrent la surface gelée et de laquelle ils parvinrent à extraire une masse de matières malléables et compactes, qu'ils chargèrent sur leurs épaules et rapportèrent dans l'habitation commune. Ils pétrirent longtemps cette terre et, sans autre instrument que leurs mains, en formèrent de vases grossiers, pareils à ceux dont on trouve encore parfois des fragments, surtout à Meudon.

Une fois les vases façonnés, ils les recouvrirent de cendres chaudes, placèrent dessus cette cendre un amas de braises incandescentes, et se mirent, après cela, à vaquer à d'autres travaux, laissant au feu et au temps le soin de la cuisson de leur poterie.

À la nuit, peu d'instantants avant le retour

des chasseurs, ils débarrassèrent doucement les charbons et la cendre qui recouvraient les vases, et les examinèrent scrupuleusement. Certains n'avaient pu résister à l'action du feu, et se trouvaient soit à demi brisés, soit sillonnés de crevasses qui en rendaient l'usage impossible. D'au-



tres au contraire, avaient acquis une dureté et une solidité réelles, et pouvaient, avec quelques précautions, résister. On remplit ceux-là d'eau, on les exposa graduellement à l'action du foyer, et l'on finit par les entourer de charbons et de flammes. Cette épreuve terminée, on les livra aux femmes, qui s'en servirent pour cuire le poisson pêché le matin.

Telle fut, pendant quelques mois et jusqu'au printemps, l'existence de ces sauvages venus d'étape en étape et lentement, à

travers la Gaule et des bords de la Dordogne, jusqu'aux rives de la Seine.

Quel motif les avait ainsi forcés à cette longue et pénible émigration pendant la saison la plus rigoureuse de l'année?

Hélas! c'était un fléau qui désole encore aujourd'hui l'Europe, et qui la désolait déjà à cette époque si éloignée de notre XIXe siècle; c'était la guerre!

La tribu occupait sur les bords de la Dordogne des grottes commodes, et laborieusement aménagées pour ses besoins; le gibier de toute espèce abondait dans les forêts voisines, qui leur procuraient du bois en abondance, enfin les lacs et les rivières regorgeaient de poissons.

Un jour, une horde, chassée sans doute elle-même de ses possessions par une horde plus nombreuse et cherchant un lieu favorable pour s'y établir, trouva dans les grottes des Eysies ce qu'elle désirait. D'autres les habitaient, mais les malheureux comptaient trop peu de guerriers pour résister à un ennemi puissant. Aussitôt les nouveaux venus s'emparèrent des cavernes, en massacrèrent et en tuèrent les habitants, et le peu qui resta de ces infortunés dut s'exiler et aller chercher au loin quelque endroit désert pour y vivre en paix et à l'abri de nouvelles spoliations.

Cherchant toujours et trouvant partout sur son chemin soit des ennemis redoutables, soit des tribus trop fortes pour qu'elle pût à son tour les attaquer et les chasser, cette bande, composée à peine de cent individus, s'arrêta, on le sait, devant l'îlot qui porte aujourd'hui le nom de "Cité". Cet îlot s'élevait au milieu de la Seine. Une forêt vierge le recouvrait, et il s'y trouvait une grotte vaste, solide et facile à défendre. Jamais pied humain ne s'était imprimé sur le sable de cette plage, connue seule des animaux sauvages.

Dans quel lieu plus favorable les émi-

grants pouvaient-ils s'établir?

Aussi, quand l'hiver disparut et que le printemps commença à fondre les glaces du fleuve, à ramener une température plus élémentaire et à entr'ouvrir les bourgeons des arbres, les exilés se mirent-ils à prendre les mesures nécessaires pour s'installer d'une façon sérieuse et durable dans leur nouvelle patrie.

Avant toutefois de procéder à ces travaux, le vieillard, accompagné de deux guerriers, parcourut les pays environnants pour s'assurer qu'il n'existait pas de lieu plus favorable à l'installation de ceux dont il était le chef. Il atteignit, non sans péril et sans fatigue, les mamelons de Montmartre, qu'il avait aperçus à travers les marécages de l'îlot de la Cité. Des hauteurs de la colline il put dominer la contrée entière, les bois de Saint-Cloud, de Ville-d'Avray, de Marly et des Aluets; ces lieux, alors sans nom, formaient une île séparée d'une autre île par le détroit de Versailles, la vallée de Sèvres et la vallée du parc de Versailles.

Une autre île se composait de Bellevue, de Meudon, de Verrières et de Chaville, détachée du continent par le détroit qui suivait la vallée de la Bièvre et les coteaux de Jouy; enfin il y avait encore une foule d'îles et d'îlots disparus aujourd'hui, et recouverts de forêts, car on ne voyait partout que bois et eaux.

Malgré le voisinage de deux autres îles (l'île Louviers et l'île Saint-Louis), le vieillard dit à ses compagnons: "Le lieu que nous habitons me paraît le mieux situé et le plus sûr. Nous ne pouvons nulle part nous établir dans de meilleures conditions de bien-être et de sûreté! A l'oeuvre donc! et que le soleil notre dieu nous protège!"

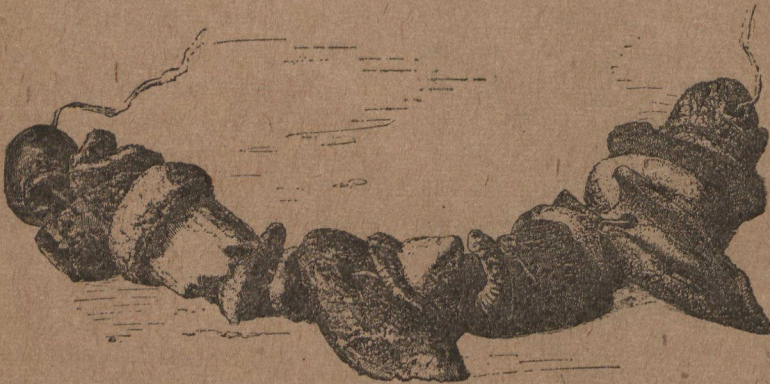
Quand le vieillard eut exprimé cette opinion ou plutôt arrêté cette décision ap-

prouvée par les deux chefs, il reprit avec ceux-ci le chemin de l'île de la Cité à travers les immenses marécages qui s'étendaient alors entre les rives de la Seine et les auteurs de Montmartre.

Tantôt il leur fallait entrer dans une petite barque faite d'écorces de chênes cousues entre elles par des bandes de peaux, comme en fabriquent encore aujourd'hui les indigènes du Canada, et que portait tour à tour sur ses robustes épaules un des compagnons du chef. Tantôt, appuyés sur de longs bâtons avec lesquels ils sondaient le terrain, il leur fallait mar-

Enfin ils parvinrent à regagner l'île de la Cité. Le vieillard annonça à la tribu, qui, sitôt son retour, s'était groupée autour de lui, qu'on commencerait dès le lendemain à construire des habitations sur les rives de l'île, et à fonder un village qui permit à chaque famille d'avoir sa demeure à elle et de cesser d'habiter en commun la grotte.

Le lendemain, en effet, dès le point du jour, tous les hommes se rendirent dans la forêt et y abattirent un grand nombre d'arbres de moyenne taille, tantôt à coups de hache en silex, tantôt en recourant au



Bracelet en éponges fossiles. (Musée Berthoud.)

cher sur un sol qui ondulait sous leurs pieds et qui recouvrait des abîmes profonds, tel qu'il en existait encore dans le Pas-de-Calais, près du Clairmarais, au commencement du XIXe siècle, et qu'ont fait disparaître de récents travaux de canalisation et de dessèchement. Des reptiles, des myriades de crapauds, de grenouilles, de salamandres et de tritons pullulaient partout à travers de hautes herbes. Des roseaux, des saules, des peupliers, des troncs d'arbres abattus par le temps gisaient à demi pourris dans la vase, y formaient un périlleux labyrinthe et exhalaient une odeur infecte.

feu pour consumer les troncs à leur base et les obliger à tomber.

Le plus souvent ils faisaient à ces troncs des entailles d'une largeur de vingt à vingt-cinq centimètres, et lançaient dans les rameaux un lasso qui s'y attachait fortement par de puissantes cordes de peaux tordues ensemble. Puis cinq ou six hommes, réunissant leur force, tiraient par secousses, cette corde et faisaient tomber l'arbre à leurs pieds.

Ils plaçaient ensuite, à l'aide de leviers, également faits avec de grosses branches, les arbres sur de forts rondins, dépouillés de leur écorce et façonnés en rouleaux, et

les amenaient ainsi péniblement jusque sur les rives de l'île.

Là ils en carbonisaient une des extrémités qu'ils plaçaient dans un brasier ardent, et ensuite, à l'aide de cordes en peau, à grands renforts de bras, ils entassaient cette extrémité dans la vase, redressaient les poteaux et les enfouaient debout à coups de marteaux en silex.

Après cette opération, et pour mieux consolider les pilotis, ils entassaient autour de ceux-ci de grosses pierres ramassées sur la rive et jetaient par-dessus des masses de sables et de terre glaise. On retrouve encore beaucoup de ces constructions barbares dans les lacs de Neuchâtel et de Morat, où on leur donne le nom de "steinberg" et de "tenevières", qui signifient "monticule inondé par les eaux."

Un mois après, quatre cents de ces poutres formaient, à une distance de sept ou huit mètres de l'île, et sans y communiquer autrement que par des ponts-levis en bois, une sorte de forteresse en pilotis sur lesquels on construisit des cabanes.

C'étaient encore des troncs et des branches qui formaient ces maisons, basses et revêtues d'un torchis de terre glaise mélangés à des végétaux hachés. On les recouvrit de longs roseaux fixés par des piquets et des cordes de fibres d'écorce préalablement macérées dans l'eau. Enfin on ménagea au milieu de chacun de ces toits une ouverture au-dessous de laquelle on disposa un foyer composé de cinq grosses pierres, et d'où ne tardèrent point à sortir des tourbillons de fumée.

Dès lors la vie de la tribu établie dans l'île de la Cité prit un caractère de tranquillité et d'ordre tout différent de celle qu'elle menait dans la grotte. Les hommes chassaient, il est vrai, comme autrefois, toute la journée; mais les femmes, pendant leur absence, s'appliquaient à don-

ner à leur demeure un aspect plus riant, et à y créer tout le bien-être possible. Elles en ornaient chaque jour les murailles avec des branches d'arbres renouvelées dès qu'elles se fanaient; elles en jonchaient de roseaux le sol en terre battue; elles façonnaient des vases en terre glaise qu'elles cuisaient au feu. Enfin elles n'oubliaient pas leur toilette et tous les moyens qui pouvaient les faire paraître plus belles aux yeux de leurs époux. Tantôt elles recueillaient sur la grève des éponges marines pétrifiées et profitaient des trous naturels de ces petites pierres pour y passer un fil de fibres de plante ou de tendon d'animal, et en faire des bracelets; tantôt, des blocs de craie elles détachaient de petites perles naturelles également percées d'un trou et que les naturalistes nomment de nos jours "tragos globulaires", et elles en façonnaient des colliers.

Chaque matin elles baignaient leurs enfants et se baignaient elles-mêmes dans le fleuve, et nageaient gaiement au milieu de tous ces hardis petits sauvages qui rivalisaient d'adresse dans l'eau. Revenues sur la rive, elles lissaient leur longue chevelure blonde avec des peignes faits de coquilles découpées et se revêtaient de robes courtes, ainsi qu'on en trouve encore parfois dans certaines tourbières de la Suisse, parmi des armes en silex et en os. Ces robes laissaient libres et nus leurs bras et une partie de leur poitrine, et ne descendaient pas au-dessous des genoux.

Leur toilette terminée, elles vquaient aux soins et aux travaux du ménage, préparaient le repas de leurs maris, et le soir, avant le retour de ceux-ci, se plongeaient de nouveau dans la Seine.

On retrouve encore cette passion du bain et cette recherche de la propreté chez un grand nombre de peuplades de l'Amérique et de l'Océanie, et elle est commune

à presque toutes les races sauvages. La malpropreté est une fille relativement moderne de la civilisation et de ses soeurs, la misère et l'insouciance.

Parfois encore, comme ces mêmes peuplades sauvages, à l'aide d'une aiguille en os de lièvre terminée par une fine pointe de silex emmanchée fortement dans le creux de cet os, elles puisaient dans une corne de daim creusée en forme de pot

reprenaient leurs barques d'écorces et de troncs creusés qu'à leur départ ils avaient soigneusement cachés dans les joncs, et les remettaient à l'eau pour regagner l'île. Au signal de leur retour donné par une trompe ou par une sorte de sifflet, fait avec des os de cheval sauvage, les femmes et les enfants accouraient sur le rivage, les accueillaient par des cris de joie, et s'empressaient de les décharger de leurs



une couleur d'un rouge vif et s'en servaient pour se peindre sur le front, sur la poitrine et sur les bras des tatouages bizarres. On a trouvé un semblable objet de toilette dans les grottes du Chaffaud. La corne de daim était encore demi-remplie d'oxyde de fer très pur et très divisé. Les anciens Ecossais, les Pictes, ne dédaignaient pas, on le sait, de se peindre le visage par des moyens analogues.

Le soir, les guerriers, chargés de gibier,

fardeaux; les enfants les prenaient par la main et les menaient jusqu'au seuil du chef de la tribu.

Le vieillard écoutait silencieusement ce que lui disaient les guerriers des incidents et des produits de la chasse, leur adressait, s'il était besoin, quelques courtes observations, et rentrait ensuite dans sa cabane, où l'on ne tardait point à lui apporter les morceaux les plus délicats du gibier.

Chaque ménage se renfermait ensuite dans son logis, à l'exception de cinq ou six guerriers chargés de veiller pendant toute la nuit à la sûreté de l'île. Ils faisaient des rondes, leur lance et leur arc à la main, et se tenaient prêts, au moindre sujet de crainte, à donner un signal d'alarme et à mettre sur pied tous les hommes de la tribu.

Pour cela ils portaient, attaché sur leur poitrine par une étroite courroie, un sifflet fait avec une des phalanges creuses du pied d'un renne, et troué à la base de son extrémité la plus forte. Ce sifflet, dont on a retrouvé plusieurs exemplaires dans les grottes de la Dordogne, rendait un son aigu et net, qui s'étendait dans toutes les parties de l'île, surtout pendant le silence de la nuit.

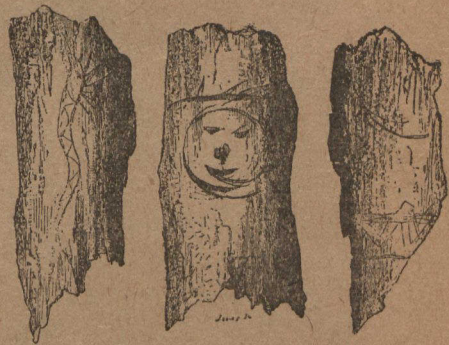
Huit années s'écoulèrent sans que rien justifîât ces mesures de précaution, et chaque jour la prospérité de la tribu prenait un nouveau développement.

Les guerriers possédaient un grand nombre de haches, solidement emmanchées et obtenues par un moyen qui n'exigeait pas moins de cinq ans. En effet, ce travail consistait à faire une fente dans un jeune arbre; fente dans laquelle on introduisait avec force une lame en silex, maintenue par des bandelettes de peau fortement nouées et entortillées autour de l'arbre. On laissait faire le reste à la sève et au temps. Quand la première avait fixé inébranlablement la hache de pierre, on coupait l'arbre à sa base, on abattait sa tête, et l'on se trouvait possesseur d'une arme d'une solidité à toute épreuve.

En outre, des provisions de viandes sèches, de glands de fruits, de racines, assuraient en abondance des aliments pour l'hiver. Chaque jour, de nouvelles et ingénieuses améliorations trouvées par les femmes ajoutaient au confort des ména-

ges; chaque jour il naissait des enfants; les enfants arrivés avec leurs mères devenaient des jeunes gens, et les jeunes gens des hommes et des guerriers. Le matin, le vieillard prosterné, au milieu de ses nombreux sujets, devant le Soleil, seul dieu qu'ils adorassent, bénissait l'astre de la paix et du bonheur qu'il dispensait à ceux que la défaite et l'exil avaient autrefois si cruellement éprouvés.

Pour assurer ce bonheur et lui donner plus de durée, chacun portait sur sa poitrine un talisman formé d'un os sur lequel se trouvait gravée une image du So-



Os gravés (demi-grandeur.) (Musée Berthoud.)

leil. Cette image se composait d'un rond régulièrement tracé et entouré de raies qui en figuraient les rayons.

Parfois, près de l'astre, on plaçait la lune avec les yeux et le nez qui donnent encore nos almanachs; parfois encore on y ajoutait des dessins de serpents et même de crocodiles, la gueule ouverte et ornée de dents. D'où les exilés de la Dordogne connaissaient-ils le crocodile, cet enfant des pays chauds? D'où provenaient également ces petites haches en syénite, en sardoine ou en jade, espèces de pierres qu'on ne trouve point en Europe, qui proviennent de l'Inde et dont on

rencontre dans les fouilles archéologiques de rares exemplaires, à peu près échelonnés depuis l'Orient jusqu'au plein centre de l'Europe? N'est-ce pas là une grande probabilité que les races du Nord proviennent des émigrations des races orientales? Chose non moins étrange! aujourd'hui encore les Chinois donnent au jade le nom de "pierre de Yu ou pierre du Soleil".

Un jour le vieillard rassembla près de lui les principaux guerriers de la tribu et tint un long conseil après lequel deux

tres travailleurs creusaient sur la rive opposée une tranchée au milieu de laquelle ils établissaient une pente assez rapide. Ils firent glisser ensuite sur cette pente trois énormes blocs de grès qui vinrent tour à tour tomber en bondissant aux pieds du pont. On les poussa sur ce pont, qu'on leur fit traverser à l'aide de leviers en bois, et on les amena enfin au milieu de l'île, après quoi on démolit le pont.

Ce premier travail dura près de deux mois.



d'entre eux traversèrent la Seine et gagnèrent la forêt qui couvrait l'autre rive.

Le soir même, ces guerriers revinrent, allèrent trouver le chef en grande hâte, et, dès le lendemain, celui-ci convoqua tous les hommes de la tribu pour construire de la rive de l'île à la rive opposée, avec d'énormes troncs d'arbres, un pont d'une grande solidité. On recouvrit ensuite la surface de ce pont d'une couche de pierre cimentées en quelque sorte avec de l'argile détrempée.

Pendant qu'on bâtissait le pont, d'au-

On enfonça ensuite en terre l'un des deux bouts des deux moins gros rochers. Une fois qu'on les eut plantés, on construisit avec de la terre une sorte de terrasse en pente douce qui s'élevait du ras du sol à la hauteur des deux rochers. On fit, après cela, glisser sur cette terrasse la troisième pierre plate, longue de trois mètres environ, large de deux et épaisse de quarante centimètres, et on l'établit solidement sur deux autres, de façon à en former une sorte de table. L'oeuvre terminée, on confia aux enfants le soin de fai-

re disparaître la terrasse qui avait servi à élever la pierre plate, par un procédé imité à peu près, à quatre mille ans de là, par M. Lebas pour ériger l'obélisque de Louqsor sur son piédestal de la place de la Concorde.

Tant qu'elle dura, l'érection de ce monument construit au prix de tant de travaux longs et pénibles préoccupa vivement la tribu. Elle faisait l'objet de tous les entretiens, et les enfants eux-mêmes regardaient de loin, avec une sorte de respect craintif, les trois lourdes roches avec lesquelles on formait une formidable table de pierres.

Un matin, avant que le soleil parût, le vieillard sortit de sa hutte, et, entouré des guerriers, il fit une sorte de consécration bizarre de la table.

Après être demeuré longtemps prosterné devant l'astre, il prit des herbes sèches et odorantes qu'il alluma et qu'il laissa brûler au milieu des tourbillons de fumée qu'elles produisaient. Avec leur cendre

encore tiède il traça au milieu de la pierre une longue ligne grisâtre. Aussitôt les guerriers, guidés par cette ligne et à l'aide d'outils en silex, creusèrent une rigole profonde de cinq à six centimètres, et jetèrent soigneusement dans la Seine les débris produits par ce travail.

L'étrange cérémonie terminée, au soleil levant, le vieillard vint brûler du thym et d'autres plantes sur la rigole de la table de pierre, dans laquelle on a, sans doute, reconnu un de ces dolmens qu'on rencontre en si grand nombre en Bretagne et qui se trouvent en plusieurs autres parties de la France, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Il examinait attentivement les volutes capricieuses de la fumée, et suivant qu'elles se développaient paisiblement ou que le vent les interrompait dans leurs vaporeuses évolutions, le vieillard, qui remplissait les fonctions de chef et de pontife, s'éloignait serein ou préoccupé.





LE DUEL SOUS LE REGIME FRANCAIS

SI les lois modernes étaient aussi dures et impitoyables pour les duellistes que l'ancienne loi française, cette monstruosité qu'on appelle le duel disparaîtrait bien vite des coutumes des peuples civilisés. Tous les rois de France, à partir de Henri II, édictèrent des peines sévères contre le duel. Louis XIV fut le premier souverain, cependant, qui fit exécuter avec les édits royaux contre ce crime. En juin 1643, il publia un édit très sévère contre les duellistes.

A tous ceux qui, à l'avenir, estimeraient leur honneur ou leur réputation offensé, il ordonnait de s'adresser à lui-même ou à ses maréchaux pour obtenir réparation.

Celui qui, désobéissant à l'édit royal, appellerait à l'avenir quelqu'un en combat singulier, devait être privé de toutes ses charges, honneurs, dignités, etc., banni du royaume pour trois ans et perdre la moitié de ses biens.

Si l'un des duellistes était tué, le tiers de ses biens était confisqué, un procès criminel et extraordinaire était fait à sa mémoire et son corps était traîné à la voirie. Défense était faite aux curés, vicaires, de l'enterrer en terre sainte. S'il n'avait aucun bien, ses enfants, s'ils

étaient nobles, étaient déclarés rôturiers, et taillables pour dix ans, et, incapables d'être jamais nobles ni d'occuper aucune charge ou dignité royale. Il va sans dire que le duelliste qui avait tué son adversaire était irrémédiablement puni de mort.

Les cas de récidive étaient aussi punis de mort.

Les "témoins" du duel, s'ils y assistaient à la demande des duellistes, devaient être "dégradés des armes" et privés pour toujours de leurs charges, dignités et pensions. Ils étaient regardés comme complices du crime, puisqu'ils y donnaient leur consentement.

Louis XIV avait tellement à cœur de mettre fin à la barbare coutume du duel que dans ce même édit de juin 1643, il prêta le serment solennel de ne pas donner grâces des peines qu'il contient. "Pour nous ôter le moyen de contrevenir à un dessein si digne d'un roi très chrétien et du fils aîné de l'Eglise, ajoute-t-il, nous avons fait jurer en nos mains aux secrétaires de nos commandements de ne signer jamais aucunes lettres qui directement ou indirectement soient contraires à notre présent édit."

A différentes reprises, Louis XIV pu-

blia des édits ou déclarations augmentant les peines fixées par son édit de 1643 contre les duellistes.

Le premier duel dont notre histoire fasse mention eut lieu à Trois-Rivières dans l'hiver de 1646. Le Père Jérôme Lalemant parle de cette rencontre dans le "Journal des Jésuites".

"Je trouvai, dit-il, que deux hommes des Ursulines s'étaient appelés et provoqués et s'étaient allés battre avec leurs épées; ce qu'avaient fait aussi deux soldats aux Trois-Rivières, La Groye et Lafontaine pendant que nous y étions; La Groye fut blessé en deux endroits pour s'être comporté sagement et chrétiennement, ce qui ayant été vérifié par les Sauvages, Lafontaine fut mis en une "fosse."

On désignait alors sous le nom de "fosse" un cachot pratiqué sous terre et où il n'y avait aucune ouverture, si ce n'est celle par où on introduisait le condamné. Le bon Père Lalemant ne dit pas combien de temps le soldat Lafontaine resta dans ce séjour peu agréable.

Nos tribunaux furent ensuite tout près d'un quart de siècle sans être obligés de sévir contre les duellistes. Il faut croire que l'édit de Louis XIV avait eu une salutaire influence.

En 1669 François Blanche dit Langevin, soldat de la garnison de Trois-Rivières, tuait en duel un de ses compagnons d'armes, Daniel LeMaire dit Desroches. Langevin fut condamné par le Conseil Souverain, le 8 juillet 1669, à être pendu et étranglé "jusqu'à ce que mort s'en suive." La sentence fut exécutée le même jour, à trois heures de l'après-midi. Après son étranglement, le bourreau lui coupa le poing droit et l'attacha à un poteau sur le cap aux Diamants. Ses biens furent aussi confisqués et donnés à l'Hôtel-Dieu.

Vers la fin de juin 1684, François Marie

Perrot, gouverneur interdit de Montréal, et Jacques LeMoyne de Sainte-Hélène, celui-là même qui devait se conduire de si brillante façon six ans plus tard, au siège de Québec, se battaient en duel sur une des places publiques de Montréal. Les adversaires y allèrent si vigoureusement qu'ils se blessèrent tous deux.

Le gouverneur de la Nouvelle-France était alors M. de LaBarre. Les duellistes furent à peine inquiétés. M. de LaBarre était la faiblesse même.

L'intendant de Meulles écrivait au ministre au sujet de ce duel, le 8 juillet 1684:

"Monsieur Perrot, gouverneur de Montréal, interdit par Sa Majesté, et le nommé Ste-Hélaine, fils du sieur LeMoyne, se sont battus il y a quinze jours à Montréal dans la place publique après s'être cherché, sur quelques rapports qui leur avoient esté faits, et se sont tous deux blessés.

"Monsieur le Général (gouverneur) a pris connoissance de cette affaire comme juge du point d'honneur. Je l'ay souffert volontiers et me suis contenté de luy dire que les injures, les soufflets et les coups de bastons entre gentilshommes regardoient les maréchaux de France et les gouverneurs généraux parce qu'il ny avoit pour peine que la prison et des réparations d'honneur; mais que Sa Majesté renvoyoit aux cours souveraines les duels et mesme tous les combats teste à teste soit par rencontre ou autrement.

"Et crainte que l'on ne se mette sur le pied dans ce pais icy de se battre ce qui est déjà arrivé d'autres fois, vous aurez la bonté s'yl vous plaît Monseigneur de me mander vostre intention sur ce fait, et prendre la peine de m'envoyer la dernière desclARATION de Sa Majesté touchant les duels; et d'avoir la bonté de me marquer

si cela regarde le conseil souverain ou l'Intendant, je croy qu'en France ce sont les cours souveraines, mais si c'est la mesme chose en ce país icy, il est assuré que l'on ne punira jamais parsonne estant certain que le conseil est allié ou proche parent de tous les gentils-hommes et plus apparens du país."

En 1689, François Lefebvre, sieur Duplessis, et Raymond-Blaise, sieur des Bergères, capitaines dans le détachement des troupes de la marine, se battirent à l'épée à la suite d'un démêlé. Arrêtés, ils furent assez heureux de s'en tirer, Duplessis en payant six cents livres à des Bergères, parcequ'il était l'agresseur et l'avait blessé, et ce dernier en aumônant dix livres, payables moitié à l'Hôtel-Dieu et moitié au Bureau des pauvres.

Dans l'hiver de 1690-91, Pierre de Noyan et Guillaume de Lorimier, capitaines dans les troupes du détachement de la marine, ayant eu une difficulté à propos d'une perte de jeu, se battirent en duel à Montréal. De Noyan fut blessé à la main et de Lorimier au dos. Le Conseil Souverain les condamna chacun à cinquante livres d'amende, M. de Frontenac ne les trouvant pas assez punis leur enleva leurs compagnies.

L'intendant de Champigny écrivait au ministre, le 10 mai 1691 :

"Les Srs de Lorimier et Noyan, capitaines des troupes, ayant eu différent pour une perte au jeu mirent l'épée à la main et se battirent, le premier a esté blessé et est presque guéri, le conseil souverain a connu de cette affaire et les a condamnez à une amende ; je vous envoye copie du procès pour vous donner connaissance de ce qui s'est passé. Mr de Frontenac n'a pas jugé à propos de leur laisser le commandement de leurs compagnies qu'il a donné à deux

autres officiers. Je vous envoye aussy le jugement d'un autre procès pour un pareil combat entre les Srs Duplessis et des Bergères qui a esté au dit conseil en 1689, dont je vous ay escrit dans ce temps-là, Mr de Frontenac après le procès jugé les laissa à la teste de leurs compagnies sans aucune difficulté et ils y sont actuellement."

Le 7 janvier 1698, Henry Begard dit Lafleur, sergent de la compagnie de des Meloises, était trouvé mort sur le chemin conduisant à l'Hôpital-Général de Québec. A la suite de l'enquête instituée par le procureur du roi il fut découvert que Begard dit Lafleur avait été tué dans un duel à l'épée avec le nommé Dubé, sergent dans la compagnie de Louvigny. Après sa malheureuse affaire, Dubé s'était empressé de prendre la fuite

Le corps de Begard dit Lafleur fut transporté à la prison—il n'y avait pas encore de morgue—et le lendemain, 8 janvier, après l'apposition du sceau du Conseil Souverain sur le front du mort, Michel Lepailleux, huissier, fut nommé son curateur.

Le 13 janvier, le Conseil Souverain ordonnait que la mémoire de Henry Begard dit Lafleur demeurerait condamnée éteinte et supprimée à perpétuité, et son cadavre attaché par l'exécuteur de la haute justice au derrière d'une traîne et traîné sur une claie la tête en bas et la face contre terre par les rues de la ville et ensuite jeté à la voirie.

La sentence fut exécutée le même jour.

Dans la nuit du 23 au 24 octobre 1706, Charles Legris dit David, sergent, et Charles Emmanuel Fourré dit Ladvoeat, soldat, tous deux dans les troupes de la marine, se battaient en duel à Québec. Le sergent David fut si grièvement blessé qu'il mourut le lendemain. L'assassin

s'empressa de prendre la fuite. On lui fit tout de même son procès ainsi qu'au cadavre de son malheureux adversaire représenté par un curateur ad hoc.

Le 11 avril 1707, le Conseil Souverain rendait la sentence suivante :

“Le Conseil condamne ledit Fourré à être pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'en suive, à une potence qui sera à cet effet dressée en la place publique de cette ville, ses biens déclarés acquis et confisqués au Roi... et sera le présent arrêt exécuté par effigie en un tableau qui sera attaché à la dite potence par l'exécuteur de la haute justice : et à l'égard du dit Legris David, sa mémoire demeurera condamnée, éteinte et supprimée à perpétuité, et, à cet effet attendu que son corps est consommé, son effigie sera aussi mise dans le même tableau sur une claye au derrière d'une traîne, la tête en bas, la face contre terre. Ses biens aussi acquis et confisqués au roi.”

La sentence fut exécutée le 14 avril, à trois heures de l'après-midi.

En 1715, Jean d'Ailleboust d'Argenteuil tuait en duel un officier du détachement des troupes de la marine, Jacques de Malleray, sieur de la Mollerie. Ce dernier, qui était le fils de la duchesse de la Mollerie, avait mené en France une vie de désordres et de débauches. Il ne fit pas mieux dans la Nouvelle-France. A la suite d'une discussion futile il tua un homme en plein jour dans une rue de Québec. Avant de mourir, il eut le temps de se repentir et d'avouer que, dans son duel avec d'Ailleboust d'Argenteuil, il était le provocateur et le coupable.

D'Ailleboust, qui avait pris la fuite, n'en fut pas moins condamné à avoir la tête tranchée.

MM. de Ramezay et Bégon écrivaient au ministre le 15 novembre 1715 :

“Le Sr Ch'lier d'Argenteuil et le Sr de Lamollerie, enseignes en garnison à Montréal ayant eu querelle le 15 du mois de décembre dernier, ce premier a donné un coup d'épée au Sr de la Mollerie qui en est mort le lendemain et le dit Sr d'Argenteuil s'est évadé sur le champ et a passé en la Nouvelle-Angleterre, comme il n'y a point eu de portée contre le dit Sr Dargenteuil, le major de la place a informé le mesme jour de ce crime en conséquence de l'ordonnance de 1689, livre 4, titre 1er, art. 21, portant que les officiers de marine connoistront des crimes qui seront commis entre les officiers, matelots et soldats, les officiers du Siège royal de Montréal en ont informé de leur côté à la requête du Procureur du Roy et ont instruit le procès par contumace jusques au jugement définitif à cause de la contention entre les officiers de guerre et eux, sur laquelle le Conseil Supérieur a rendu son arrest le 25 février dernier par lequel ayant égard au réquisitoire du major et à celui du procureur général, il a ordonné que les officiers de la juridiction de Montréal se désisteroient de la connaissance de cette affaire et que la procédure par eux faite seroit remyse au major, et en conséquence de cet arrest, ce procès a été instruit et jugé par le Conseil de guerre, nous avons l'honneur de vous envoyer copie du jugement qui a été rendu par lequel le dit Sr Dargenteuil a été condamné à avoir la tête tranchée.”

Plus tard, en janvier 1719, d'Ailleboust d'Argenteuil obtint des lettres de pardon et put revenir dans la Nouvelle-France.

En 1736, le sieur DuBuisson tuait en duel le sieur Chambly de Cournoyer.

DuBuisson fut condamné à mort par la prévôté de Trois-Rivières.

Le 30 octobre 1739, M. de Beauharnois écrivait au ministre :

“Nous avons l'honneur de vous écrire en commun Mr Hocquart et moy le 2 octobre de l'année dernière à l'occasion du Sr DuBuisson et celuy de vous envoyer la procédure qui a été faite contre luy au conseil supérieur de Québec, avec l'arrest du 29 mars de la même année, qui ordonnoit un plus amplement informé pendant un an, nous vous avons fait remarquer, Monseigneur, que le Conseil avoit regardé le combat qui s'est passé entre les Srs DuBuisson et Chambly, comme un cas fortuit et non prémédité, et qu'il n'avoit parû aucune matière à conviction de crime de duel dans l'information, sur quoy nous avons supplié, Monseigneur, de vous intéresser auprès de Sa Majesté affin de luy obtenir sa grâce pour l'homicide qu'il a commis.

“Vous nous avez fait l'honneur de nous répondre que vous ne pouviez, Monseigneur, la luy procurer, que le conseil supérieur n'eut rendu un arrect deffinitif qui le déchargeat de l'accusation de ce crime, nous luy avons fait part de vos intentions Mr. le Procureur Général et tous les conseillers ont paru être dans le dessein de ne point juger deffinitivement, que le Sr. DuBuisson ne se fût représenté, je leur ay fait sentir à tous, qu'il ne paroisait pas naturel qu'il vint se constituer prisonnier à Québec pendant qu'il étoit condamné à mort aux Trois-Rivières, et que si le Conseil Supérieur le déchargeoit de l'accusation du crime de duel, celuy de guerre seroit en droit de le revendiquer et de luy faire suir son jugement, ils m'ont proposé un expédient que je n'ai pas jugé à propos de suivre, qui étoit de me servir de mon autorité pour ordonner au Conseil de Guerre de suspendre l'accusation de son jugement, jusqu'à ce qu'il eût plû à Sa Majesté d'accorder des lettres de grâce, et même Mr. Hocquart étoit

de cet avis,, j'ay répondu que je scavois trop bien les ordonnances pour y contrevenir et que je n'étois point en droit dans aucun cas de les confreindre, que vous aviez, Monseigneur, par votre dépêche commune fixé au conseil Supérieur ce qu'il avoit a faire qui étoit de procurer définitivement, et qu'il n'étoit point dit que le Sr DuBuisson se représenteroit, que d'ailleurs n'étant survenu aucune charges sur le plus amplement informé malgré les monitoires, agraves et réagrades qu'ils avoient fait publier, ils ne pouvoient se dispenser de juger, malgré toutes mes représentations, je n'ay pu, Monseigneur, rien obtenir, j'ay remarqué beaucoup de passion et prévention par rapport au conflit de juridiction, je vois avec peine que le Sr DuBuisson sera toujours errant, à moins que Sa Majesté n'ordonne au conseil de prononcer, ou qu'elle ne se détermine à luy acorder sa grace.

“Je suis, Monseigneur, informé qu'il n'y a eû aucune apparence de duel, et j'ose vous assurer que le Sr Chambly qu'il a tiré, n'étoit point celuy avec lequel il avoit eû querelle, c'étoit avec le Sr de La Fresnière, son frère.”

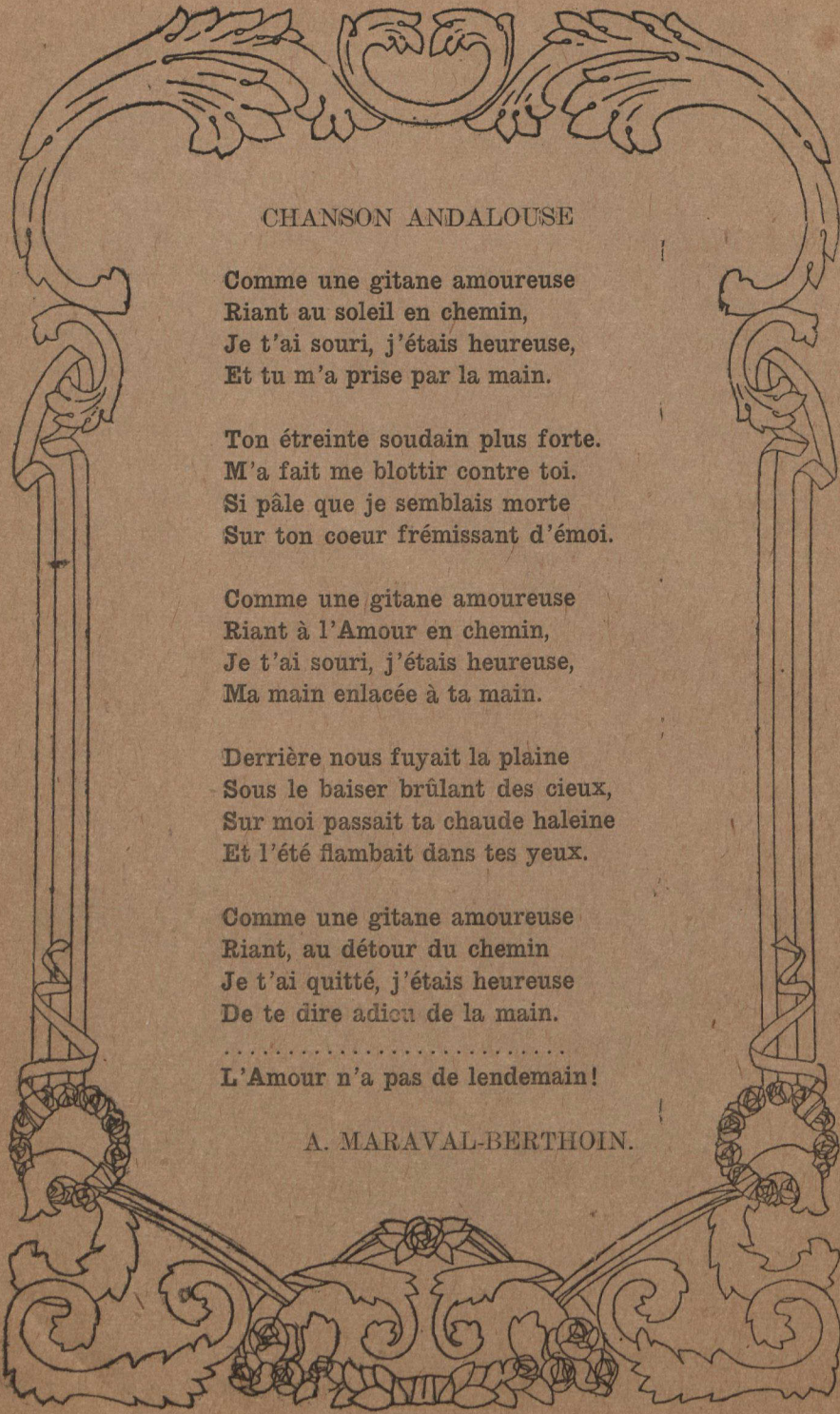
Le 8 octobre 1740, M. de Beauharnois écrivait de nouveau au ministre:

“Le Sr DuBuisson a fait enthériter sa grâce aux Trois-Rivières le 3 septembre dernier, il est descendû icy, s'est constitué prisonnier, et a été déchargé d'une commune voix au Conseil Supérieur le 19 du même mois, de l'accusation du crime de duel contre luy intentée, je me suis trouvé à ce jugement, et j'ose vous assurer, Monseigneur, qu'il n'y avait aucune matière à conviction, il est bien malheureux qu'on l'ait fait errer si longtemps, son Père en est mort de douleur, et luy sans vos bontés seroit encore fugitif, il a l'honneur de vous supplier, Monsei-

gneur, d'agréer ses très respectueux remerciemens des attentions infinies que vous avez bien voulu avoir pour luy, reçevés s'il vous plaît les miens, et trouvés on que j'aye l'honneur de vous le proposer pour remplir un des enseignes en second vacantes, et de vous demander son ancienneté, vous pouvez vous ressouvenir, Monseigneur, que le 20 mars 1736, vous m'avez envoyé pour luy une expectative dont il n'a pû profiter, les raisons que je vous ay mandées par rapport aux événemens qui pourroient arriver ne subsistent plus, le S. DuBuisson depuis son retour, s'est trouvé très souvent avec ses frères et Parens du feu S. Chambly, et qui l'ont été voir, ils ne paroissent pas luy en vouloir plus de mal, sachant qu'il ne l'a tué que dans le cas d'une légitime déffense, je ne

trouve plus d'inconvénients a luy procurer son avancement en ce Pais. Il ne reste, Monseigneur, à vous observer que depuis son absence il a été rayé de dessus les Rôles, qu'il se trouve aujourd'hui sans aucuns secours, son évacion a coûté considérablement à son Père, et à lui beaucoup de peine, puisqu'il a été prisonnier onze mois à Orange le prenant pour un espion par l'inventaire qui a été fait de la succession, il ne paroît aucuns biens, en sorte qu'il est réduit dans un état pitoyable, et j'ose le dire à la charité des humains, vous lui rendriés, Monseigneur, un grand service si vous vouliés avoir la bonté d'ordonner que sa solde de Cadet à l'Eguillette luy fut payée sur les retenues des compagnies, je vous en seray très obligé."





CHANSON ANDALOUSE

Comme une gitane amoureuse
 Riant au soleil en chemin,
 Je t'ai souri, j'étais heureuse,
 Et tu m'a prise par la main.

Ton étreinte soudain plus forte.
 M'a fait me blottir contre toi.
 Si pâle que je semblais morte
 Sur ton coeur frémissant d'émoi.

Comme une gitane amoureuse
 Riant à l'Amour en chemin,
 Je t'ai souri, j'étais heureuse,
 Ma main enlacée à ta main.

Derrière nous fuyait la plaine
 Sous le baiser brûlant des cieux,
 Sur moi passait ta chaude haleine
 Et l'été flambait dans tes yeux.

Comme une gitane amoureuse
 Riant, au détour du chemin
 Je t'ai quitté, j'étais heureuse
 De te dire adieu de la main.

.....
 L'Amour n'a pas de lendemain!

A. MARAVAl-BERTHOIN.



LE TRESOR CACHE D'IMAM RIZA

La fort curieuse gravure que nous mettons sous les yeux des lecteurs de la "Revue Populaire", serait, aux dires de certains, le plan d'une cachette dans laquelle s'entasseraient depuis des siècles des trésors fabuleux, auprès desquels ceux des Mille et une Nuits ne seraient qu'un très pâle reflet. En contemplant cette image grossière et énigmatique certains ont pu évoquer la danse fantastique des millions, et le scintillement irréal des gemmes les plus précieuses. Malheureusement ce plan qui contient dans ses lignes aux enchevêtrements bizarres, la clef permettant d'accéder à ce merveilleux trésor, garde jalousement son secret et jusqu'à présent toutes les recherches sont restées infructueuses.

Ce diagramme n'est autre que le plan du temple de Riza, la mosquée sacro sainte des Perses Mahométans, détruite au cours de l'invasion Russe en Perse. Déplorable résultat de la guerre, qui voulut qu'un des plus beaux temples du monde fut mis à sac par les troupes envahissantes, sans souci des trésors splendides que la fureur soldatesque enlevait à l'histoire et à l'archéologie.

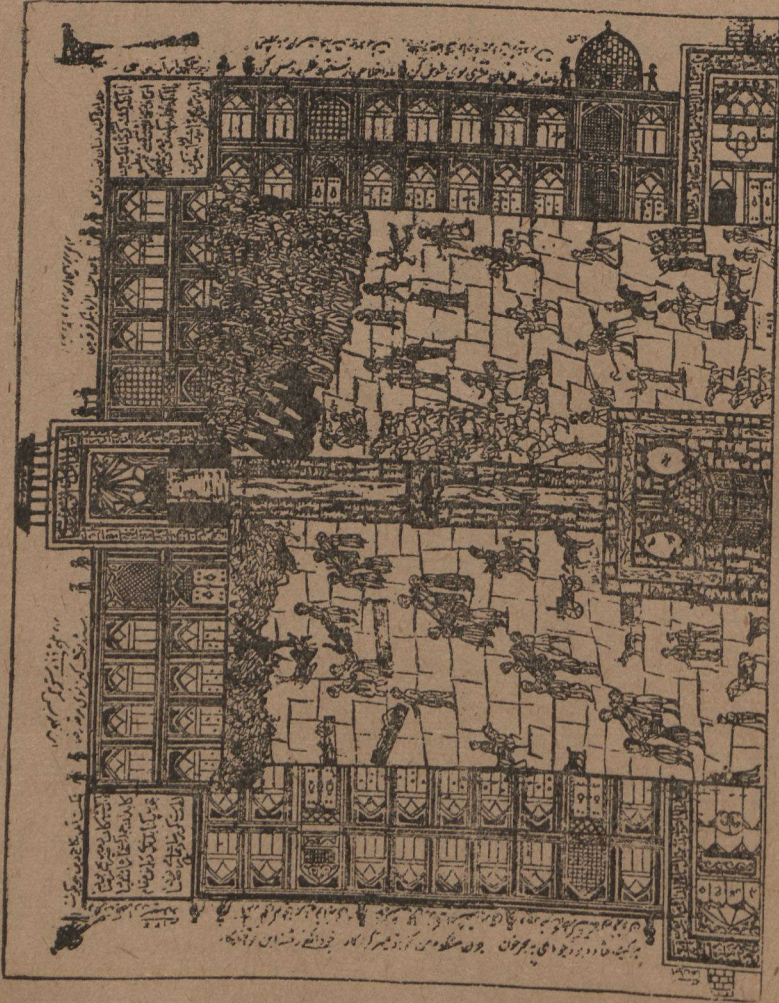
On savait cependant que depuis un millier d'années ce temple contenait une collection inappréciable d'objets précieux,

d'ornements d'or et d'argent, de pierres fines, produit des multiples offrandes déposées par les pèlerins Mahométans. Riza était en quelque sorte la Mecque de l'Inde, où les pieux Rajahs venaient à époque fixe saluer la mémoire de leur Dieu et lui offrir la dîme que tout musulman est tenu de déposer sur son autel. On savait que parmi les trésors qui s'amoncelaient dans cette mosquée se trouvait le plus beau saphir du monde dont le prix d'évaluation atteignait plus d'un million de dollars.

Mais la fureur, disons la sauvagerie des cosaques qui attaquèrent Riza et qui sans souci de ce trésor égorgèrent de sang-froid les gardiens du temple, ne permit pas de se procurer les renseignements indispensables à la découverte.

Les Perses avaient eu connaissance de l'arrivée des troupes Russes, leur premier soin avait été de soustraire à leurs ennemis la plus grande partie des richesses entassées dans le temple et de les enfouir dans un lieu connu seulement par les hauts dignitaires de l'église.

Le dépit des assiégeants fut énorme, mais malgré les cruautés inouïes dont les survivants furent les victimes, il leur fut impossible de pénétrer le secret du trésor caché que beaucoup emportèrent avec eux



Le Trésor caché d'Imam Riza

dans la tombe. Toutefois parmi les prisonniers se trouvait un orfèvre du nom de Mirza Tahir habitant Meshed, sur lequel fut trouvé le plan dont nous donnons aujourd'hui l'exacte reproduction. Immédiatement les autorités Russes comprirent de quelle importance pourrait être ce document et tous les efforts convergèrent vers le même but, en obtenir l'explication. Malheureusement toutes les finesses et les ruses de la diplomatie, la rigueur comme la douceur, échouèrent devant le mutisme du prisonnier qui avec cette habileté particulière à sa race, se plut à embrouiller davantage par ses explications, un problème qui n'était déjà que trop difficile. Finalement il déclara que ce n'était là qu'une image prophétique qui avait été élaborée par lui depuis longtemps, en prévision de l'assaut du temple. L'explication pouvait être plausible car (on peut s'en rendre compte) le dessin figure une scène de guerre et la prise de possession par l'ennemi du temple sacré.

Néanmoins les autorités doutèrent de la véracité des paroles de l'auteur du dessin, et toutes les précautions furent prises pour arriver à la découverte de la vérité. Tour à tour les prisonniers détenus furent mandés à part et mis en présence de la carte suspecte, mais le résultat demeura négatif, aucune révélation intéressante ne vint jeter un peu de lumière sur le hiéroglyphe tentateur. Actuellement encore dans toute la partie Nord de la Perse qui est restée possession Russe, le service secret de l'Empire s'efforce d'obtenir un résultat. Hélas, il se passera bien des années avant que les plus fins limiers parviennent à saisir le bout du fil leur permettant de débrouiller un rebut aussi compliqué. Peut-être les Russes auraient-ils pu arriver à saisir le secret si les baïonnettes des Cosaques n'avaient pas été aussi meur-

trières et si les balles n'avaient fauché en quelques minutes ceux qui furent les détentés du dépôt sacré.

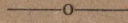
L'armée victorieuse dut se contenter de quelques bijoux rares oubliés dans la précipitation d'un sauvetage hâtif, ainsi que de quelques livres extrêmement anciens qui permettraient aux savants de remonter à la genèse de la littérature Perse. Le temple lui-même un bijou de l'architecture byzantine ne put être sauvé de la destruction et sa démolition restera comme un acte de vandalisme dont les artistes se consolent difficilement.

Les Cosaques avaient arrêté le trésorier, le bibliothécaire et le portier du lieu saint, mais avec quelques livres rares et quelques gemmes égarées le document fut tout le produit d'une attaque dont le résultat devait couvrir presque la totalité des frais de l'expédition.

Meshed est une ville de 60,000 âmes, visitée annuellement par plus de 100,000 pèlerins. Le temple en question avait été construit à la mémoire d'Ali ar Riza fils de l'Imam Musa. Riza était né en l'an 770 A. J. C. et à l'âge de 30 ans prit le titre d'Imam qu'il conserva jusqu'à sa mort. Riza fut considéré comme un saint par ses successeurs, qui lui élevèrent le temple dont il s'agit au milieu duquel était placé son tombeau.

Le dôme de cette mosquée était considéré comme un des plus beaux et des plus élevés de la Perse. Il était fait d'une mosaïque de turquoises au milieu desquelles s'étaient de merveilleuses inscriptions anciennes. Les minarets des porches étaient garnis d'or et de pierres bleues du plus bel effet et sa façade présentait le caractère le plus somptueux du style oriental.

Cadeau de Nouvel An



CETTE année-là, Boudhâ, le Père du Monde, se trouvant par hasard de bonne humeur—une fois n'est pas coutume, mais il a tellement de sujets de mécontentement d'ici bas — avait convié toutes les créatures à venir elles-mêmes choisir leur cadeaux de Nouvel An.

Lorsque tous furent réunis, sur son ordre, il leur fut distribué des catalogues, des grands bazars d'Orient, et chacun fit son choix, un choix approprié à sa nature, ses facultés ou ses besoins, ou simplement guidé par une pointe d'humour.

C'est ainsi que l'éléphant se décida pour une brosse à dents.

La girafe, un faux-col.

L'âne, des boucles d'oreille.

Le crocodile, un mouchoir.

La taupe, une paire de lunettes.

La vache, un chemin de fer à catastrophes.

Le marabout, une perruque.

La marmotte, un réveil-matin.

Le castor, une boîte de construction.

L'araignée, un métier à tisser.

La tortue, une automobile.

L'écureuil, un casse-noisettes.

Le bouc, un plat à barbe.

Etc., etc.

En somme, tous ces choix étaient assez judicieux. Quelques-uns seulement dépassèrent la note, soit par un sentiment mal compris de l'humour, soit par prétention.

C'est ainsi que le manchot opta pour une paire de gants, le héron des échasses,

la baleine une baignoire et le dromadaire... un corset droit.

Malgré tout, la cérémonie fut très réussie et, grâce aux rafraîchissements, la plus franche gaieté ne tarda pas à régner dans l'assistance.

Ainsi qu'il arrive parmi les animaux, lorsque le cruel besoin de la faim ne se fait pas sentir, ils se montraient les uns vis-à-vis des autres conciliants, voire doux, aimables et même pleins de prévenances.

Cependant, le dernier d'entre eux venait de recevoir son cadeau—l'ours blanc qui avait demandé une chaufferette—lorsqu'un nouveau venu fit son apparition.

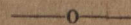
C'était un bipède, dépourvu de poils, de griffes et de crocs, aux yeux bleus et doux. Sa physionomie respirait l'intelligence. Sa parole, onctueuse comme du miel, semblait celle d'un apôtre qui prêche la paix et la concorde.

A sa vue, chacun s'écarta, lui faisant place, et au milieu d'eux, il passa, si amène, si inoffensif, que chacun se demanda ce qui pouvait convenir à cet être tout d'idéal et de perfection?

Boudhâ lui-même le contemplait avec un bon sourire paternel.

Alors, ayant, avec un sourire méprisant, parcouru les brochures, l'"Homme", c'était lui, releva la tête, et, d'une voix concentrée :

—Je veux un canon! dit-il.





Moeurs d'Asie

LE JOUR DE L'AN

Le "jour de l'An", en Asie française, se nomme le "Têt".

Il n'y a pas, si on en juge par le bruit et l'éclat, de plus grande fête dans le calendrier jaune, lequel compte pourtant un certain nombre de réjouissances solennelles : la fête des enfants, la fête du labourage, la fête du riz, la fête des esprits des ancêtres, les fêtes des solstices, etc.

Mais le "Têt" a un caractère particulier. Ce n'est pas une fête de famille ni du foyer.

La famille, en pays jaune, est un principe trop vénéré, trop primordial, trop austère, pour être entouré de sourires et de joies bruyantes. Même pour le "Nouvel An" les enfants ne sautent pas au cou de leurs parents ; ils se prosternent à leurs genoux ; les parents ne donnent pas à leurs enfants des bonbons ni des polichinelles ; ils ne leur offrent que de bons conseils et des sentences bien raisonnables, tout appropriées à l'existence journalière qu'ils ont à mener.

Le Têt est exclusivement une fête publique, une réjouissance du plein air et de la multitude, avec de forts rires, des joies grasses, des éclats vulgaires et tout le bruit et les amusements capables de ré-

jouir une foule essentiellement enfantine et badaude.

Pour ce jour-là, et depuis longtemps, les ouvriers, les journaliers, les tireurs de pousse-pousse et tous les petits métiers ont fait des économies : les boys et les serviteurs ont demandé à leurs maîtres des avances sur leurs gagés. Et le jour venu, on dépense tout ce qu'on a, et même davantage.

On fait d'abord, dans la pagode lumineuse, quelques sacrifices aux bienveillants génies, qui savent se contenter de peu.

Après quoi, les premières agapes étant consommées rapidement, on se répand parmi les jeux populaires ; et il y a des courses en sac, des joutes de natation et des mâts de cocagne. Mais le clou, sans lequel il n'est point de "Têt", c'est la promenade du Dragon.

L'animal terrible et céleste, qui est à la source de toute la théogonie jaune, descend des nuages, son habituelle retraite, et court les nuages d'Annam, dans un cortège semi-burlesque, tel celui dont use, le 6 décembre, saint Nicolas de Myre, pour se promener dans les villes et les bourgs de Lorraine.

Tête en bois léger, laqué et doré, grif-



La promenade du Dragon, au jour de l'an, dans les rues de Hué.

les en carton, impérialement sorties, écailles du dos et des pattes en étoffes multicolores, échine en rotin flexible, le Dragon, porté sur les épaules de vingt comparses complaisants et invisibles, déroule les anneaux multiples le long des rues et des carrefours, à l'effarement des enfants, à la joie du populaire.

Le précédent, l'accompagnent et le suivent des érieurs, des porteurs de parasols de soie, d'éventails géants de Namdinh, de queues de cheval, de symboles et de simulacres de toute sorte. Et tout le long de la procession, la foule se rue avec des cris, et les "Phao" éclatent impitoyablement.

Ab! ces pétards de cérémonie, poudre et bambou secs, que chaque habitant amoncelle devant sa porte et qu'il fait partir, formidablement dans les jambes et aux yeux des passants!

Et aux détonations sèches et vibrantes, les innombrables chiens, que toute agglomération jaune recèle, hurlent sans fin, plus haut que la multitude, plus fort que les artifices!

Hissé, ballotté dans le flot humain, le dragon s'engouffre dans les rues et les carrefours, parmi l'énorme joie populaire, et la promenade aboutit aux remparts et aux haies épineuses, où le tout s'abîme en un feu de joie au milieu des clameurs.

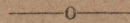
Et le soir, remplie des victuailles innombrables et des liquides suspects qui surchargent, sur les voies publiques, les éventails poussiéreux des marchands en plein air, toute cette foule se rue à la maison des jeux, au jeu des sapèques, au jeu des soucoupes, ou à tel attrape-nigaud que, dans chaque commune, offre triomphalement le Chinois tenancier des jeux de hasard.

Car, pour l'Annamite, il n'est pas de bonne fête sans le jeu, quels qu'en soient la forme et l'aléa.

Ivre de bruit, de mouvement et de boisson, l'indigène se glisse dans l'ancre tentateur et n'en ressort qu'au lever du jour et complètement à sec.

Là il joue et il perd tout l'argent qu'il a, l'argent qu'il n'a pas, ses habits, sa montre, son turban, sa rizière et son cercueil.

Et le lendemain, au petit matin, et le Têt fini, l'œil vague et le cheveu malade, le boy décaqué rentre chez son patron blanc, en rêvant à un nouveau moyen de faire danser l'anse du panier; et le paysan, dépouillé de sa récolte et nu comme un ver, retourne au village, avec l'obligation inéluctable, aux prochaines nuits sans lune qui traînent sur la terre leur robe d'épaisses ténèbres, de prendre les sentiers du chapardage, de la contrebande et de l'aventure.



La Gomme à Chiquer des Américains

NOUS sommes peut-être injuste en appelant cela gomme à chiquer, et il serait plus légitime de dire gomme à mastiquer.

Nous ne savons pas au juste si c'est sous l'influence de l'habitude que les Américains d'autrefois, l'Américain au type classique, avait de chiquer constamment un morceau de tabac; mais il est bien sûr que le besoin de mastiquer quelque chose se retrouve maintenant chez presque tous les habitants de la grande Confédération.

Pour excuser cet atavisme, les Américains affirment qu'il y a là une coutume très saine au point de vue de la digestion.

La chose n'est point impossible, car

en mastiquant presque constamment quelque chose, on fait jouer les glandes salivaires, qui produisent des sucs contribuant à la digestion.

Ce que les Américains du Nord mastiquent ainsi, c'est ce qu'on appelle familièrement du chicle. Il est préparé normalement aux Etats-Unis mêmes, mais il provient d'un arbre, de son nom savant, "Achras Sapota", qui croit dans l'Amérique centrale, et principalement au Mexique.

Pour l'instant, l'arbre à chicle ne se rencontre qu'à l'état sauvage et est exploité dans ces conditions. Il présente un tronc droit et lisse, qui peut atteindre une hauteur de douze à quinze verges, et il pousse surtout dans les terrains argileux; son bois est d'une couleur rougeâtre, dur, pesant, à texture compacte, il est excellent pour l'ébénisterie.

C'est ce bois même qui donne la gomme à mastiquer, qu'on pourrait croire fournie par le fruit du Sapota, fruit que les habitants de l'Amérique centrale appellent sapotillo et goûtent fort; mais les Américains réclament autre chose.

Pour se procurer la fameuse gomme à mastiquer, on fait sur le tronc du Sapota des incisions qui rappellent un peu celles que l'on exécute sur le tronc, soit des pins, pour obtenir la résine, soit des arbres à caoutchouc pour en recueillir le latex.

La récolte se fait durant l'époque des pluies; l'ouvrier indigène qui fait les incisions emploie pour cela le fameux couteau appelé "machete", qui sert un peu

à tout dans l'Amérique centrale, dans les Antilles, et aussi dans l'Amérique du Sud.

Il grimpe au tronc de l'arbre en s'aidant d'une corde, comme le font nos bûcherons; puis à l'aide de son "machete", par des mouvements rapides, il fait des incisions en forme de V dans divers points de l'arbre

On place un petit récipient au point de jonction des deux incisions; et il s'y écoule une résine blanchâtre, qui jaunit rapidement au contact de l'air, et qui se solidifie presque, au moins jusqu'à prendre la consistance du miel.

On fait ensuite sécher le chicle dans des hangars, à l'abri des intempéries et on l'expédie aux Etats-Unis, par la voie du Canada, sous forme de pains.

On le raffine d'ailleurs lorsqu'il arrive dans la Confédération, et on le fait sécher de nouveau. A l'heure actuelle, les Etats-Unis importent pour leur territoire plus de 2 millions et demi de gomme à mastiquer, et comme la demande de cette gomme augmente sans cesse, le prix du produit augmente lui-même suivant une loi inévitable.

Il y a une vingtaine d'années, le chicle ne se vendait que de 7 à 8 cents la livre; aujourd'hui, il se vend près de \$1.50 la livre. Nous devons dire que, dans la préparation que les Américains font subir au chicle, on ne se contente pas de faire bouillir la gomme pour l'épurer et pour lui faire prendre la consistance voulue; ils y ajoutent, pour lui donner une certaine saveur, de la vanille, de la menthe, du sucre, suivant le goût de la clientèle.



PETITES MANIES DANGEREUSES

Les gestes en apparence les plus futiles, sont souvent la cause de graves catastrophes.

Par A. Riou.

A LA vérité, le titre de cet article manque indubitablement de gaieté, je ne voudrais pas tomber dans le macabre, et jouer au prophète de mauvais augure, toutefois j'estime qu'il est toujours bon de crier "casse-cou" en vertu de l'adage bien connu: "Un homme prévenu en vaut deux". D'ailleurs les conseils qui vont suivre ne sont que des observations prélevées au fil de la vie ordinaire, des constatations auxquelles le premier venu pourra s'adonner, s'il a simplement l'intention de vouloir se rendre compte et réfléchir, ne fût-ce qu'un instant. Nous ne nous lancerons pas dans des études bactériologiques, trop profondes pour être pratiques, nous chercherons simplement à mettre en relief quelques petites manies qui nous paraissent bien inoffensives au premier abord et dont la pratique offre aux dires des savants, dé-

clarés éminents les conséquences les plus néfastes.

Depuis les recherches effectuées par l'illustre Pasteur, l'influence du microbe sur l'organisme humain a été péremptoirement démontré; et d'abord qu'est-ce qu'un microbe? Aux dires des médecins c'est un "organisme microscopique non cellulaire, dépourvu de pigment protoplasmique qui est l'agent des fermentations, des putréfactions et d'un grand nombre de maladies dites virulentes, spécifiques ou contagieuses.

En se multipliant, les diverses espèces de microbes transforment les éléments où ils vivent, ils y prennent ce qui est nécessaire à leur prolifération et y rejettent les éléments de leur activité vitale. Ainsi s'effectuent la putréfaction, certaines fermentations et prennent naissance les "toxines" microbiennes. Transportés

dans des organismes vivants, le plus grand nombre des microbes meurent, mais il en est d'autres qui se trouvant en présence d'une déchéance quelconque produite par un surmenage, un froid, etc., peuvent y prospérer, et donnent naissance aux maladies dites infectieuses.

Chaque espèce de microbe a dans l'organisme humain un endroit de prédilection, le "pneumocoque" agit sur les poumons; le bacille diphtérique pousse sur les muqueuses, etc.

Les microbes sont partout sur le sol, dans l'eau, dans l'air et dans le corps. On serait effrayé si l'on songeait que chaque mètre cube d'air respiré sur une voie fréquentée contient en moyenne 20,000 microbes et que l'eau de Seine par exemple contient environ 1480 microbes par centimètre cube.

Pour un peu, cette statistique effrayante arriverait, si l'on y songeait sérieusement, à paralyser nos moindres gestes et à entraver nos habitudes même les plus normales. On craindrait de boire un verre d'eau, ou de déguster un fruit par crainte d'être intoxiqués, aussi est-il nécessaire de faire la part des choses et de ne pas se laisser influencer par tous les rapports plus ou moins spécieux des savants bactériologistes. Tout de même, il ne semble pas inutile de se prémunir, et de même que la véritable bravoure ne consiste pas à se jeter tête baissée au milieu des balles, il semblerait profondément ridicule de s'exposer à contracter la tuberculose en faisant fi des principes d'hygiène les plus élémentaires.

Une anecdote assez piquante me revient à l'esprit en parlant de microbes et je ne résiste pas au désir de la conter ici où elle aura sa place toute trouvée. Elle me fut narrée un jour par un mien ami, qui m'en affirma l'authenticité, en tous cas,

je vous la donnerai pour ce qu'elle vaut, et peut-être arrivera-t-elle à atténuer la mauvaise impression laissée par les lignes précédentes.

L'illustre savant Pasteur se trouvait à table au château des Alleux chez son gendre Vallery-Radot, littérateur éminent doublé d'un homme de science, ce qui est fort rare. Le dessert arrivé on apporta de rouges cerises rebondies et tous les savourèrent à l'exception de Pasteur qui une à une les plongea dans un verre rempli d'eau, les essuya, les relava encore, avec des précautions si minutieuses que parents et enfants égayés, le plaisantèrent doucement sur sa manie de propreté excessive.

—Riez, riez, répondit-il d'un air de bonne humeur. Mes petits nettoyages sont indispensables; sur chacun de ces fruits se sont installées des colonies de microbes, dont le plus inoffensif suffirait à causer des maladies sans nombre.

Longtemps il développa ce thème effrayant avec une éloquence et une conviction qui saisissaient, puis, tout plein de son sujet, à mille lieues de son gendre, de ses petits enfants, de ses cerises, il saisit le verre d'eau où il avait plongé tous ses microbes, et d'un seul trait il l'avalait.

Tout cela pour dire que les prédictions les plus sinistres ne sont pas toujours bonnes à prendre au pied de la lettre.

Les différents actes de la vie constituant déjà par eux-mêmes, de perpétuels dangers, il n'en faut pas conclure que nous devons nous astreindre à une inaction absolue, loin de là, il importe simplement de coordonner nos gestes et nos actes, si petits soient-ils, de façon à ce qu'ils n'ouvrent pas toutes grandes les portes de notre organisme aux microbes infectieux.

Quelques habitudes des plus ordinaires et qui présentent les plus fâcheux incon-

véniements, consistent à passer la main sur le visage, à mouiller son doigt en touchant ses lèvres, à se placer le doigt dans le nez, à se gratter le fond de l'oreille à l'aide du petit doigt, à passer la lame du rasoir sur la paume de la main, et mille autres gestes qui semblent insignifiants et qui peuvent déterminer de sérieux ennuis à ceux qui en sont coutumiers. Il est bon de se souvenir que les mains sont les véhicules les plus importants des germes microbiens, et que la peau de la face, beaucoup plus sensible que celle des autres parties du corps, en raison même de son extrême sensibilité, recevra beaucoup plus facilement les microbes et permettra leur accès rapide dans le sang. Il est de toute évidence que si l'épiderme facial était en contact journalier avec tous les objets que nos mains palpent et remuent, une foule de maladies se déclareraient à bref délai. Dans ces conditions se passer les mains sur le visage et les mettre en contact direct avec les muqueuses, sera, on le conçoit, permettre aux impuretés qu'elles transportent, d'accomplir leur oeuvre néfaste.

Un gros danger, sur lequel on n'insistera jamais trop, consiste à mouiller l'extrémité de ses doigts à l'aide de la langue, pour compter des liasses de papier monnaie. Ce papier dont la fonction consiste à passer de mains en mains, peut être considéré comme le meilleur "bouillon de culture", des bacilles dangereux, il est bien évident que le fait de mouiller son doigt en le portant à sa bouche, détermine un charroi d'impuretés qui sont de nature à déterminer de très graves désordres.

Abstenez-vous soigneusement, pour les mêmes causes de porter à vos lèvres la mine qui garnit un crayon. Vous ignorez si d'autres n'ont pas procédé ainsi avant vous avec le même objet, et quel peut être

leur état sanitaire. Que de gens ont ainsi contracté des cancers aux lèvres, sans se douter de la cause première de cette terrible maladie.

D'autres encore placent leurs peignes sur leurs brosses à cheveux, sans se douter qu'ils le maintiennent dans le plus terrible des milieux microbiens. Les mêmes personnes n'hésiteront pas en faisant leur toilette à se passer sur les cils ou dans la moustache, un instrument irrémédiablement contaminé.

Évitez également de vous laver les mains avec du savon ayant servi à d'autres personnes comme cela se pratique généralement dans les hôtels, les lavabos publics, et même dans le vestibule de beaucoup de maisons. Cette manière de procéder est aussi dangereuse que si vous employez pour vos soins de toilette une brosse à dents qui aurait été à la disposition du public.

Ne passez pas la langue sur la gomme des enveloppes, car quoique aujourd'hui la plupart soient enduites mécaniquement, vous ignorez quels ingrédients sont entrés dans la composition du mucilage employé, agissez de même pour les timbres poste, il est si facile d'avoir près de soi une petite éponge imbibée d'eau claire qui parera à tous les inconvénients.

Une autre habitude extrêmement mauvaise consiste à mordiller ses ongles; outre le danger d'intoxication par les rongeurs, qui représentent un poison violent, le seul fait de les porter à sa bouche quelques bien nettoyés soient-ils, présente un danger par suite des microbes qu'ils contiennent.

Évitez les essuie-mains placés dans les hôtels sur des rouleaux. La plupart du temps ils sont maculés et sales et sont un réceptacle de ferments putrides. De même, serrer la main à des étrangers peut cau-

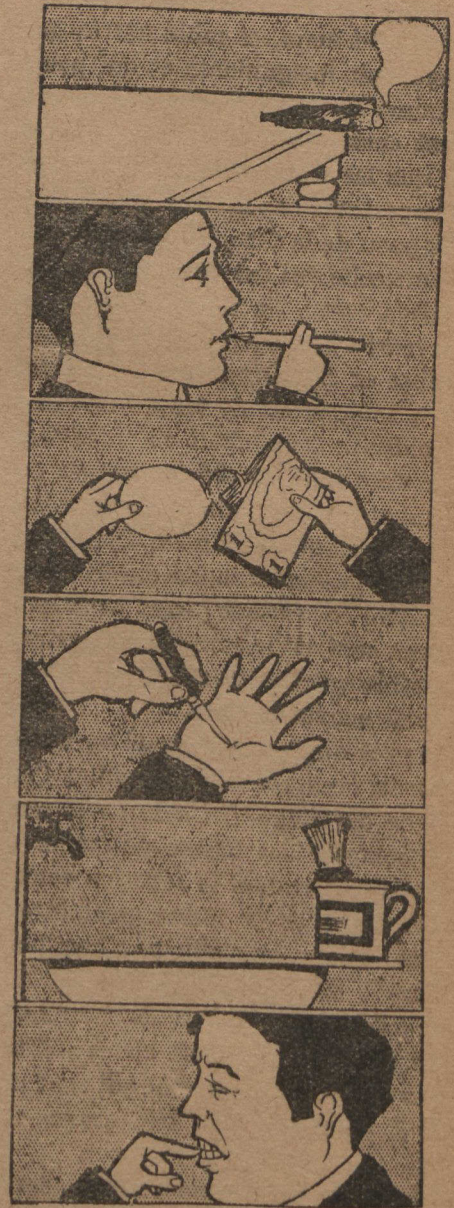
ser de sérieux ennuis, étant donné surtout qu'après un shake hand rapide, vous pouvez par inadvertance passer vos mains sur votre figure ou sur vos lèvres.

Le fait de boire dans un verre unique, soit dans les bureaux, soit dans les manufactures, soit dans les écoles, tend fort heureusement à disparaître et les gobelets en papier suppléent avantageusement à ce procédé peu hygiénique. Aujourd'hui toutes nos écoles sont pourvues d'appareils automatiques fixés sur la prise d'eau, permettant aux enfants de se désaltérer sans que leurs lèvres effleurent même l'orifice du tube dispensateur. On ne saurait trop louer cette innovation qui diminue considérablement les dangers d'épidémies dans les agglomérations infantiles.

Encore une coutume très commode contre laquelle tout le monde est en droit de protester, c'est cette manie qu'ont les fumeurs de placer leurs cigares sur les tables, le feu en dehors du bois et la partie humide en complète adhérence avec le plateau. Cette manière de faire offre le double inconvénient d'être aussi nuisible au fumeur qu'aux habitués de la maison. En effet, si le propriétaire du cigare risque de se contaminer lui-même en portant à ses lèvres l'extrémité humide imprégnée de toutes les saletés et des poussières prélevées sur le meuble, nombre de personnes qui s'appuieront à cette même place souilleront leurs mains au contact de la table maculée et emporteront avec elles tous les germes de la maladie, peut être incurable, dont le fumeur inconnu était atteint.

D'aucuns vous diront et non sans raison d'ailleurs, que le papier avec lequel sont confectionnés les billets de banque, est incomparable pour nettoyer les verres de lunettes ou de lorgnons, et qu'il vaut à lui seul les peaux de chamois les plus fines. Il y a du vrai dans cette asser-

tion, mais il n'en subsiste pas moins que ce procédé est absolument anti-hygiénique. Peu de muqueuses dans le corps hu-



main sont aussi sensibles que celles de l'oeil, on comprendra donc aisément de quels soins cet organe devra être entouré.

Le fait de prélever sur du papier monnaie tous les microbes qui sont légions (nous l'avons déjà dit) et de les transporter sur un objet en contact direct avec les dites muqueuses, laisse facilement entrevoir quel peut en être le résultat. Je crois qu'il est inutile d'insister davantage.

Parlons maintenant un peu des soins de la bouche et des dents. Certaines personnes poussent un peu loin le souci de la propreté des dents et trois fois par jour se frottent consciencieusement canines, incisives et molaires, dans le but de leur donner un éclat et une blancheur enviables. C'est là une grosse erreur, et jamais le fameux proverbe "Le mieux est l'enemi du bien", ne pourra trouver une application plus frappante. Cet astiquage continuel ne servira qu'à diminuer insensiblement la couche d'émail qui protège la dent, jusqu'à ce qu'elle soit complètement dégarnie et par là même livrée à toutes les variations de la température. Rincez-vous la bouche avec un peu d'eau tiède après chaque repas et contrairement aux habitudes en vigueur, lavez-vous les dents le soir avant de vous coucher. De cette façon tous les ferments putrides qui auront pu s'accumuler sur les légères caries ou dans les espaces libres qui séparent les grosses molaires disparaîtront, et ne risqueront pas au cours de la nuit de se décomposer et de déterminer chez le dormeur une haleine empuantie et désagréable.

Soignez votre brosse et veillez à ce qu'elle ne soit ni trop dure ni trop souple, rincez-la à l'eau claire après vous en être servi et renfermez-la dans un tiroir assez aéré pour qu'elle puisse sécher sans risque d'être souillée par les poussières ambiantes. Je recommande particulièrement le tube de verre ou de celluloid fermé à chaque extrémité par des capsules per-

cées à jour, dont le fond est garni de gaze hydrophile. L'air passe, mais les impuretés restent sur le tissu et la brosse sèche fort bien, sans risque de contamination.

Il arrive très fréquemment que des enfants, voire même de grandes personnes, s'enfoncent dans les doigts des esquilles de bois plus ou moins grosses. C'est là un accident dont les suites ne sont généralement pas graves, elles peuvent cependant le devenir à cause du traitement que l'on applique d'ordinaire. En principe, on saisit la première épingle venue et on s'en sert pour extirper de la plaie le corps étranger, d'autres emploient la lame d'un canif. Règle générale, il est indispensable de prohiber l'épingle dans ces sortes d'opérations, elle est d'ailleurs généralement à base de cuivre ce qui déjà est mauvais, et en second lieu elle se désinfecte difficilement; prenez une aiguille ou une pince en acier et commencez tout d'abord par la plonger dans l'eau bouillante ou encore à la flamme d'une lampe à alcool, cette antiseptie suffira pour éloigner tout danger d'infection de la plaie.

Je vous conseillerai également en passant de vous montrer très difficiles pour les pailles qui vous sont offertes avec vos sodas. Si elles sont déformées, aplaties, refusez-les sans pitié, car dans ce cas elles auront été patinées par les mains plus ou moins propres des consommateurs précédents. Dans les établissements sérieux, ces tubes sont fournis aux clients dans des enveloppes hermétiquement cachetées et par conséquent stérilisées.

Un mot encore avant de clore cet article; choisissez avec soin la boutique de barbier où vous allez vous faire raser et couper les cheveux, la propreté la plus rigoureuse doit régner dans un pareil établissement. C'est là surtout que les mesures d'hygiène doivent être prise avec un

luxue énorme de précautions. Le salon de coiffure est le rendez-vous des microbes et des bacilles les plus dangereux.

Enfin, ultime recommandation, évitez toujours de placer entre vos lèvres les tickets de chemin de fer ou de tramways qui vous sont délivrés pendant que vous fouillez vos poches pour y trouver la monnaie nécessaire au paiement. C'est là une habitude désastreuse qui tend à se généraliser, et qui malheureusement présente les plus graves inconvénients. Je ne reviendrai pas sur les causes qui sont connues étant identiques à celles déjà citées plus haut.

J'en ai terminé avec la série de conseils pratiques, car je ne voudrais pas lasser mes lecteurs par une énumération qui ne manquerait pas de devenir fastidieuse. Toutefois je vous dirai à l'oreille que je ne m'illusionne pas un seul instant sur le résultat de ces paternelles recommandations. Beaucoup hausseront les épaules en

murmurant "Grotesques! ces machines-là, nos pères vivaient plus vieux que nous, avaient beaucoup moins de maladies et ne s'entouraient pas de ce prétentieux arsenal de précautions!"

Evidemment, au fond je suis un peu de cet avis, et moi qui vous parle, est-ce que je ne viens pas de placer entre mes lèvres le manche plus ou moins souillé de mon porte-plume, au risque d'absorber des millions de microbes. Cela m'incite à penser à notre bon vieux fabuliste LaFontaine, qui était un profond philosophe doublé d'un fin satiriste, je devrais dire d'un véritable "pince-sans-rire", à mon avis il avait la prescience de nos théories modernes en commentant le dicton qui restera éternellement vrai:

On voit la paille qui est dans l'œil de son
[voisin,
On ne voit pas la poutre qui est dedans
[le sien.





L'Arme Ideale

Un Nouveau Revolver Protecteur

Le revolver est devenu, malheureusement d'ailleurs, un objet d'un usage si commun, que nombre de personnes le considèrent aujourd'hui comme un accessoire presque indispensable de leur équipement habituel. Et cependant, combien néfaste parfois peut être son usage, même placé entre les mains de gens honnêtes et qui ne sont décidés à s'en servir que dans le but de protection personnelle.

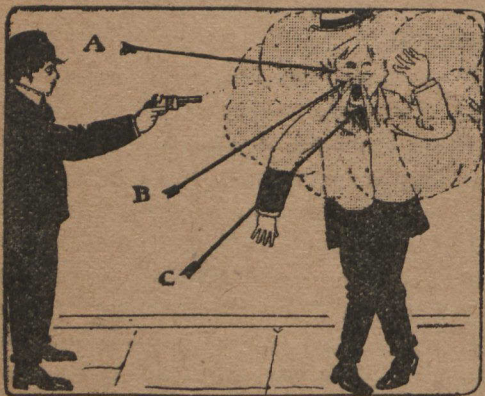
Pour beaucoup de personnes, se servir du revolver ordinaire, même en cas de danger, constitue un acte extrêmement grave, car en somme, le simple fait d'exercer une pression sur la gâchette, peut être la cause de la suppression d'une vie humaine. Il y a là tout un problème à résoudre, dont l'énoncé peut varier à l'infini, mais qui pourrait être résumé ainsi, "assurer pour sa personnalité un maximum de sécurité, tout en proportionnant la punition à la faute accomplie." Or le revolver, dans sa brutalité, ne répond nullement à ce dilemme, son intervention est le plus souvent mortelle. Il n'admet pas les erreurs, et si sa balle, par suite de la nervosité du tireur ou de son émotion, manque le but proposé, il y a de grandes

chances pour qu'elle fasse une victime anonyme et par conséquent absolument innocente.

Prenons au hasard cet exemple fort courant, d'un voleur surpris par un policeman, en train de procéder à un cambriolage. Supposons même, que les objets enlevés ne représentent qu'une valeur insignifiante, qu'arrivera-t-il? Le plus souvent notre homme surpris prendra la fuite, et le gardien de l'autorité lui fera la chasse. Admettons que le voleur jeune et bien découlé possède un avantage réel sur son poursuivant, et que se fiant à ses muscles, il refuse d'obtempérer à l'ordre d'arrêt qui lui sera intimé, le policeman n'hésitera pas, et après les sommations d'usage, fera feu sur le délinquant. L'homme pourra tomber foudroyé, et le policeman sera absolument dans son droit; pourtant la punition sera loin d'être proportionnée à la faute. Il est absolument certain que l'agent n'aura pas eu le désir manifeste de supprimer une vie humaine, mais bien de mettre son adversaire en état d'infériorité, toutefois mille et une raisons auront prévalu pour que la balle atteignit un organe essentiel, et ce brave gardien de la paix publique ne pourra que regretter

amèrement son geste, bien qu'il eut accompli scrupuleusement sa consigne.

On s'est fortement inquiété dans certains milieux de cette situation très spéciale, et pendant longtemps on a cherché un moyen de concilier à la fois ces deux choses diamétralement opposées, la sauvegarde personnelle et la répression. Comme toujours des moyens abracadabrants ont été soumis par de soi-disant inventeurs, chez lesquels la "folle du logis" semblait atteindre le suprême degré de la démente, mais le procédé le plus pratique et auquel on semble vouloir s'arrêter définitivement nous est venu d'Allemagne.



L'arme de protection dont s'agit, n'est autre qu'un "revolver", qui tire sans balles, et par conséquent ne peut tuer l'adversaire, mais bien le mettre pendant quelques minutes dans l'absolue impossibilité de nuire. Ce sera donc l'arme idéale, pour toute personne soucieuse de se défendre, sans pour cela ôter la vie à son agresseur.

Les cartouches contiennent plusieurs ingrédients chimiques, lesquels, au moment de l'éclatement, se combinent sous forme de vapeurs d'un caractère bien particulier. L'arme en elle-même diffère très peu du revolver ordinaire dit "genre commercial" et contient cinq cartouches.

Nous ne pouvons donner meilleur explication de l'effet produit par l'explosion, qu'en priant nos lecteurs de se reporter à la gravure qui orne cet article. La vue de l'arme, le geste, la détonation ne peuvent que déterminer chez l'individu, l'idée absolue qu'il vient d'être blessé, ses yeux se dilatent, sa bouche s'ouvre largement sous le coup de l'émotion, et c'est alors que les gaz déterminés par la combinaison des produits chimiques, enveloppent entièrement sa tête, affectant singulièrement ses yeux et en général toutes les muqueuses de la face.

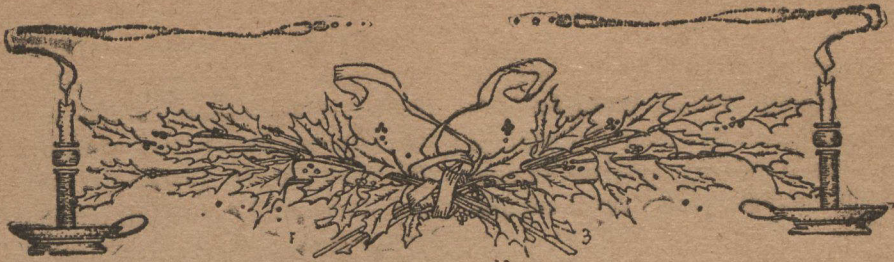
Pendant plusieurs minutes le patient est complètement aveuglé, puis peu à peu les muqueuses du nez et de la gorge s'irritent et il commence à tousser et à éternuer, avec une telle force, qu'il lui est impossible de se livrer au plus petit mouvement.

La force d'expansion des gazs est si considérable, que personne ne peut échapper à leurs effets déprimants. On comprend aisément qu'une personne placée dans ces conditions, devienne une proie facile incapable de la moindre rébellion.

Ce pistolet nouveau genre, convient très bien aux touristes, aux voyageurs de commerce, aux médecins, aux cyclistes et automobilistes, aux employés de banque, aux employés des postes, aux bijoutiers et surtout aux agents de la police.

Avec ce procédé, on peut sans craindre, se risquer dans une arrestation, certain d'avance de pouvoir ramener indemne le criminel, et de le livrer pieds et poings liés à la justice, sans avoir à déplorer aucun de ces drames malheureusement trop fréquents à notre époque.

Nous sommes intimement persuadés que ce revolver d'un genre nouveau est appelé à jouer un grand rôle dans l'avenir et à rendre des services appréciables dans maintes circonstances délicates.



Les Artistes Musiciens et Leurs Instruments

De l'influence des instruments de musique, sur le tempérament et le caractère de ceux qui les jouent.

Par A. Riou.

CE titre semblera à première vue absolument paradoxal, et donnera lieu, j'en suis persuadé, à une foule de réflexions humoristiques. De tout temps on s'est plu à rechercher dans cet ordre d'idée les formules les plus abracadabrantes et si Murger nous expose dans sa vie de Bohême la fameuse conférence de Marcel "L'influence du bleu sur les Arts", Pitou dans sa chambrée ne manque pas d'étudier le fameux problème qui lui est posé "De l'influence de la petite plume dans la fiole à Tripoli". Donc je laisserai, sans m'en indigner, le sourire railleur s'étaler tout à son aise sur les lèvres des lecteurs de la "Revue Populaire", et n'en soutiendrai pas moins la thèse de cet article "De l'influence de la clarinette sur le moral de celui qui en joue.

J'irai même beaucoup plus loin dans le chapitre des concessions. J'admettrai fort bien le côté humoristique de la question, et serai le premier à trouver fort bizarre les effets inattendus qui pourront résulter de ces observations mais il n'en est pas moins vrai que les faits sont patents et que tout chef d'orchestre consciencieux pourra en affirmer la véracité.

"Dis moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es", est un proverbe marqué au coin de la plus fine psychologie, dès maintenant nous pourrions ajouter "Dites-moi de quel instrument vous jouez, je vous dépeindrai votre caractère." Cela pourra tout au moins présenter une certaine garantie aux jeunes filles en mal de mariage, et fournir aux mamans de précieuse indication. Dans un avenir donné, il se pour-

rait fort bien qu'on entendit des conversations de ce genre "Voyons, ma fille, épouser ce garçon, tu n'y penses pas, il joue du hautbois, voyons, c'est évidemment un grincheux! Si encore il jouait de la contrebasse à cordes, cela me donnerait plus de confiance dans son tempérament."

Un auteur célèbre a dit: "L'observation ne doit pas seulement porter sur l'extérieur d'une personne, mais surtout sur ses goûts et ses habitudes qui ne sont que les reflets de l'âme." Dans ce même ordre d'idée, Alexandre Dumas ne nous montre-t-il pas son héros d'Artagnan, s'enorgueillir du choix de son valet Planchet. "Je l'avais choisi, dit le mousquetaire, un jour que du haut du Pont-Neuf il jetait de petits cailloux dans la Seine, ce qui m'avait donné une très haute idée de son esprit réfléchi." Bien que fort subtile cette observation devait avoir sa portée morale aux yeux du fougueux capitaine, puisque dans la suite il semblait ravi de son choix.

Dans ses conditions, pourquoi l'instrument n'aurait-il pas une influence sur le moral du musicien. Il ny aurait là rien que de très ordinaire avouez-le en toute franchise. Une seule chose me chiffonne, moi qui suis l'ami acharné des formules antiques c'est que ma nouvelle version pourrait bien chavirer la maxime si connue "La musique adoucit les moeurs", je me verrai dans l'obligation d'y ajouter un codicile important se traduisant par ces mots "pas toujours!"

○

D'ailleurs je n'irai pas jusqu'à affirmer que cette théorie instrumentale est le fruit de mes longues et patientes recherches personnelles (style consacré) d'a-

bord ne ne suis que fort peu compétent en musique, je n'ai jamais eu l'insigne honneur de manier une baguette de chef d'orchestre, et n'ai approché que de fort loin les virtuoses de nos modernes concerts, je me contente de reproduire une théorie des docteurs Léonard et Hirshberg, dilettantes sans doute autant que médecins qui se sont adonnés à l'analyse palpitante du tempérament des artistes en tenant compte de leur degré de virtuosité sur leurs instruments respectifs.

Le problème a certainement dû se poser ainsi: "Etant donné une clarinette si bémol "x", placée entre les mains d'un opérateur blond, maigre et chevelu, "y" déterminer ses aspirations et ses goûts, par rapport à un trombone "b", manipulé par un homme bedonnant et chauve "c".

Et maintenant suivons l'explication et tâchons d'en profiter. C'est d'abord M. Nikila, le célèbre directeur de l'orchestre du théâtre impérial de Berlin, qui déclare: "J'estime qu'il y a une différence énorme entre le tempérament d'un violoniste et celui d'un artiste sur le cornet à pistons.

Un chef d'orchestre doit avoir au plus haut point le sens des nuances à employer lorsqu'il s'adresse à ses musiciens. En d'autres termes il doit se rendre un compte exact de la diversité des sentiments de son personnel, non pas tant à les considérer comme des "individualités" mais bien comme des "instrumentistes."

C'est ainsi que les observations devront être faites avec les plus grands ménagements lorsqu'il s'agit des hautbois ou des bassons. Il m'a été permis de me rendre compte que ces artistes sont en général extrêmement nerveux et sensibles, et j'estime que ce tempérament survient de la réelle difficulté déterminée par l'embou-

chure de leurs instruments respectifs. Ils deviennent d'une irritabilité extrême et s'emportent pour des motifs infimes, il y a évidemment là un phénomène de congestion continuelle du cerveau par suite de l'effort que produisent les lèvres pour



maintenir l'air et ne laisser passer dans "l'anche" que par quantité sérieusement calculée.

La clarinette, au contraire, qui possède un instrument plus maniable, mieux équilibré, n'a pas les mêmes susceptibilités, il est plus affable et admet facilement la plaisanterie, du moment qu'elle ne dépasse pas les bornes permises.

Quant aux artistes qui soufflent dans les vastes instruments de cuivre, les basses, contre-basses, altos et barytons, ce sont de tous les musiciens les plus pondérés et les plus tranquilles. Il est très difficile de troubler leur quiétude et il faut que les critiques atteignent le paryxysme pour qu'ils laissent entrevoir leur mécontentement.

Il faut surtout bien remarquer que ce n'est pas le tempérament initial d'un individu qui le pousse à choisir un instrument plutôt qu'un autre, et par exemple en déduire que les hommes nerveux choisiront de préférence le hautbois ou le basson, pas du tout, il est au contraire indésirable que c'est l'instrument qui déterminera chez l'instrumentiste son irritabilité dans un temps plus ou moins long.

Dans une classe de bassons, vous trouverez des gens très doux, très polis, d'autres grincheux et vindicatifs, il y aura des maigres et des replets, des musclés et des faibles. Au bout de quelques années ils auront tous des similitudes de caractères qui proviennent à n'en pas douter du contact perpétuel de leur instrument et de sa difficulté particulière.

Ces faits n'ont pas été sans frapper certains psychologues, et à la suite d'observations constantes on est arrivé à déduire que "tous" les instruments influençaient plus ou moins les personnes qui s'y adonnaient avec ardeur. Il y a même, paraît-il, des surprises réservées à ceux qui étudient ce phénomène et si certains cas paraissent logiques, d'autres au contraire, semblent sentir absolument de la normale.

On comprendra aisément que le joueur de contre-basse, dont le rôle consiste à accompagner par des contre temps les instruments de chant et qui n'a nullement à se soucier des effets mélodiques, soit beaucoup plus calme et moins nerveux que le

soliste en vedette.

Mais qui aurait pu supposer par exemple que la flûte, donne à celui qui la joue le goût de la poésie et de la rêverie, tout en lui enlevant celui de la mode et de la correction dans sa tenue, tandis que le cornet à piston produit des résultats dia-



métralement opposés. Aux dires des observateurs cet instrument rend orgueilleux, vaniteux, arrogant même et donne aux exécutants une opinion exagérée deux-mêmes.

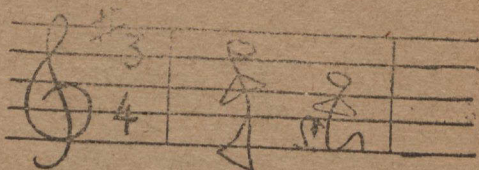
La trompe et le cor d'harmonie sont, paraît-il, des instruments de tout repos et ceux qui les jouent sont des hommes pacifiques, calmes, froids et qui ne s'emportent jamais. Le bugle produit semblable effet et d'aucuns affirment que les personnes les plus nerveuses n'ont qu'à se mettre sérieusement à étudier cet instrument pour retrouver la complète possession d'eux-mêmes. C'est d'ailleurs ce qui avait dernièrement décidé un de mes amis à en envoyer un splendide, à sa belle-mère pour le jour de son anniversaire.

Les joueurs de contre basse, à cordes, de violoncelles, de violes, sont généralement mélancoliques. Ce sont des rêveurs par habitude, qui souvent s'égayent ou s'attristent sans raisons logiques apparentes.

Et celle qui concerne le violon surnommé à juste titre le "Roi des instruments", il communique à l'artiste des sentiments élevés. De plus le violoniste est sentimental, d'une sensibilité et d'une délicatesse extrême, c'est le bourreau des coeurs et ses victimes sont nombreuses. Généralement il est doué d'une intelligence supérieure, mais il est volage et s'accorde mal de la vie de famille, c'est un vagabond, un papillon toujours assoiffé de liberté, épris de nouveauté, aimant butiner de fleur en fleur.

Les joueurs d'instruments à vents, je veux parler des gros instruments, sont les amis des liqueurs fermentées. Les tambours et les cymbaliers sont mélancoliques, les trombones querelleurs.

Quant aux pianistes de talent, ils ont le goût de l'humour, sont en général très philosophes et s'intéressent à la littérature.



Et maintenant, charmantes lectrices, lorsque votre coeur palpitera aux vibrations sonores d'un instrument, si l'artiste ne vous laisse pas indifférent, souvenez-vous des remarques précédentes, elles pourront peut-être vous être utiles pour vous guider vers le chemin du bonheur.



Un Joli Tour d'Allumette

C'EST toujours un grand avantage, en matière de prestidigitation, quand on peut employer, soit un objet confit par une personne du public, quelque chose par conséquent qui ne puisse être aucunement considéré comme faisant partie du matériel du prestidigitateur; soit tout au moins un objet d'usage courant, qui par suite et de prime abord, paraît ne pas avoir été fabriqué pour l'exécution d'un tour.

C'est pour ce motif que les foulards et les mouchoirs sont mis si couramment à contribution.

Précisément avec un mouchoir, qui peut être de grandes ou de petites dimensions, cela importe peu, nous pouvons exécuter un tour simple, rapide, facile à mener à bien, et produisant sur l'auditoire, même sur ceux qui le suivraient de tout près, l'effet le plus curieux et le plus réussi.

Le second ustensile qu'il nous faut pour mener à bien cette petite opération de prestidigitation, sera tout simplement une allumette, que nous pourrons emprunter à la boîte de "suédoises" du premier venu de nos auditeurs, et que, par conséquent, il sera bien impossible de suspecter et de considérer comme ayant été préparée.

C'est au surplus un petit ustensile qui, dans ses minimes proportions, ne paraît point facile à truquer.

Nous étendons bien le mouchoir; sur ses deux faces, nous le montrons à l'auditoire; nous le secouons au besoin, et nous convaincrions facilement les spectateurs qu'il est aussi nature que mouchoir peut être.

En le tenant à la main, par un coin par exemple, nous irons dans la salle emprunter la boîte d'allumettes, ou même faire choisir une allumette dans une boîte prêtée par quelqu'un du public.

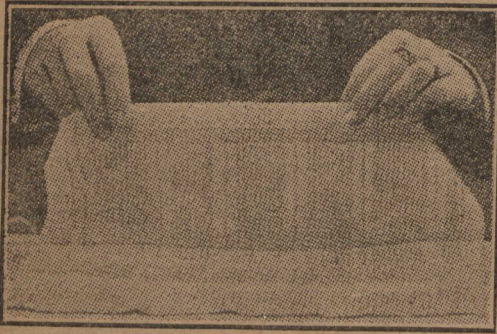
A la rigueur, si nous trouvons un spectateur de bonne volonté, nous lui demanderons de nous accompagner jusqu'à notre table. C'est devant lui que nous allons opérer, et ce sera sa main ou la main d'une autre spectateur qui se chargera de briser en deux morceaux bien nets l'allumette, qu'ensuite nous ferons subitement réapparaître aux yeux du public dans son intégrité première, sans qu'il s'y révèle la moindre fracture.

Nous disposons donc le mouchoir bien à plat; puis, au milieu de ce mouchoir, dans un des plis formés par la repasseuse qui l'a soumis à la pression du fer après son nettoyage, je dépose délicatement l'allumette, en présence du spectateur et du public qui me surveillent.

Bien entendu, vais-je refermer le mouchoir, c'est-à-dire que je rabattrai à l'intérieur, tout naturellement, la portion qui

se trouve vers moi, ce qui enfermera l'allumette dans un pli d'étoffe. Puis je rabattrai sur le premier pli le second, celui qui se trouvait le plus loin de moi. Et l'allumette sera ainsi enfermée dans l'étoffe.

Pour plus de sécurité, pour l'empêcher de glisser, pour que vous soyez bien sûr qu'elle est demeurée à sa place, je m'en vais replier de part et d'autre la portion de droite et de gauche du mouchoir, sui-



La présentation du mouchoir.

vant les plis faits par la blanchisseuse.

Afin d'éviter des plis trop répétés, j'ai choisi un mouchoir de dimensions assez modestes, présentant trois bandes longitudinales formées par les plis, et, d'autre part, deux plis en sens perpendiculaire aux autres qui partagent chaque bande par suite, en trois carrés.

Voici donc la préparation terminée. Il vous importe comme de juste de vous assurer que l'allumette est bien dans le mouchoir.

Soyez sans inquiétude, je m'en vais vous le faire constater. Et le fait est que, tenant entre le pouce et l'index chacun des coins supérieurs de l'espèce de carré d'étoffe que forme le mouchoir ainsi replié sur lui-même, je m'approche de mon

collaborateur bénévole, s'il est resté près de ma table, soit même d'une autre personne de l'assistance, pour détourner encore plus effectivement les soupçons qui pourraient se porter contre moi.

Je puis alors prier la personne à laquelle je m'adresse de vouloir bien passer sa main au bas du carré d'étoffe, et, du bout de ses doigts, retrouver l'allumette où je l'ai placée entre les plis du mouchoir.

Effectivement, voici que les doigts de mon aide improvisé trouvent la petite tige carrée de forme bien connue. Elle est donc toujours là; mais ce n'est pas tout, et on pourrait même dire que ce n'est rien.

Ce qu'il faut, ce que je vous ai laissé entendre, c'est que cette allumette doit être rompue en deux morceaux, par exemple, brisée nettement par la personne même à laquelle je me suis adressé.

Pour cela, elle la saisira à travers les épaisseurs d'étoffe, la cassera de façon à bien entendre le bruit caractéristique du bois qui se rompt, et de manière à sentir les deux petits morceaux qui se trouvent dans le pli du mouchoir, au lieu de l'allumette entière qui y était un instant auparavant.

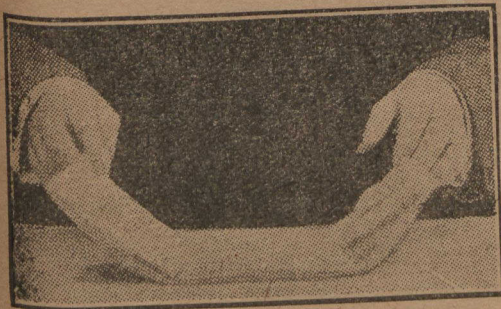
Voilà donc l'allumette cassée. Nous allons maintenant le constater "de visu", ou du moins essayer de le constater.

Mais c'est précisément à cet instant que ma puissance surprenante va se faire jour le plus utilement. Tandis que les plis du mouchoir restent bien fermés, qu'en conséquence les deux petits morceaux de bois y sont maintenus là sans pouvoir être expulsés de façon inaperçue, je m'en vais faire agir ma volonté, mon fluide, ma puissance, comme vous voudrez les appeler, et je parviendrai aussitôt à reconstituer l'allumette de façon qu'elle se pré-

sente à vos yeux absolument intacte.

Nous allons, pour vous faire constater que le tour est réussi, tout simplement rouvrir les plis du mouchoir, en suivant un ordre de chose inverse à celui qui nous a servi tout à l'heure à faire les plis de l'étoffe et à enfermer l'allumette.

Je repose donc le carré d'étoffe sur la table; puis, de la main droite et de la main gauche ensuite, je soulève les plis qui avaient été formés. Je retrouve la bande d'étoffe du début. Je relève maintenant le premier pli longitudinal, je saisis ensuite le second pli du même sens, et quand j'ouvre finalement le mouchoir et



Comment on le replie en y logeant l'allumette.

que je le soulève un peu pour vous bien laisser voir ce qui peut y rester, vous apercevez, dans le pli, vous voyez tomber sur ma table, vous pouvez toucher ensuite, l'allumette qui avait été effectivement brisée au début, et qui, effectivement aussi, se présente à nouveau à vous dans son intégrité première.

Avant même de faire tomber cette allumette sur ma table, je puis aller la présenter, toujours reposant sur le mouchoir, à une personne quelconque.

Elle l'y prendra, et je la laisserai juger de constater par elle-même et d'affirmer

au public, et au propriétaire de l'allumette en particulier, que le petit morceau de bois n'est plus brisé en deux, et est ramené à son intégrité du début.

Ce mouchoir si innocent est comme beaucoup des objets qu'on met à contribution en prestidigitation.

Assurément, les prestidigitateurs de métier les plus habiles arrivent à se servir avec plein succès de jeux de cartes, et de beaucoup d'autres objets, qui n'ont pas subi la moindre préparation.

Ils ne font appel qu'à leur habileté manuelle, et aussi à la facilité avec laquelle ils influencent le public en dirigeant ses yeux là où ils le veulent, et en l'empêchant pour ainsi dire de constater ou de suivre les mouvements que ce public ne doit pas apercevoir. Mais vis-à-vis de mes lecteurs, que je suppose bien ne pas être des professionnels, je m'en tiens plutôt à leur enseigner des tours plus faciles à exécuter; et les tours les plus faciles sont ceux pour lesquels on met à contribution des appareils petits ou grands, dont par conséquent on a la collaboration.

Or, ce mouchoir qui semble inspirer confiance, est bel et bien un petit appareil, ou tout au moins un objet truqué.

Le truquage est simple, et le double fond qui existe est un double fond naturel, peut-on dire, réduit d'ailleurs à sa plus simple expression comme volume. Ce double fond, c'est tout uniment l'ourlet du mouchoir, lequel ourlet doit être fait assez large pour qu'on y puisse loger par avance une allumette.

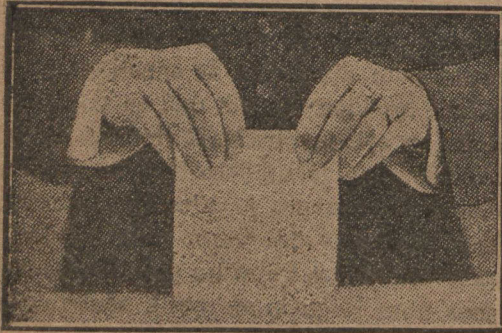
Ajoutons que si, comme nous l'avions laissé entendre tout à l'heure, le mouchoir est plié sur trois bandes longitudinales, il y a à cela une raison. En présentant le tour, nous avons expliqué, pour que cela parût naturel, que nous prenions un mouchoir quelconque, mais de dimensions as-

sez modestes.

Précisément, les mouchoirs de faibles dimensions sont-ils pliés suivant cette disposition, et l'on va comprendre pourquoi il vaut mieux prendre un mouchoir à trois plis longitudinaux.

L'ourlet dans lequel l'allumette a été introduite avant terminaison du mouchoir, se trouve dans le bord de l'étoffe qui est de notre côté au moment où nous commençons notre petite opération.

Nous n'avons guère besoin de faire re-



Comment se présente le mouchoir plié

marquer que l'ourlet, même avec le morceau de bois qu'il contenait par avance, n'a nullement pu attirer l'attention des spectateurs, quand nous nous sommes promenés dans l'auditoire, quand nous l'avons secoué. Il faudrait absolument regarder ce mouchoir par transparence, devant une lumière intense, pour constater la présence du petit bout de bois révélateur.

Quand maintenant nous nous sommes procuré l'allumette, qui est en réalité la seconde allumette, mais qui paraît à l'auditoire être la seule allumette employée, nous la plaçons dans le premier pli de l'étoffe qui se présente à nous en partant de l'ourlet du mouchoir.

Lorsque nous allons rabattre le premier pli qui se trouve vis-à-vis de nous sur le pli du milieu, l'allumette empruntée se trouvera de notre côté, tandis que l'allumette préparée, elle, sera à l'opposé.

Nous rabattons ensuite le second pli longitudinal, puis les deux plis latéraux ; peu importe que celui de droite soit par-dessus celui de gauche, ou inversement. Mais alors, et c'est là un des mouvements importants dans lesquels il ne faut point se tromper, nous saisissons les coins du carré d'étoffe plié qui se trouvent vers nous, et pour ainsi dire sous notre main.

Nous les serrons un peu vigoureusement en avançant nos pouces vers la partie centrale de l'étoffe. De cette manière, la compression de cette étoffe, et au besoin le voisinage d'un de nos pouces, immobilisent l'allumette dans le pli d'étoffe où elle a été logée.

Nous affectons de secouer vigoureusement le mouchoir pour faire tomber so-disant cette allumette dans la portion inférieure de l'étoffe repliée.

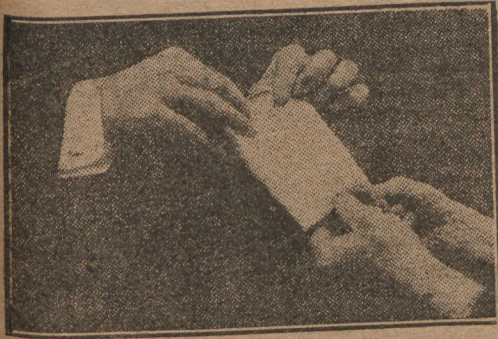
En fait, grâce à la pression dont nous parlions, elle ne tombe nullement, elle reste en haut ; nous disons en haut, parce que nous maintenons alors le carré d'étoffe en position verticale. Bien qu'elle ne tombe pas, cela n'empêche que, dans la partie inférieure de ce carré d'étoffe se trouve une allumette.

C'est celle qui a été logée par avance, par le fabricant du mouchoir truqué, dans l'ourlet dont nous avons parlé tout à l'heure. Si donc, à ce moment, nous nous approchons d'une personne de bonne volonté, que nous lui fassions tâter l'allumette dans le bas du carré d'étoffe, que nous lui fassions casser cette allumette ; elle casse tout uniment l'allumette masquée, l'allumette du double fond.

On comprend dès lors que l'allumette

empruntée et placée devant le public peut être retrouvée intacte, puisqu'elle n'aura jamais été brisée.

Le fait est que je replace le carré d'étoffe sur la table exactement dans la position où il se trouvait tout à l'heure, quand



On fait casser l'allumette.

J'ai eu fini de replier le mouchoir.

Il n'y a là rien qui puisse susciter les soupçons du public. Je soulève un des plis latéraux, ensuite le second pli latéral, puis le pli longitudinal qui était rabattu sur les deux autres. Et quand enfin je vais

commencer à soulever le premier pli longitudinal, c'est-à-dire celui le long duquel extérieurement, se trouve l'ourlet servant de double fond, j'aurai soin, en saisissant les extrémités de ce pli, de donner une secousse un peu sèche, qui fera sauter l'allumette prêtée de telle façon qu'elle vienne se placer dans le second pli longitudinal.

Il ne faut pas que, si un spectateur avait remarqué que l'allumette brisée occupait la position inférieure dans le mouchoir plié, il puisse s'étonner de ne pas la voir apparaître à l'endroit où il l'avait suivie par la pensée.

Je puis alors soulever complètement le mouchoir, montrer l'allumette intacte, et la porter à quelqu'un de bonne volonté, en la laissant d'ailleurs bien en évidence sur l'étoffe.

On conviendra que la combinaison est ingénieuse. Elle donne un effet curieux; et la manipulation de ce petit tour et de ce petit appareil est à la portée de tous ceux qui ont une certaine présence d'esprit, et qui savent présenter un tour avec la désinvolture et le verbiage voulus.





LES CHEVAUX PREHISTORIQUES

— 0 —

La question des origines de notre cheval domestique est une des plus passionnantes qui soient. Aujourd'hui qu'il est universellement admis, suivant la théorie que le grand Français Lamarck eut l'honneur d'esquisser, pour la voir préciser ensuite par Darwin, que toutes les espèces qui peuplent le globe évoluent et se modifient sans cesse, on est, en effet, en droit de se demander quel était l'ancêtre de cette bête agile et si gracieuse que Buffon appela, dans son style "noble" la plus belle conquête de l'homme.

Des récits nous l'avaient présentée comme une bête énorme, aux membres rapides et puissants, luttant de vitesse avec l'aurochs, capable de se défendre contre l'attaque des représentants abolis de l'espèce animale à l'époque de la préhistoire. La gloire de l'avoir assouplie et domestiquée incitait l'imagination des poètes à la grandir démesurément et ils avaient conçu quelque chose de fabuleux.

La découverte de documents très anciens, les premiers croquis gravés sur pierre, nous ramena vers des vues plus précises.

On reconnut, sur les parois de certaines cavernes occupées jadis par l'homme de

l'âge quaternaire, l'image fidèle du cheval, et ce témoignage était concluant. Il fallait renoncer à d'anciennes erreurs : des lignes sobres, une taille moyenne, plutôt petite, rappelant assez celle de l'"hémione", caractérisaient ce quadrupède dont les formes évoquaient un peu celles du poney. C'était bien le "cheval sauvage" qu'aucun frein n'avait encore dompté, dont aucun croisement n'avait sélectionné la race.

On eût désiré alors de pouvoir l'identifier avec quelques représentants de l'espèce équestre épars sur le globe. Mais on ne connaissait, en fait de chevaux vivant absolument en dehors de l'action de l'homme, que les "tarpans" de la Tartarie et les "alzados" de l'Amérique du Sud. Or ces chevaux libres ne sont pas des chevaux sauvages; tous paraissent descendre d'individus échappés à la domesticité.

Le problème en était à ce point lorsque deux faits importants, essentiels dans l'histoire hippique, permirent à nos savants de sortir du domaine de l'incertitude et de toucher du doigt la vérité.

Ce fut d'abord la découverte des ossements de Solutré, en Saône-et-Loire, dans

lesquels on reconnut le type d'une race considérée comme éteinte et qui avait habité la Gaule à l'époque quaternaire. Le cheval de Solutré était bien le fameux ancêtre, "l'*Equus caballus ferus*", le descendant, modifié par l'évolution, de "l'hipparion", le cheval à trois doigts habitant les marais.

Car c'est à cet étrange animal, l'hipparion, qu'il faut remonter pour désigner absolument la souche de notre cheval actuel.

L'hipparion, qu'on connaît seulement par ses restes fossiles, était caractérisé par une disposition très spéciale de la jambe qui s'épanouissait en trois doigts.

Cette forme qui était favorable à la nage et au séjour dans les terrains marécageux (l'hipparion se nourrissait de plantes aquatiques), s'est peu à peu atrophiée par adaptation à la marche sur terrain sec, en sorte que les deux doigts latéraux du cheval actuel ont pour ainsi dire disparu, de manière à ne plus toucher le sol, et le troisième doigt, celui qui est constitué par le sabot, est le seul qui subsiste actuellement.

Voilà pourquoi les chevaux sont souvent appelés "solipèdes," terme d'histoire naturelle comprenant les mammifères qui ont un seul doigt, un seul sabot à chaque pied.

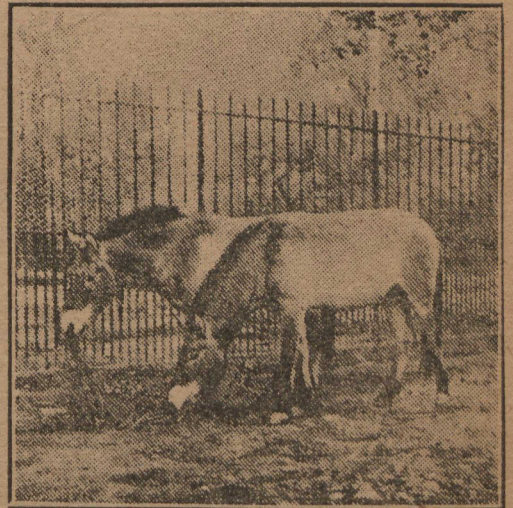
Donc, on possédait des données certaines sur le cheval sauvage, ancêtre de notre quadrupède actuel. Les premiers hommes, insoucieux de l'appivoiser, le considéraient seulement comme une bête de boucherie.

Rassemblés en nombre, ils cernaient un troupeau, le dirigeaient sur un précipice en poussant d'effroyables clameurs et les bêtes affolées se lançaient dans l'abîme où elles se brisaient. Les chasseurs les dépeçaient alors sur place. Et voilà la raison de

l'énorme amoncellement des ossements de Solutré.

Était-il désormais possible de retrouver, en quelque coin du monde des représentants de cette race de chevaux qui peuplèrent jadis les Gaules? Pendant longtemps, ce souhait parut irréalisable.

C'est ce qui explique l'émotion qui s'empara des spécialistes quand l'explorateur russe Prejevalski affirma, au retour d'un de ses voyages en Asie, avoir rencon-



Chevaux sauvages

tré, sur les hauts plateaux de la Dzoungarie, quelques bêtes assez semblables à "l'*Equus caballus*" sauvage.

Il n'avait pu en capturer de vivantes, mais il rapportait à la collection zoologique de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg la peau, le crâne et les ossements d'un de ces animaux.

Ces documents étaient singulièrement probants. Ils ne suffisaient cependant point pour donner une certitude absolue.

Afin de solutionner le problème, Carl Hagenbeck, le grand importateur d'ani-

maux exotiques de Hambourg, envoya quelques-uns de ses collaborateurs en mission, avec pour but de ramener à tout prix et vivants plusieurs spécimens du cheval de Prejevalski.

On savait que la région occupée par les derniers troupeaux de ces solipèdes est excessivement restreinte. Elle est une très petite partie de l'immense désert de Gobi, au sud des Monts Altaï, et forme la limite entre la Sibérie russe et la Mongolie chinoise.

Les explorateurs mobilisèrent de nombreux cavaliers Kirghiz. Comme les bandes de chevaux sauvages, excessivement farouches, ne se laissaient point approcher, on s'avisa d'un stratagème assez adroit, mais cruel.

Armés de carabines à longue portée, quelques tireurs abattirent les mères accompagnées de leurs petits et on laissa s'éloigner le reste du troupeau. Les poulains restèrent seuls auprès des cadavres de leurs mères et on put les prendre sans difficulté.

Une quarantaine d'entre eux furent ramenés en Europe. Ils se multiplièrent dans les parcs d'Hambourg. Mais la duchesse de Bedford voulut, à son tour, posséder dans ses terres quelques-uns de ces quadrupèdes. Et elle manifesta récemment sa grande estime pour la science française en faisant au Muséum d'histoire naturelle de Paris l'hommage d'un couple de chevaux sauvages.

Leur photographie, que nous mettons sous les yeux des lecteurs, est très significative. Ces chevaux, dans lesquels il faut voir désormais—et sans doute possible—le type exact de notre cheval préhistorique gaulois, sont exactement ceux que les hommes de ces temps reculés gravèrent sur bois de renne ou lames d'ivoire. Ils en ont tout le "galbe" et la ressemblance.

Leur tête est forte, leur chanfrein droit; leurs oreilles sont plus grandes que celles de nos chevaux domestiques, le mâle a l'encolure épaisse de nos étalons. Ses jambes sont garnies de longs poils qui tombent jusqu'à la couronne du sabot et masquent la partie inférieure du boulet et du paturon.

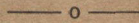
Tous deux ont une couleur gris pâle, blanchâtre, tirant sur l'isabelle. Le pinceau de la queue et les sabots sont noirs. On remarquera surtout l'absence de la crinière. C'est là une des caractéristiques de leur état sauvage. La crinière est le résultat de la domesticité.

Le même phénomène s'observe d'ailleurs chez l'angora, qui n'a de poil long qu'à l'état civilisé et qui, redevenu sauvage, reprend son poil ras.

Ainsi, ces chevaux apparaissent moins affinis, certes, que notre coursier moderne, mais gracieux et vifs. Leur robustesse étonne dans d'aussi petites proportions. Il y a loin de ce cheval, en somme, à l'équidé légendaire entrevu par les poètes.



Les Insectes Qui Vont en Ballon



Les Araignées Aéronautes



AU nombre des productions industrielles des Araignées, il faut encore compter les " fils de la Vierge", qui ont si longtemps intrigué les naturalistes, et dont tout le monde a admiré la blancheur argentée.

Vers l'automne ils emplissent l'air ; dans les villes même on en peut voir des quantités qui flottent, tantôt tombant avec lenteur, tantôt montant dans des bouffées d'air échauffé et, avec le vent, courant à des hauteurs souvent très considérables. Ces fils sont fabriqués par certaines espèces d'Araignées, nous dirons tout à l'heure comment.

Quelques chiffres seront utiles pour indiquer à quel point ces aérostats sont efficaces, dans quelle mesure ils peuvent favoriser la dispersion et le transport des Araignées. Darwin dit, dans son " Voyage d'un Naturaliste", qu'à 60 milles de terre, à l'embouchure de la Plata, le navire se trouva entouré d'une quantité de ces

fils de la Vierge, et ces fils venaient de terre, naturellement. Le vent était très léger en ce moment, et il est évident qu'avec une brise plus forte, les mêmes Araignées auraient pu être transportées à une distance double. Cinquante ou cent milles c'est beaucoup pour une petite Araignée, et quand elle peut franchir cette distance en quelques heures, elle doit se dire qu'en somme elle réussit assez bien dans l'aéronautique. Il est vrai que parfois elle va à la mer, mais elle y a une supériorité sur l'homme ; elle marche sur les flots, à son aise, grâce à la structure de ses pattes, ce à quoi l'homme n'est pas apte.

De nombreux observateurs, sur divers points du globe, en Europe et en Amérique, par exemple, ont étudié le phénomène dont il s'agit, et ont vu l'air se remplir de cette sorte de pluie d'Araignées, et de fils de la Vierge.

M. Blackwal, il y a presque près de 60 ans déjà, a fait sur ce sujet d'intéressan-

tes observations. Se promenant un jour d'automne aux environs de Manchester, dans le milieu de la journée, il remarqua que les haies et les champs étaient remplis d'Araignées et de fils brillants et nombreux : il ne pouvait marcher dans l'herbe sans que ses chaussures fussent en peu de temps recouvertes d'abondantes toiles entrecroisées.

C'est durant la matinée de ce jour que toiles et Araignées avaient fait leur apparition ; la veille elles ne s'y trouvaient point, non plus qu'au matin. S'arrêtant à considérer ce phénomène, Blackwal s'aperçut que les fils ne restaient point à terre ; du sol s'élevaient des quantités de longs filaments blancs, formant par leur enchevêtrement des sortes de lambeaux légers, ayant 5 pieds de long et plus encore ; ils diminuaient de largeur à mesure qu'ils s'allongeaient dans l'air. A mesure que le sol et l'air s'échauffaient sous l'action du soleil, parmi ces lambeaux de toile de toutes dimensions,—ceux dont il vient d'être parlé étaient des plus grands—beaucoup se détachaient du sol et s'élevaient avec l'air chaud, perpendiculairement, de façon à monter à plusieurs centaines de pieds de hauteur.

Plus tard, dans l'après-midi, à mesure que l'échauffement de l'air diminuait, les toiles commençaient à redescendre vers la terre. Après, avoir regardé les toiles Blackwal dirigea son attention sur les Araignées. Celles-ci couraient à terre par milliers, par multitudes innombrables, et il ne lui fut point difficile de voir à quoi elles étaient occupées.

Elles grimpaient sur tous les objets en saillie, tels que les brins d'herbe, les tiges des buissons, les portes, les murs, les palissades, et une fois arrivées aux points les plus élevés, elles se raidissaient sur leurs pattes étendues toutes droites, elles

baissaient la tête en relevant l'abdomen qu'elles dirigeaient, dans une attitude bizarre vers le ciel, et ainsi posées, elles sécrétaient par leurs filières du fil en abondance. A peine formé, ce fil était dressé verticalement par l'action de la colonne d'air chaud ascendante.

Quand ceci n'avait pas lieu, l'Araignée,



Araignée aéronaute : à droite, Araignée lançant un fil ; à gauche, Araignée suspendue en l'air par son aérostat ; en haut, fils de la Vierge abandonnés.

avec ses pattes de derrière, coupait le fil qui restait allongé à terre, reposant sur l'herbe, et y formant des sortes de toiles irrégulières, les fils qui adhéraient aux objets voisins étant inutiles et même nuisibles au but que se proposait l'animal. Quand celui-ci se trouvait avoir sécrété

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Eidt-Propriétaires,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

une quantité suffisante de fils, et que ceux-ci demeuraient droits, sans s'accrocher aux brins d'herbe,—et c'est pour éviter ceci qu'il grimpe aux objets élevés,—il lâchait pied et partait pour son voyage aérien, entraîné par les fils qui étaient emportés par l'air chaud ascendant.

Lincécum dit avoir vu de ces filaments à une hauteur d'un à deux milles pieds, et il estime qu'avec un bon vent, ils peuvent franchir 100 à 150 milles de distance en un seul voyage. Pour lui, ce voyage n'a d'autre but que de favoriser la dispersion de l'espèce, et de permettre aux Araignées de coloniser dans des régions où il leur sera plus aisé de trouver à se nourrir que si elles restaient toutes ensemble.

Lui aussi, il a vu des Araignées préparer leur départ, et a assisté à la scène qu'a décrite Blackwal : il a vu filer les fils

par la mère qui portait sur son thorax ses petits nouveaux-nés, et a été témoin de l'enlèvement. Il décrit l'appareil de navigation aérienne comme une sorte de toile allongée et irrégulière, en enchevêtrement de fils lâchement tissés ensemble.

Il est un point que Darwin a noté et qui n'a pas été signalé par les autres observateurs; c'est la soif ardente que semblent avoir les voyageuses à l'arrivée à terre. Strack a cependant vu ce fait, et il a remarqué qu'elles boivent avidement les gouttes d'eau qu'elles rencontrent. Le voyage les a altérées, sans doute, l'air étant sec et chaud.

Au printemps, au moment où les Araignées abandonnent leurs quartiers d'hiver, il y a parfois émission de fils de la Vierge: c'est ce qu'en Allemagne on appelle "l'été des jeunes filles".



Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les mœurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

FLEUR DE GIVRE

Mes vitres ont pleuré de froid, dans le silence,
 Mais, bafouant de son mépris leur défaillance,
 Loin de boire leurs pleurs en baisers généreux,
 La nuit les a séchés de force dans leurs yeux.

Et j'ai vu, quand le jour s'est levé, leur souffrance
 Soudain cristallisée en une efflorescence
 D'aigrettes, de fleurons, de palmes et d'épis
 Qui, pour moi, les changeaient en vitraux de grand prix.

Mais, lorsque le soleil, surgi des frontispices,
 Vit les fleurs qui, de loin, semblaient des cicatrices,
 Lui, le dispensateur royal des guérisons,
 Fit fondre en pleurs nouveaux tous ces riches festons...

J'ai moi-même pleuré bien souvent dans la vie.
 Mais les sanglots que j'ai, devant la raillerie,
 Refoulés au profond de mon cœur hésitant
 S'érigent désormais en rêves de titan.

Aussi, combien je veux fuir les bonheurs vulgaires
 Qui pourraient décriper l'effort de mes colères
 Et fondre, à la chaleur d'un bien-être béat.
 Le serment que je fais d'un éternel combat!

FLORIAN-PARMENTIER.

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

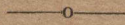
Adresse



Une "terreur" en plein travail.



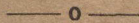
La Journée d'Un Détective.



De la fiction à la réalité. -- Le bureau. -- Le service extérieur. -- Dans la nuit. -- Une heure au Dépôt. -- Une visite au service Bertillon. -- Dans le monde des apaches.



Par A. Riou.



TOUT ce qui touche de près ou de loin à cette branche spéciale de l'administration d'un Etat, a toujours eu le don d'intéresser au plus haut point l'opinion publique et le mot de " police " quelque soit l'endroit où il ait été prononcé a toujours été l'évocatour de sensations poignantes, de drames mouvementés et de situations extrêmement intéressantes. Dans notre siècle de grande névrose où l'imagination est toujours en éveil, et, il faut bien le dire aussi le goût plus ou moins émoussé, nombre d'auteurs dramatiques ont puisé les situations de leurs ouvrages dans cette mine inépuisable que fournit l'élément policier. Peu à peu toute une littérature nouvelle s'est faite jour, et les exploits plus ou moins authentiques des détectives français, anglais ou américains, ont charmé les loisirs de nombre d'oisifs, qui n'ont pas tardé à se passion-

ner pour ce genre de lecture, parce qu'ils trouvaient ainsi le moyen de secouer un peu leurs nerfs détendus. C'était là en effet un sérieux filon à exploiter, aussi toute une floraison de romans à titres alléchants a-t-elle éelos à la devanture des librairies. Hélas! pour quelques auteurs géniaux, combien de médiocrités se sont fait jour, quelle prose lamentable et insipide n'a-t-on pas jeté en pâture au public, que de situations fausses et grotesques le plumitif à court de copie n'a-t-il pas inventées. L'agent secret, le détective, est devenu un personnage hallucinant, fantastique, susceptible de tout entreprendre et de tout réussir, sachant par des procédés inimaginables, se tirer des situations les plus critiques et démêler les fils des écheveaux les plus compliqués. On est tombé dans l'exagération la plus complète; pour corser les situations on a versé dans l'impos-

sible, et le cinématographe aidant par des truquages savants l'in vraisemblance des drames à grand spectacle, on en est arrivé à la profonde ineptie. Cela était prévu, fatal, car dans ce genre de sport, dans cette course échevelée aux nouvelles à sensations, il était impossible de rester stationnaire, chacun voulait trouver mieux que son voisin et "le mieux, n'a-t-il pas toujours été l'ennemi du bien."

Tout le monde ne peut s'appeler Conan Doyle ou Marcel Leblanc, mais chacun s'imagine réussir où d'autres ont acquis la célébrité. Fâcheuse et profonde erreur, qui produit la dégénérescence et qui entraîne aux plus fâcheux abus. Combien nous sommes loin des romans de Gaboriau, de ce "Monsieur Lecocq" qui marqua pour ainsi dire le début du genre! Comme il eut été autrement intéressant de s'en tenir aux ouvrages sérieusement documentés des magistrats bien placés pour nous renseigner sur la question, je veux parler de MM. Clément, Massé et Goron, anciens chefs de la sûreté. Là au moins, pas de fiction, des faits, l'histoire exacte de ces lamentables affaires criminelles dans laquelle la vérité ressort toute nue, l'horreur dans sa conception véritable! Œuvres plus morales qu'on ne le suppose, lorsqu'elles sont lues et appréciées par des cerveaux froids et censés, d'où se dégage dans la brutalité des rapports et des procès verbaux, la mentalité spéciale du criminel, le motif banal et parfois ignoble qui a guidé son bras et le plus souvent la lâcheté qui suit le crime devant la répression imminente.

Dans ces lignes écrites par des hommes dont la carrière s'est passée à traquer dans leurs repaires les pires ennemis de la société, le lecteur pourra se faire une idée saine, nette et précise du rôle joué par l'inspecteur de sûreté; là seulement il lui

sera permis de trouver le véritable héroïsme, celui que l'on ignore presque toujours et qui ne se drape dans aucune des chimères du roman. Dégagée de toute intrigue compliquée, on pourra se rendre compte de la somme d'endurance, de l'énergie, du sang-froid, qui doivent être les qualités indispensables du détective parisien, ainsi que de la ténacité et du mépris de la mort qui dirigent en général tous ses actes.

Elle est beaucoup plus simple qu'on ne



— Un camarade se trouve dans le débit lorsqu'un initié rentre à son tour et passe entre deux consommateurs pour atteindre le comptoir. "Au large! la police est sur vos talons!"

le suppose en général le vie du policier, beaucoup moins romanesque surtout. Ses intrigues sont pour la plupart bien loin des salons luxueux, et ses comparses ne sont généralement pas choisis dans la monde des gentlemen. Pour une fois que cela lui arrive, combien d'autres sont plus terre à terre, plus pénibles et souvent plus décevantes.

Un exemple entre mille, exemple frappant parce que se représentant journellement et faisant partie intégrante de la vie quotidienne, savez-vous ce que l'on nomme une "filature", et en quoi consiste cette chasse à l'homme si singulièrement décrite par les policiers amateurs? Si vous êtes imbus de la littérature romanesque, vous répondrez aussitôt par des "grimages sensationnels", des "changements de costumes à faire pâlir Fregoli, vous me conduirez dans les restaurants selects où le détective jette l'or sur les tables, tranche du grand seigneur et courtise les femmes les plus élégantes, vous me parlerez d'autos somptueux, de 40 H.P., bondissant dans la nuit, que sais-je, toute la lyre des clichés habituels. Détrompez-vous, la réalité est beaucoup moins compliquée et surtout moins dorée. La "filature" consiste à suivre un inconnu pas à pas dans ses pérégrinations à travers la Capitale, à connaître si possible les lieux où il fréquente et les gens chez lesquels il se rend, à se faire une idée à peu près exacte de ses moeurs, de ses habitudes de sa manière d'être et de vivre, mais tout en agissant avec la plus stricte économie et en stationnant à la porte des maisons fréquentées. Que votre homme vous conduise par un beau soir d'hiver à la porte de chez Maxim's, du café Riche, de chez Paillard ou Chevillard, force vous sera de "croquer le marmot" à la porte, de surveiller attentivement la sortie et d'attendre le moment psychologique qui vous permettra de continuer votre surveillance, bien heureux encore si un cocher peu complaisant, ou un valet de pied hautain, a bien voulu vous jeter négligemment quelques réponses qui pourront faciliter votre tâche déjà bien pénible. Je ne compte pour rien les longues stations dans la boue glacée, sous la pluie ou la neige, dans les encoignures

des portes cochères, tout cela s'effacera bien vite de votre esprit dès que vous apercevrez le "client", mais que la maison possède une issue secrète, et que votre homme pris d'inquiétudes emprunte ce passage ignoré, ce sera le désespoir pour vous, l'attente vaine pendant des heures et le lendemain la terrible semonce du chef et les rires des bons camarades. Voilà la réalité, et de cela personne n'en cause dans les romans-feuilletons, vraiment cela n'en vaudrait pas la peine et ne déterminerait pas le délicieux petit frisson à fleur de peau.

Elle n'est pas gaie la vie journalière du



Dessiner la tête d'un bouledogue sur un journal "Attention! il porte un revolver".

détective, sa tâche est parfois bien ingrate, ses ressources bien minimes. Qu'il réussisse on ne lui fera pas de compliments, il aura fait son devoir. Qu'il échoue on le traitera de "non valeur". Je ne voudrais pas que mes lecteurs en déduisent qu'il y a de la "partialité", dans la conduite des supérieurs chargés de contrôler les actes des subalternes. Loin de là ma pensée, mais l'esprit d'abnégation et de dévoue-

ment est tel dans la police française, que "faire son devoir" semble tout naturel, si naturel même qu'on ne songe pas à en féliciter l'agent, tandis que négliger le plus petit moyen pouvant servir à la découverte de la vérité est une faute, et qu'une faute est "impardonnable", lorsque les intérêts de la société sont en jeu.

J'ai cité cet exemple entre mille, pour bien prouver combien grotesques et dénuées de vérité sont toutes les aventures ultra-sensationnelles de nos auteurs et nouvellistes à la mode. Que ceux-là même qui du fond de leurs fauteuils échaffaudent les intrigues les plus invraisemblables, s'amusent à suivre un agent des recherches dans les phases de son existence journalière et je suis absolument convaincu que leur verve tombera subitement et que leurs moyens seront radicalement coupés tant il y a loin de la fiction à la réalité.

Il m'a déjà été permis il y a quelques mois à cette même place dans un article intitulé "L'Expiation suprême" d'effleurer la question de police, en tant que police française bien entendu et d'indiquer dans ses grandes lignes ce que peut être la vie du véritable policier, quelle somme de courage et d'abnégation il doit apporter dans son service toujours extrêmement pénible, parfois terriblement dangereux. Je n'y reviendrai pas dans cet article très court; à ceux qui désireraient de plus amples détails je conseillerai d'ouvrir le "livre d'or" de la police française et de se rendre compte par la liste des victimes tombées au "Champ d'honneur", du degré de courage et de la somme de périls affrontés par ces humbles représentants de la loi, défenseurs ignorés de la morale publique.

Mon but aujourd'hui est de retracer fidèlement la journée d'un "inspecteur" de

la sûreté, et de promener mes lecteurs à travers les multiples sections de la Préfecture de Police, tout en lui faisant connaître mille et un petits détails ignorés.

○

L'aiguille marque huit heures et demie à l'horloge de la caserne de la cité, la matinée est brumeuse, la place du parvis Notre-Dame envahie par le brouillard présente un aspect morne et son asphalte mouillée prend une teinte sombre qui jette une note plus triste encore. La Seine rou-



Se friser la moustache, "j'ai deux mots à vous dire en particulier."

le ses eaux noires d'où s'échappent lentement des flocons de vapeurs grises et lourdes. Sur le quai se profilent les hautes murailles de la Préfecture, dont la masse énorme écrase de son ombre les trottoirs humides. Ça et là quelques lumières brillent à travers les fenêtres basses de l'entre-sol et piquent d'un point lumineux la grisaille environnante.

Par petits paquets, des hommes s'engouffrent sous la haute voûte à travers laquelle

le on entrevoit la cour soigneusement sablée de la caserne des gardes républicains. Ils suivent machinalement le long corridor qui les conduira à leur brigade. le front soucieux, la mine sévère, quelques-uns les traits pâlis par la fatigue et chacun pénètre dans son bureau où pendant quelques instants il notera à la hâte le compte-rendu de sa soirée de la veille.

A peine a-t-il signé la feuille de présence, que l'inspecteur s'attable devant son



Se tenir le lobe de l'oreille droite, "Ne parlez pas tant!"

Dupitre, saisit son carnet de notes et fiévreusement élabore le rapport des événements survenus au cours de l'affaire qui lui a été confiée. Le sous-brigadier l'examine, l'annote, le passe au brigadier qui l'approuve, et de là le fait suivre à l'Inspecteur Principal et au Commissaire chef de service. Après qu'il aura été étudié, lorsqu'on aura enlevé ce qu'il y a d'intéressant à saisir et qui pourra servir aux magistrats pour "échaffauder l'affaire", le rapport sera transporté aux archives, prendra un numéro d'ordre et sera classé dans une chemise titulaire de ce même numéro. Si la personne surveillée a déjà fait

l'objet de rapports précédents, ces nouveaux renseignements iront grossir le dossier déjà établi. Dans le cas contraire, on lui en dressera un avec une fiche classée par lettre alphabétique au nom de l'intéressé, mentionnant son état civil et rappelant le numéro inscrit en gros caractères sur la chemise. De cette façon, dans l'avenir, on pourra en quelques secondes être fixé sur les antécédents de cette personne et la suivre pas à pas à partir du moment où elle a fait parler d'elle. Bien plus, aux Archives on ne se contentera pas seulement de ce classement rudimentaire, on opérera ce que l'on "appelle" le dépouillement du dossier. Tous les noms cités dans les rapports des inspecteurs, susceptibles de désigner un ami, une relation, un parent de la personne surveillée, seront également inscrits sur des fiches classées par lettres alphabétiques, et portant comme mention "Voir dossier No... (affaire Un Tel.)"

Le rapport est parti, l'inspecteur attend la distribution du travail, où les explications complémentaires qui pourraient être sollicitées par les chefs. Bientôt son "brigadier" lui remet un paquet de notes, sur lesquelles il devra "marcher" dans la journée. Enquêtes sur la formation de sociétés, recherches dans l'intérêt des familles, vols, escroqueries, etc., en un mot toute la monnaie courante des plaintes qui doivent être très rapidement solutionnées. Le plus souvent dans une demande de recherches on ne peut fournir sur l'intéressé que de très vagues renseignements, il s'agit donc d'avoir un point de départ, de ne pas se lancer dans l'inconnu, c'est là que commenceront à intervenir efficacement les multiples rouages administratifs.

S'emparant d'une poignée de petits papiers imprimés, l'agent adressera successivement une demande détaillée de recher-

ches, aux "garnis", aux "hôpitaux", à la "morgue", aux "suicides et accidents", aux "sommiers judiciaires," au "service d'identité", et enfin aux Archives. Toutes ces notes portant le nom de l'envoyeur et l'indication de sa brigade, sont remises à un agent spécial qui à 11 heures en opérera la distribution dans les différents services, et à 4 heures du soir viendra les reprendre avec les indications qui pourront être fournies. De cette façon chaque intéressé les retrouvera à sa rentrée au bureau vers 5 heures du soir et pourra préparer sa besogne du lendemain.

Onze heures sonnent, le bureau se vide, les agents le carnet bourré de notes vont manger à la hâte, de façon à pouvoir terminer le travail du jour avant 5 heures du soir, heure de leur rentrée à la Préfecture.

Elles sont parfois longues ces randonnées de l'après-midi, soit qu'elles consistent à rechercher des adresses, à s'assurer de la véracité des "demandes de secours", que sais-je? Que de longues stations dans les omnibus, que d'escaliers à gravir, que de diplomatie à déployer auprès de la concierge défiante, du marchand de vin du coin toujours en éveil. Les jambes se lassent, les pieds s'enflent et saignent quelquefois lorsque à l'heure dite on se précipite au bureau pour "rédiger" ses notes. Cependant c'est là l'instant où va commencer le véritable travail, tout ce qui a été expédié dans la journée n'est que de la "broutille", la nuit est le seul moment propice à la "chasse à l'homme."

Les ténèbres envahissent les rues et les carrefours, les restaurants de nuit s'illuminent, le Paris des affaires s'éteint, le Paris nocturne va surgir. Toute une tourbe apparaît sur le pavé de la Capitale, lèpre ignorée, inconnue, qu'on n'aperçoit jamais le jour. Oiseaux de proie aux serres

et aux griffes acérées qui se terrent dans leurs abris et qui paraissent aveuglés par la lumière du soleil, dont les faces hideuses se contractent sous le rictus du vice et de la débauche. Mines patibulaires qui suent le crime et dont l'allure révèle les terribles instincts. Toute cette marée envahit les faubourgs, les boulevards extérieurs, fait peu à peu tache d'huile et déborde jusque sur les quartiers élégants. Tel est le gibier qui sera traqué; harcelé et



La main droite contre la joue un doigt levé: "Attention!"

qui trop souvent tiendra tête à la mente lâchée à ses trouses, tachant de sang le terrain de sa bauge.

Dans la vaste salle où les inspecteurs de police attendent en grillant une cigarette le moment de rentrer au domicile pour prendre un repos bien mérité, les conversations s'échangent. Des mots brefs, des réparties laconiques se croisent, une atmosphère de fièvre règne parmi ces hommes énervés par l'attente. Soudain le bruit d'une sonnerie électrique strident dans le silence, chacun se regarde anxieux. C'est la sonnette du chef! Sans doute encore une expédition pour la nuit. Un bri-

gadier part recevoir les ordres et revient peu de temps après la figure plus sombre, l'oeil plus sévère.

—Quatre hommes de bonne volonté pour Belleville cette nuit ?

Ces paroles retentissent comme un glas funèbre dans le silence ambiant et cependant il n'y a pas eu une minute d'hésitation. D'un seul bond, spontanément, tous ces hommes sont debouts, et simplement, froidement ils s'offrent en holocauste sans un geste qui trahisse une émotion, sans souci des fatigues du jour, sans appréhension pour la lutte prochaine. C'est le devoir, il faut l'accomplir, on ne marchandé pas avec les ordres donnés, on ne les discute pas, on les accepte.

Un éclair de fierté a rayonné sur le visage du vieux serviteur. Ce sont bien là ses "hommes", une fois de plus il sait qu'il peut compter sur eux à toute heure, sa voix se fait plus douce.

—Quatre hommes seulement, reprend-il, X... Y... Z... R...

—Présents! répondent quatre voix énergiques.

—Vous êtes armés ?

—Oui, Brigadier.

—Venez avec moi.

Et les quatre hommes désignés s'enfoncent dans l'obscurité du couloir. Nul ne doit connaître le but poursuivi, les ordres donnés. La discrétion est de règle à la Préfecture.

○

Le lieu est sinistre dans ce coin de Belleville où s'entassent les constructions basses, les échoppes malsaines, les chantiers dont les clôtures de bois mal équarri suivent tant, bien que mal l'alignement prescrit par les règlements municipaux. Il fait nuit, onze heures viennent de son-

ner, la brume est épaisse, le pavé glissant, et les quelques becs de gaz qui éclairent ce coin sinistre du faubourg, ne jettent qu'une lueur douteuse, indécise, dans un halo blanchâtre et comme ouaté.

De temps en temps, un passant attardé, le col relevé file rapidement sur le trottoir et le bruit net de ses pas martellant le sol se perd peu à peu dans le brouillard. Par intervalles apparaissent les silhouettes de deux gardiens de la paix, la démarche alourdie par les bottes réglementaires, le



Le petit doigt replié, "l'homme que vous cherchez est là!"

capuchon pointu surmontant le képi leur donnant l'aspect vague de quelques pénitents noirs égarés dans ce quartier populeux.

Pendant un oeil exercé arriverait à discerner dans un recoin obscur deux formes immobiles et comme figées sur place. Ces deux hommes muets, transis par la pluie fine et glaciale ne profèrent pas une parole. Pas un geste ne peut trahir leur

présence, leurs yeux sont rivés sur le coin de la rue, et à chaque pas qui résonne dans le lointain ils tendent l'oreille et se contractent prêts à tout événement.

A quelque distance, de l'autre côté de la chaussée, dissimulées elles aussi sous la voussure d'une porte, s'identifiant avec les ténèbres, deux autres formes également muettes montent une garde silencieuse. Ce sont les agents de la Sureté.

L'ordre a été donné de procéder à l'arrestation d'un dangereux malfaiteur, d'une "terreur" de ce quartier excentrique, chef d'une bande d'apaches, voleur, qui sait même, peut être assassin. A force de ruses, il a glissé dans les mains de la police et depuis un mois déjà, les limiers guettent le moment propice. Or ce soir, un "indicateur" a fourni le précieux renseignement, il doit se rendre clandestinement au cours de la nuit chez une de ses anciennes relations. Celui-là aussi sera la victime du vieux proverbe policier qui restera éternellement vrai: "Cherchez la femme", et malgré son astuce il mettra de côté toute prudence lorsque sa passion sera en jeu.

Les heures s'écoulent, une heure du matin vient de sonner mélancoliquement au clocher de l'église voisine, les quatre hommes esquissent un frisson. L'attente commence à devenir longue, fastidieuse, l'humidité les pénètre, le froid les engourdit, le découragement est sur le point de les prendre. Sera-ce pour ce soir? Le renseignement était-il exact? Ces heures maussades et pénibles, cette fatigue lancinante serait-elle inutile, et faudra-t-il recommencer demain cette station énervante dépensée en pure perte.

Dans le silence lourd de la rue un pas rapide se fait entendre, étouffé d'abord par la distance, il se précise peu à peu, devient plus net, plus distinct. Dans la

brume une ombre se profile rasant les murs. Au moment où elle passe sous un bec de gaz, l'oeil exercé des agents a rapidement détaillé sa silhouette. Pas de doute, cette casquette enfoncée sur les yeux, ce col de veston relevé, ces épaules un peu voutées, cette allure méfiante, c'est bien le signalement donné, le moment solennel est proche.

Aux abords de la maison l'homme semble hésiter, il s'arrête brusquement, et par une volte-face rapide il scrute l'horizon. Il se remet en marche mais à la façon du fauve qui rampe vers sa tanière, le moindre bruit le fait tressaillir et sa main droite reste obstinément enfoncée dans la poche de son veston élimé. Il approche de l'entrée, déjà sa main gauche s'avance pour saisir le loquet; il n'y a plus à hésiter! Un coup de sifflet déchire l'air et quatre hommes bondissent dans la nuit.

D'un mouvement brusque l'homme s'est adossé à la muraille, sa main droite s'est enfin dégagée et se crispe sur la crosse d'un revolver de fort calibre. Une détonation retentit, un jet de flammes a rayé les ténèbres, un agent chancelle, mais ses acolytes se sont lancés sur l'apache, toute tentative de révolte est inutile et pendant que peureusement quelques fenêtres s'entrouvrent et qu'apparaissent des figures curieuses et ensommeillées, la "terreur" solidement ligottée prend le chemin du poste voisin.

Seul, un inspecteur est resté sur les lieux du drame. Anxieusement penché sur le corps de son camarade, il attend le secours imploré à une maison voisine et la personne de bonne volonté qui aura le courage d'aller quérir une voiture à la station la plus proche.

Dans quelques heures ces trois humbles héros rendront compte au "Chef" de leur mission, et le vieux brigadier sentira s'hu-

mecter sa paupière, lorsqu'à l'heure de l'appel résonnera la funèbre réponse.

“—X...

“—Blessé mortellement en service commandé!



Tous les jours la quatrième page des journaux parisiens regorgé d'entrefilets rédigés dans le style consacré: “Le nommé X, trouvé rôdant sur la voie publique a été conduit au commissariat de police de la rue... Trouvé porteur d'une arme prohibée, il a été immédiatement dirigé sur le dépôt par les soins de M..., commissaire de police du quartier.”

Combien parmi nos lecteurs ont jeté les yeux sur des clichés semblables, qui ignorent, ou tout au moins se font une fausse idée de ce que peut être “le dépôt” à Paris. Et cependant que de souvenirs tragiques il évoque, ce nom si commun et si répandu, que de drames se sont déroulés entre ses murs sombres et froids, première étape franchie par le criminel avant le baignoire ou l'échafaud.

Si nous prenons la définition exacte du mot, nous apprendrons que le “dépôt de la Préfecture” est un lieu de détention essentiellement provisoire où l'on amène tout d'abord les personnes arrêtées dans Paris ou le département de la Seine. On compte chaque année environ 60,000 entrées au dépôt, soit environ 165 arrivants par jour. La détention au dépôt ne doit pas dépasser, et depuis la loi du 8 décembre 1896, ne dépasse plus en fait le délai de 24 heures.

Ces quelques lignes ne vous révéleront rien de bien curieux si ce n'est que 60,000 individus passent chacun 24 heures par an dans cet édifice, ce qui n'est déjà pas mal et représente assez bien le travail qui incombe aux agents de police de la Capi-

tales, toutefois j'estime pour ma part qu'il y a beaucoup mieux à dire sur ce “lieu de détention” qui a joué, comme on le verra, un rôle assez sérieux dans l'histoire de la France.

Le dépôt est située au sous-sol du palais de justice de Paris, dont la grille merveilleuse étale les splendeurs de ses ornements finement ciselés sur le boulevard très court qui porte son nom.

Il fait partie du bloc de l'ancien Châtelet, dont les hautes tours en poivrières mirent dans la Seine leurs formes rigides, vestiges admirablement conservés de la Féodalité et du Moyen Age.

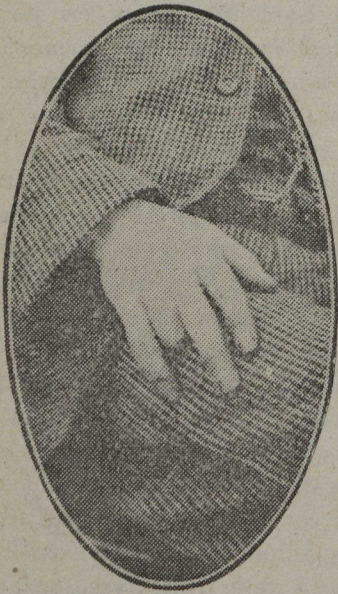
Erigé au IXe siècle sur l'île de la Cité, le Châtelet a subi de nombreuses transformations jusqu'au XVIIIe siècle où il servit de prison pour dettes. C'est dans une des chambres située dans la tourelle Nord, que Louis XVI fut conduit avant d'entrer à la prison du Temple, et jusqu'à la Révolution il avait servi de demeure à la justice royale de Paris.

Un des plus curieux spectacle auquel un étranger de passage à Paris peut assister, est sans contredit l'arrivée au dépôt des voitures cellulaires dénommées “paniers à salades”, vers 10 heures du matin.

Un à un tous ces omnibus grillagés s'engouffrent sous la voûte de la petite et vieille rue de Jérusalem, et viennent déverser entre deux rangs de gardes municipaux toute une étrange population cueillie au cours de la nuit sur les pavés et dans les bouges de la Capitale.

Cacophonie bizarre, salade étrange de gens disparates arrêtés pour des motifs les plus divers, assemblage grotesque du rôle de barrières en guenilles et du rastaquouère à la tenue impeccable. Ici, la jupe de soie froufrouante de la demi-mondaine, frôle le tablier d'un blanc douteux de la pierreuse des boulevards extérieurs, là

des femmes sanglotent éperdument, tandis que d'autres gouaillent avec des mots obscènes et des gestes honteux. Tous les degrés dans l'échelle du vice sont représentés dans cette promiscuité inquiétante et parfois aussi, ce qui est pénible à avouer, certains innocents sont mêlés à cette tourbe infâme et attendent que l'enquête préliminaire ait fait justice des griefs douteux relevés à leur encontre.



L'annulaire replié. "Ne me quittez pas de l'oeil."

Vision cauchemaresque, bien digne de tenter la plume d'un Edgar Poë, où s'étale dans toute sa crudité la perversion humaine. Puis, toutes ces épaves, pour la plupart marquées par le stigmate du vice, disparaissent dans le corridor noir, sont happées par le "greffe", et de là s'en vont, troupeau errant, dans l'immense salle où ils attendront le moment de leur comparaison. "Quartier des hommes", Quartier des femmes", chacun selon son sexe s'achemine vers la salle d'attente aux murs

sévères, pendant que les "dangereux" sont confinés dans d'étroites cellules, sous l'incessante surveillance des géôliers.

Elles sont cruellement longues ces heures de détention provisoire pour l'inculpé qui attend le moment de comparaître devant ses juges, pourtant il jouit au Dépôt d'une sorte de liberté qui lui permet de s'entretenir avec ses voisins, de fumer, de rêver, de dormir.

De temps en temps la voix de "l'aboiseur", (détenu préposé à l'appel de ses compagnons) retentit, clame un nom, une porte s'ouvre, l'homme s'en va entre deux gardes, à l'instruction ou bien au service Bertillon.

Ce nom du docteur Bertillon, inventeur et chef du "service anthropométrique" ou "d'identité judiciaire", est d'ailleurs sur toutes les lèvres au dépôt. Les "chevaux de retour", ceux qui ont déjà subi des condamnations savent à quoi s'en tenir sur les formalités multiples à remplir, mais les "nouveaux" n'écoutent qu'en tremblant les explications fournies par leurs devanciers.

Pour un moment nous abandonnerons la salle commune pour faire une rapide excursion dans le département de la police parisienne, qui a été l'oeuvre géniale copiée par toutes les puissances civilisées. L'humanité doit saluer le nom du docteur Bertillon, et peut lui donner avec juste raison le titre de "Bienfaiteur", car grâce à lui, grâce à ses travaux, la terrible éventualité de l'erreur judiciaire peut être considérée comme définitivement écartée.

Simple autant que pratique, très facilement assimilable, sa méthode est basée sur des déductions mathématiques, coordonnées avec un art consommé, se complétant les unes les autres, et déterminant ainsi un réseau d'observations tellement serré que la plus légère erreur ne peut s'y

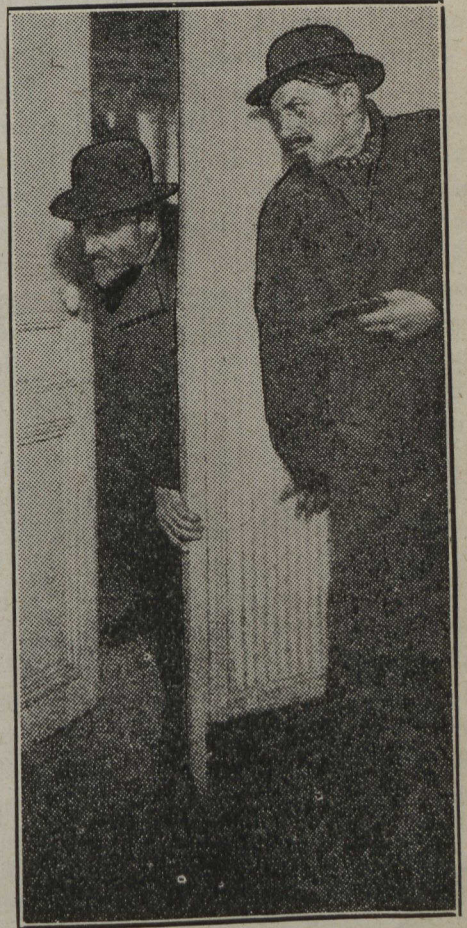
glisser.

Nombre de pays ont adopté le système Bertillon, mais certains d'entre eux ont supposé bien à tort d'ailleurs qu'ils pouvaient sans crainte éliminer certaines observations de la méthode, pour n'en conserver qu'une partie, espérant que cela suffisait amplement. C'est une grossière erreur ! Je l'ai déjà dit, tous les éléments de ce service se soudant les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne, en supprimer un c'est en compromettre irrémédiablement la solidité. On se fie trop dans certaines contrées à la reproduction photographique, et c'est un peu le fait du Canada. Or, il est indiscutablement prouvé aujourd'hui, que la photographie ne peut, et ne doit être considérée que comme une indication, jamais comme une preuve. Elle ne sert d'ailleurs à Paris que comme point de repère sur la fiche anthropométrique, dont "le portrait parlé" forme le fond.

Cette appellation semble illogique au premier abord et on se demande avec une certaine anxiété ce que peut bien être ce "portrait parlé" auquel on attache tant d'importance. La définition en est simple, si on réfléchit que la fiche contient tous les détails précis d'une anatomie humaine en se basant sur les mesures qui sont immuables chez l'homme de l'adolescence à la mort. Pigmentation des yeux, mesures de la coudée, du pied, du nez et surtout de l'oreille.

A lui seul cet organe pourrait servir de point d'appui à un service d'identification car on peut partir de ce principe, c'est que sur 1 million d'individus, on ne trouve pas deux conformations semblables au point de vue du système auditif. Que ce soit dans le lobe, dans la conque, dans le tragus ou l'antitragus, il existe des variations telles, que l'oeil le moins exercé les perçoit im-

médiatement. Joignez à cela une étude spéciale du nez et des yeux, et terminez par une rigoureuse observation des marques spéciales disséminées sur le corps, névus, cicatrices, tatouages, etc., vous arriverez à former un ensemble parfait, que



Enfin! cette fois, je le tiens.

complètera l'empreinte digitale, ou marque des stries découpées sur l'épiderme des doigts de l'une ou l'autre main.

Or, tout individu arrêté et conduit au dépôt, n'échappe pas au système de mensuration. Après avoir été photographié de

face et de profil, il est soumis à une identification sévère dont les traces resteront à jamais dans les cases de la Préfecture de police. D'ailleurs soyez assuré que s'il a déjà été arrêté, les employés préposés au service ne seront pas longs à rétablir sa véritable identité en admettant même qu'il dissimule sa personnalité réelle sous un nom d'emprunt.

Je prends par exemple un individu arrêté en 1895 sous le nom de Jacques, et par conséquent déjà mesuré. Il est repris en 1913, sous le nom de Thomas, et conduit au dépôt. Naturellement notre homme aura tout intérêt à laisser supposer qu'il n'est qu'à sa première arrestation. Il sera donc à nouveau mesuré. Une fois possesseur de son "portrait parlé", les employés rechercheront dans les fiches déjà classées s'ils ne trouvent pas trace de lui antérieurement.

Mais, me dira-t-on, dans les milliers de fiches classées, 60,000 par an environ, comment va-t-on découvrir celle de cet individu? C'est un travail de géant!

Pas du tout. Ce sera l'affaire de 5 minutes, car c'est là où le service Bertillon apparaît dans son efficacité merveilleuse et dans toute sa simplicité. L'employé procédera par élimination. Placé devant ses cases, il s'arrêtera devant celles dont les fiches se rapportent à la taille du prévenu, puis il laissera de côté toutes celles qui diffèrent au point de vue couleur des yeux (pigmentation). Dans celles-là même il recherchera la longueur de coudée; puis s'attachera à l'oreille, et enfin arrêtera ses recherches sur une dizaine de fiches, au milieu desquelles il retrouvera rapidement le nom de son client.

—Vous ne vous appelez pas Thomas, dira l'employé, vous êtes Jacques et vous avez été arrêté pour vol en 1895.

—C'est faux! répondra l'individu, je

n'ai jamais été arrêté!

—Parfait! reprendra l'employé, vous avez dans le dos une cicatrice de telle forme, de tant de centimètres, sur la cuisse un névus situé à tant de millimètres du bassin, sur le bras gauche un tatouage représentant telle ou telle chose. Déshabillez-vous!

Et le délinquant convaincu qu'il sera confondu n'hésitera pas à répliquer.

—C'est entendu! Inutile d'insister, "Je suis bon"!

Cette scène se passe tous les jours dans les bureaux de l'identité judiciaire. N'est-elle pas la preuve la plus convainquante de la nécessité absolue de ce système merveilleux.

Si le docteur Bertillon avait vécu à cette époque, Lesurques, n'eut jamais porté sur l'échafaud une tête innocente, et Chopard maintes fois condamné aurait certainement expié son forfait (Courrier de Lyon.)

Comme je l'ai déjà dit, ce système d'identification a été universellement adopté en France et aux colonies, mais il m'a rarement été donné de le voir fonctionner d'une façon aussi parfaite qu'à Tunis (Tunisie). Grâce à l'initiative d'un homme distingué, M. Léal, directeur des services de police de la Régence, le service anthropométrique est devenu une succursale du boulevard du Palais. Sous l'habile direction de M. Chenay, ancien élève de M. Bertillon, et son auxiliaire de la première heure, l'identité judiciaire s'est développée à tel point, que ses services deviennent aujourd'hui inséparables de l'action judiciaire et font le plus grand honneur à ceux qui furent ses novateurs dans cette colonie française de l'Afrique du Nord.

Mes lecteurs excuseront cette digression peut être un peu longue sur le "service d'identité", mais si je me suis permis cet-

te explication c'est que je considère cette branche comme la "Cheville ouvrière" d'un service de sûreté. J'irai même plus loin, j'ajouterai qu'il n'y a pas de service de détectives possible, sans un service anthropométrique sérieusement et minutieusement installé. Chercher à s'en passer c'est faire fi de la science moderne, et se replonger de gaieté de coeur dans tous les errements du passé, et Dieu seul sait où peut conduire l'ignorance en matière criminelle!



Je terminerai cet exposé rapide de la journée d'un policier parisien en décrivant aussi brièvement que possible une partie des ruses employées par "l'armée du crime" pour dépister leurs mortels ennemis.

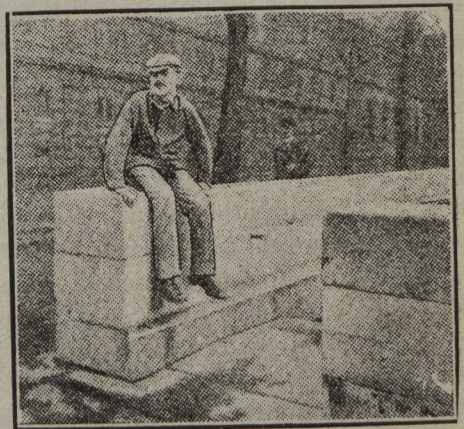
Toute cette tourbe de malfaiteurs qui gangrène non seulement la Capitale de la France, mais encore la province, n'est pas simplement composée de français. Comme dans toutes les grandes villes, et New-York en offre un exemple frappant, "l'armée roulante" est Cosmopolite et partant polyglotte, mais de quelque nationalité que puissent être ses affiliés, ils font partie de la "franc-maçonnerie" particulière à cette secte spéciale. Or dans ce monde interlope le système "Conventionnel" joue un rôle extrêmement important. En effet, si les différents membres d'une bande ayant chacun des attributions différentes opèrent presque toujours isolément, il ne s'en suit pas que la "solidarité" qui les unit en soit amoindrie, au contraire. Il est donc de toute nécessité que les "adhérents" puissent se reconnaître facilement, et se prévenir mutuellement en cas de danger.

Tout un code de signaux a donc été prévu pour les besoins de la cause et l'agent

de la sûreté doit le connaître à fond s'il veut être à même de remplir ses fonctions avec intelligence, et s'il veut éviter les pièges et les traquenards que les bandits multiplieront sur le chemin qu'il doit parcourir.

Outre ces signaux, il existe également tout un vocabulaire spécial emprunté à "l'argot" parisien, à la "langue verte" des faubourgs dont les secrets doivent être familiers au policier consciencieux.

Je prends un exemple au hasard. Un agent en civil, chargé de faire une surveillance, se rend dans un débit où il sait que son client a l'habitude de venir man-



En surveillance sur les bords de la Seine.

ger ou boire. Bientôt il sera dévisagé par les familiers de l'endroit, et s'il n'a pas dans sa mise ou sur sa physionomie le "naturel" requis, il sera de suite "éventé", "brûlé", selon l'expression consacrée. Il ne tardera pas à s'en rendre compte en entendant des phrases de ce genre.

—Dis donc? tu ne trouves pas que ça sent le "roussi" dans la boîte. Y a sûrement quelque chose qui "brûle"!

Inutile d'insister, le policier au courant, saura qu'il est éventé et que la clientèle en

éveil sera loin de faciliter sa tâche. Le mot "police", en argot se dit "la rousse", et l'expression "roussi" est suffisamment explicite. Je pourrais donner des centaines d'exemples semblables.

Expliquer le code des signaux serait trop compliqué, je préfère présenter à mes lecteurs quelques gravures qui mieux que ne pourrait le faire ma plume, les mettront au courant de cette "télégraphie sans fils" dont ils ont été sûrement les spectateurs inconscients.

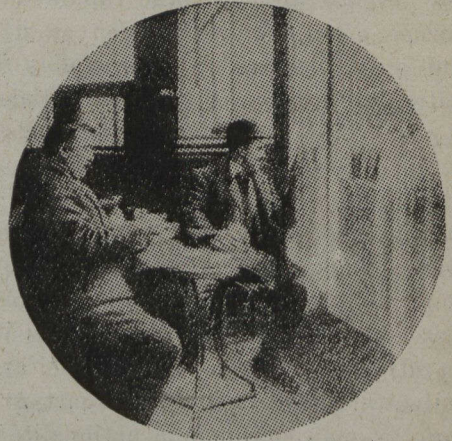


Le champ est tellement vaste dans le domaine de la police, qu'il serait facile de remplir des volumes si on **entreprenait** de dépeindre d'une façon exacte tout ce qui touche de près ou de loin à cette Administration, je le répète, une des plus importantes, pour ne pas dire la plus utile, dans un Etat. Malheureusement il est impossible dans un article aussi court de démontrer d'une façon péremptoire tous les services rendus par les services de sûreté proprement dits, et par ceux de la Sûreté Générale.

Cette seconde branche, dont les attributions diffèrent sensiblement de celles de la Préfecture de Police, n'en sont pas moins intéressantes, et le milieu dans lequel évoluent et travaillent Commissaires et Inspecteurs spéciaux, fourmille de faits et de détails sur lesquels je me promets de revenir un jour. Là peut être, les difficultés surgissent plus nombreuses, car outre le courage et le mépris du danger, il est indispensable de posséder au plus haut point le sens absolu du tact, du doigté et de la diplomatie. Si au fond des affaires traitées nous retrouvons les mêmes vilénies, les mêmes passions, elles se dissimulent généralement sous un marque de monda-

nité, d'élégance, et bien souvent l'inspecteur spécial à la tâche délicate et terriblement compromettante de découvrir l'apâche sous les traits du gentilhomme.

Si l'inspecteur de la Préfecture "travail" le plus souvent à Belleville, à la Glacière ou à Pantin, l'inspecteur de la Sûreté Générale se réserve les quartiers élégants, le monde de la finance, et parfois celui de la politique. Alors que le policier n'hésite pas à mettre la main au collet du malfaiteur dangereux, le Commissaire spécial devra s'entourer d'un luxe de précautions considérables pour



La "filature chez le marchand de vins".

éviter la "gaffe", dont la répercussion peut avoir des conséquences désastreuses, non seulement pour lui-même, mais encore pour ses chefs et parfois pour de gros personnages politiques. Ce sera dans ce service que se trouvera parfois la police en "habit noir", mais combien plus délicate, plus hérissée de difficultés apparaîtra cette tâche, si on songe à la personnalité des acteurs qui jouent un rôle prépondérant dans ces drames.

Où l'inspecteur de police n'hésite pas à se montrer et à exécuter le coup de force,

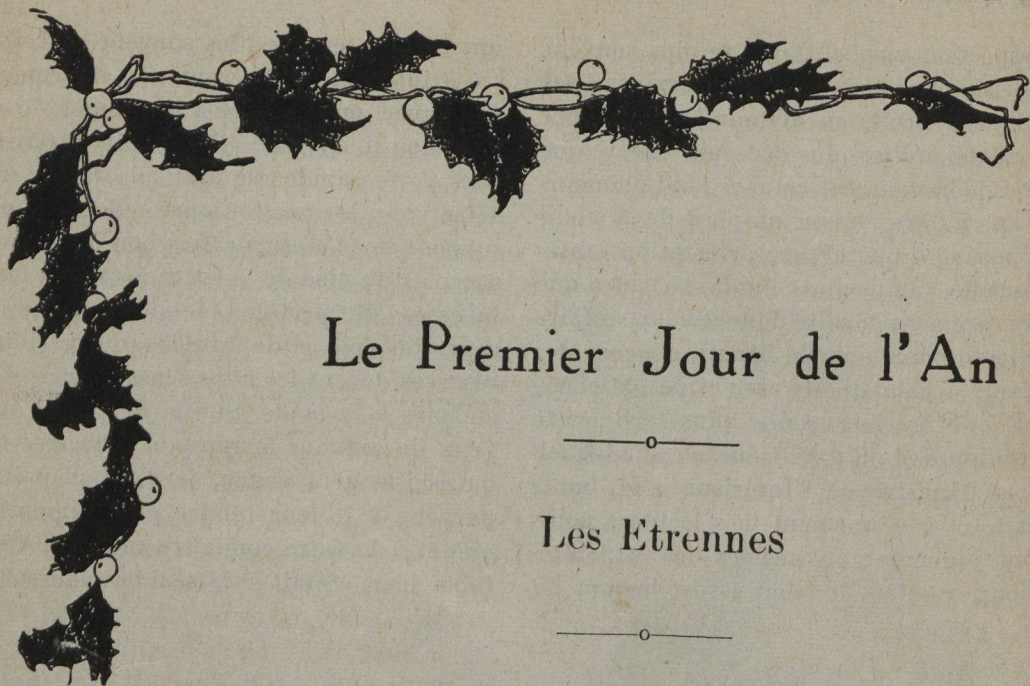
l'inspecteur spécial devra le plus souvent se dissimuler, user de ruse, et arriver à ses fins, sans bruit, en évitant le plus léger scandale. Métier plus décevant encore que celui de l'agent, car celui-ci jouit au moins de sa victoire lorsque au péril de sa vie il est arrivé à opérer une arrestation sensationnelle, tandis que celui-là, ne saura que très rarement la suite donnée à une affaire délicate pour laquelle il aura dépensé des trésors d'habileté, de ruse et de patience.

Peut-être aborderai-je plus tard cette question de la Sureté Générale sur laquelle le Ministre de l'Intérieur a la haute main, et à ce moment mes lecteurs pourront juger par eux-mêmes des difficultés énormes qui se dressent à tout instant de-

vant l'inspecteur, le plus souvent seul, livré à lui-même et opérant non seulement en France, mais encore à l'étranger:

Quoiqu'il en soit, j'ai voulu prouver dans cette rapide esquisse que la vie du détective n'est pas toujours celle que l'on suppose et qu'il est parfois bon de ne pas accepter au pied de la lettre les récits fantaisistes de certains feuilletonnistes à court de copie, et de faire les plus grandes réserves devant les films sensationnels des cinémas à la mode. Si j'ai dépoétisé aux yeux de certains le type du détective tel qu'ils l'avaient conçu, je serai peut-être parvenu à le leur rendre plus sympathique et à le faire connaître sous son véritable jour, c'était là le seul but poursuivi.





Le Premier Jour de l'An

Les Étrennes

MONITUS Marcelluste nous a donné l'origine du mot "Étrennes".

Selon lui, cette origine remontait au temps des premiers romains, à celui de Tatiüs, roi des Sabins, qui régnaît dans Rome conjointement avec Romulus.

Ce roi, ayant regardé comme un bon augure le cadeau qu'on lui fit le premier jour de l'an, de quelques branches coupées dans un bois consacré à "Strenna", déesse de la force, autorisa cette coutume dans la suite et donna à ces présents le nom de "Strennce".

Les premières étrennes offertes furent du miel, des figues et des dattes enveloppées dans de minces feuilles d'or.

On témoignait ainsi à ses amis qu'on leur souhaitait une vie douce et agréable.

Les clients,—c'est-à-dire ceux qui vivaient sous la protection des grands,—joignaient à ces présents une petite pièce de monnaie.

Les historiens enregistrent que sous

l'empire d'Auguste, le Sénat, les chevaliers et le peuple présentaient des "Étrennes" à l'Empereur.

Ces étrennes se composaient d'une livre d'or, dont la valeur, au dire de Gronovius, était de 72 sols d'or.

En l'absence du chef de l'Etat, les dons étaient déposés au Capitole.

On en employait le produit à acheter les statues de quelques divinités, l'Empereur ne voulant point appliquer à son profit les libéralités de ses sujets.

Tibère, successeur d'Auguste, désapprouva cette coutume.

Il publia un édit par lequel il défendait les "étrennes" passé le premier jour de l'an.—Le peuple, auparavant, s'occupait à ces cérémonies pendant huit jours.

Mais lorsqu'il revêtit la pourpre impériale, Caligula, dont l'avidité est bien con-

nue, fit savoir au peuple qu'il lui donnait licence de reprendre les anciens usages, et qu'il accepterait les présents qu'on lui offrirait.

Claude vint ensuite, et ne voulut pas qu'on l'importunât de dons.

La coutume des "étrennes" tomba depuis lors en désuétude et ne subsista plus que chez le peuple.

Les Grecs empruntèrent aux Romains la mode des présents au renouvellement de l'année.

Eux aussi prirent l'habitude de se faire réciproquement des cadeaux à cette époque.

A Rome, le premier jour de l'an était un jour de fête.

Il était consacré au dieu Janus qu'on représentait à deux visages, l'un devant et l'autre derrière, comme regardant l'année passée et saluant l'année prochaine.

On faisait à cette divinité de pompeux sacrifices. On se portait en foule à la Roche Tarpéienne où elle avait de nombreux autels.

Quoique ce fut une double fête,—car les Romains avaient l'habitude de consacrer à Junon tous les premiers de chaque mois.—le peuple, néanmoins, ne demeurait pas ce jour-là dans l'inaction. Chacun commençait à travailler à quelque chose de sa profession, afin de n'être pas paresseux le reste de l'année.

Aux Calendes de Janvier, nous apprend Ovide, tout le monde se souhaitait une heureuse année, et il n'était permis à personne de prononcer aucune parole de celles que l'on croyait être de mauvais augure.

Les premiers chrétiens désapprouvèrent d'abord la coutume des "étrennes", parce

qu'elle avait trait aux cérémonies du paganisme, mais quand elle n'eut plus d'autre but que d'être un témoignage d'estime ou de vénération, ils cessèrent de la condamner.

Combien se servent encore du prétexte fourni par les premiers chrétiens pour ne pas délier les cordons de leur bourse le premier jour de l'an!

La malice s'est exercée sur le compte de ces piètres personnages.

Les épigrammes ne leur ont pas fait défaut; on pourrait en compter plus de cent.

Il suffit d'en rappeler une très spirituelle et très connue :

Ci-gît dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes
Qui, pour ne pas donner d'étrennes
Mourut le dernier jour de l'an!

Le premier janvier ne fut pas toujours le premier jour de l'an.

En France, le commencement de l'année a souvent varié.

Sous la première race de nos rois, ce fut le premier Mai, jour où l'on passait les troupes en revue.

Sous les Carlovingiens, ce fut le jour de Noël,—au solstice d'hiver.

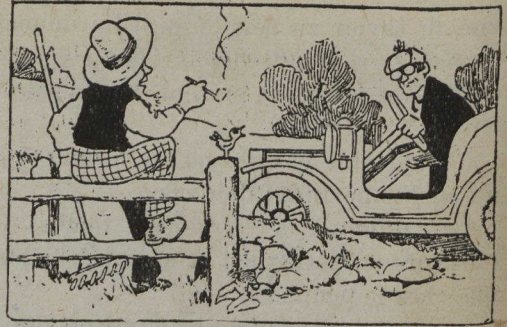
Sous la troisième race, il fut fixé au jour de Pâques.

C'est un édit de Charles IX, daté de 1564, qui a ordonné que l'année commencerait le premier Janvier.

Evariste CARRANCE.

UN PEU DE TOURISME

Par Jos Traveller

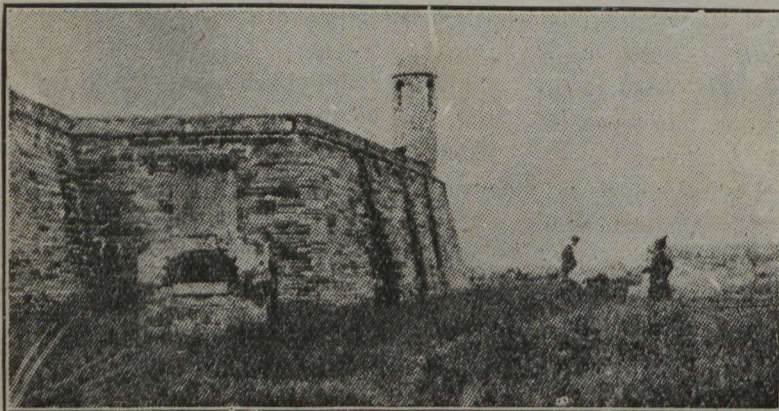


LE PLUS ANCIEN FORT DE FLORIDE

Un des points les plus curieux et aussi les plus fréquentés de la Floride, est certainement St-Augustine, qui offre aux étrangers la tiédeur de son été printemps, et où se réfugient tous ceux qui tremblent devant les rigueurs de l'hiver.

La petite ville n'offrirait par elle-même rien de bien extraordinaire, si à quelque distance ne se trouvait, dans un état de parfaite conservation, le plus vieux fort de la contrée, dénommé "Fort Marion".

Cette forteresse, qui élève ses murailles massives sur les bords enchanteurs de Matanzas, fut terminé en 1756, mais elle avait été commencée beaucoup plus tôt par les Espagnols et ses fondations remontent environ à 1640.



Nous donnons ici la photographie de cette citadelle antique; comme on le verra elle se compose d'une succession de redans, ou contre-forts, qui enserrent un château en ruines, placés au milieu des constructions.

A l'extrémité de la muraille, surmontant l'angle le plus brillant, s'élève la "Vigie", dans laquelle s'installaient les sentinelles chargées de surveiller les environs. C'est également sur cette muraille qu'était braqué le "mortier", antique canon que l'on aperçoit sur la droite du cliché.

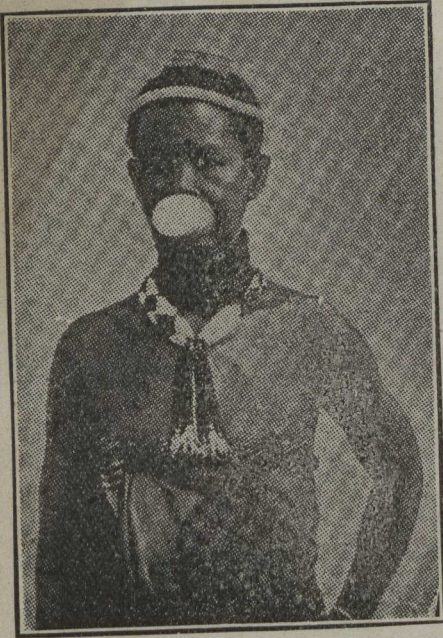
Le four qui se dessine contre la muraille et qui présente une gueule noire et béante, servait aux assiégés pour fondre les boulets avec lesquels on chargeait le canon de défense.

On ne peut s'empêcher de demeurer ré-

veur devant ces vertiges du passé, en songeant aux formidables engins de la guerre moderne, et on se demande combien de secondes résisteraient ces murailles, qui nous paraissent énormes, sous le choc d'un puissant obus à la mélinite.

LE DERNIER CRI DU "CHIC" DANS L'EST AFRICAÏN

En considérant la fort curieuse photographie que nous représentons ici, je suis intimement convaincu que nombre de dames vont s'écrier: "Dieu! que ce nègre



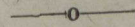
est vilain." Ce à quoi je me permettrai de répondre qu'il y a erreur sur le sexe, car ce nègre est une négresse et de plus une des plus élégantes et des plus "smart" de sa localité.

Cette femme, originaire de Makoudo,

Est Africain, est ornée du **jouan** qui passe pour le "nec plus ultra" du "chic". Il consiste en un disque de bois enchassé dans la lèvre supérieure et descendant jusque sur les bords inférieurs du menton. On se figure difficilement la somme de patience, d'efforts et de souffrances, endurés par l'intéressée pour arriver à former l'excavation qui permet à ce disque de s'encaster dans le visage.

L'explorateur, auteur de ce suggestif cliché, déclare que lorsqu'il vit cette jeune personne, elle paraissait extrêmement fière de cet instrument insolite, et la première réflexion qui lui suggéra ce bizarre ornement fut de se demander, comment cette femme pouvait arriver à manger avec une lèvre encombrée d'un semblable appareil.

Après tout, Mesdames, si nous réfléchissons un peu, nous verrons que vous vous faites percer les oreilles pour y suspendre un léger cercle d'or garni d'une perle ou d'un diamant; que vous enserrez vos poignets dans des bracelets, qui pour être précieux n'en sont pas moins des vestiges d'une civilisation d'un autre âge. Allons! soit dit sans vous froisser, ne riez pas trop du type que je vous présente. Qui sait si cette femme ne vous traiterait pas à son tour de sauvage en vous apercevant.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Le Spécialiste **BEAUMIER**



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

UN FASTUEUX COSTUME

On a souvent parlé du faste déployé dans les cérémonies orientales et de la profusion de richesses accumulées sur les vêtements des dignitaires de la cour. Ce n'est rien en comparaison de la splendeur des vêtements qui ornent les prêtres bouddhistes japonais dans les grandes solennités.

On sait d'ailleurs quelle est la ferveur des fidèles, et combien le sentiment religieux tient de place dans le coeur de ce peuple. Dans ces conditions, rien ne paraît assez riche pour servir d'ornements aux ministres de sa religion.

Si le costume d'apparat de ces prêtres, n'offre pas la majesté de la pourpre cardinalice de nos pontifes Romains, ils les laissent loin derrière eux au point de vue de la richesse de l'ornementation.



Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelles de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

La photographie que nous publions ici montre un prêtre de Boudha dans un rutilant costume de drap d'or fin, enrichi de diamants et de pierreries de toutes sortes. Il tient dans sa main une sorte de "Chasse mouches" dont le manche d'onyx est incrusté de gemmes, les pampilles sont d'aigrettes rares, et d'un prix fabuleux. Cet instrument est l'emblème sacré de son pouvoir, et lui sert à écarter les esprits mauvais.

Rien de plus grandiose que d'entrevoir dans toute sa magnificence, ce cortège drapé de soie et d'or défilant dans les jardins du temple sacré sous la luxuriante végétation tropicale.

— 0 —

LA PUISSANCE DES LOCOMOTIVES

Dans ces dernières années, on a été amené à augmenter, dans de grandes proportions, la capacité de vaporisation des puissantes machines destinées à remorquer des trains de voyageurs de plus en plus rapides et des convois de marchandises de plus en plus chargés.

Une conséquence forcée de cette augmentation a été l'adoption de foyers de plus en plus vastes, pourvus de grilles de plus en plus étendues. On est arrivé aujourd'hui à une limite qu'il ne paraît plus possible de dépasser, dans les conditions ordinaires d'exploitation des chemins de fer à vapeur.

Avec des grilles atteignant 12 pieds et plus de surface et où l'on peut brûler jusqu'à 1000 livres de charbon par verge

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

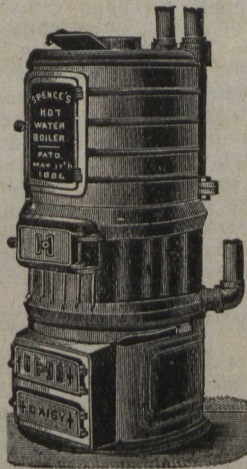
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Bell St-Louis
4109
MONTREAL



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

carrée et par heure, on se heurte à la limite d'endurance physique du chauffeur. Le plus habile et le plus vigoureux de ces ouvriers ne peut, en effet, charger dans le foyer plus de 5000 livres de combustible à l'heure, et cela pour des trajets d'une durée maximum de trois heures.

C'est là un effort réellement considérable, surtout quand on songe que le chauffeur doit encore, par surcroît, assurer la manœuvre des freins à main et seconder le mécanicien dans l'observation des signaux et l'entretien de la machine!

Et c'est pourquoi on utilise de plus en plus le fonctionnement compound et la surchauffe de la vapeur qui, pour une même consommation de combustible, procurent un meilleur rendement.

Cela explique aussi qu'on ne soit parvenu à réaliser les formidables mastodontes de 340 tonnes du chemin de fer d'Atchinson, Topéka et Santa-Fé, qui sont les plus puissantes locomotives du monde, qu'en les chauffant au pétrole, système qui exclut toute fatigue, et même toute intervention directe des machinistes.



Phone Est 2109

L. DE LIMBOURG
(de Paris)

Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR.
Secours de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS OUCLEUR
des cors, œils-de-perdre, ongles incarnés, pieds plats, etc.
transpirationConsultations: 9 h. à 12 h. a. m. 1 h. à 4 h. p. m. 6 h. 30 à 7 h. 30 p. m.
291, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS



Succès assuré
à tout âge

Avec le Réformateur Myrriam Dubreuil. Il n'y a pas de réelle Beauté sans un joli Buste.

Le Réformateur est un remède qui fera engraisser les personnes maigres, très bon pour les personnes nerveuses.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses, approuvées par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se combrent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons notre Brochure et renseignement gratis, vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement pour toujours, et les personnes maigres engraisseront de 20 livres en 25 jours.

Le Réformateur rétablira les nerfs des personnes nerveuses.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: le Mardi, Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 p. m.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

1170 Dorion, Dépt. 3, ou

Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

MAINTENANT EN VENTE

L'Almanach du 'Samedi'

Prix: 10c

POUR 1914

Prix: 10c

a été établi sur un plan tout nouveau qui en fait un livre d'une grande utilité dans toutes les familles.

On y trouve quantité de renseignements inédits tels que les principaux faits qui se sont accomplis sur terre depuis la création; des tableaux des poids et mesures anglais et français; des statistiques canadiennes très intéressantes; les lois de la pêche, de la chasse et le règlement postal; etc., etc.

De plus un amusant jeu d'oracle qui vous distraira au cours des longues veillées d'hiver.

Cet almanach qui comprend **116 pages** de texte très intéressant et instructif n'est vendu que **10 cents seulement**

Et nous engageons nos clients à s'en assurer, dès maintenant, un exemplaire chez leur Dépositaire car il n'y aura

QU'UN SEUL TIRAGE

de cette publication et les retardataires risqueront de ne pouvoir être servis.

Qu'on se le dise !

Si votre Dépositaire n'a plus d'exemplaires de l'Almanach, demandez-le directement aux Edit.-Prop. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
**CIGARETTES
DERBY**

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

